

GEO VOYAGE

MARS-AVRIL 2014

N° 18

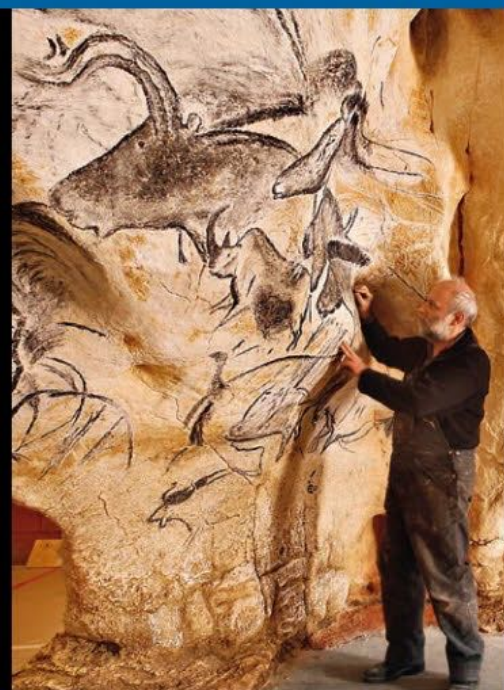
**60 IDÉES
POUR PROLONGER
VOS VISITES**
Balades, villages, auberges...

Les nouveaux musées de France **GEO VOYAGE**

ARCHITECTURE Pari réussi pour le Beaubourg de Metz



Les nouveaux MUSÉES de FRANCE



PRÉHISTOIRE En Ardèche, on a cloné la grotte Chauvet !



EN FAMILLE Des lieux à découvrir avec vos enfants



ART Les trésors des collections privées



Océan La mer a trouvé son palais à Biarritz

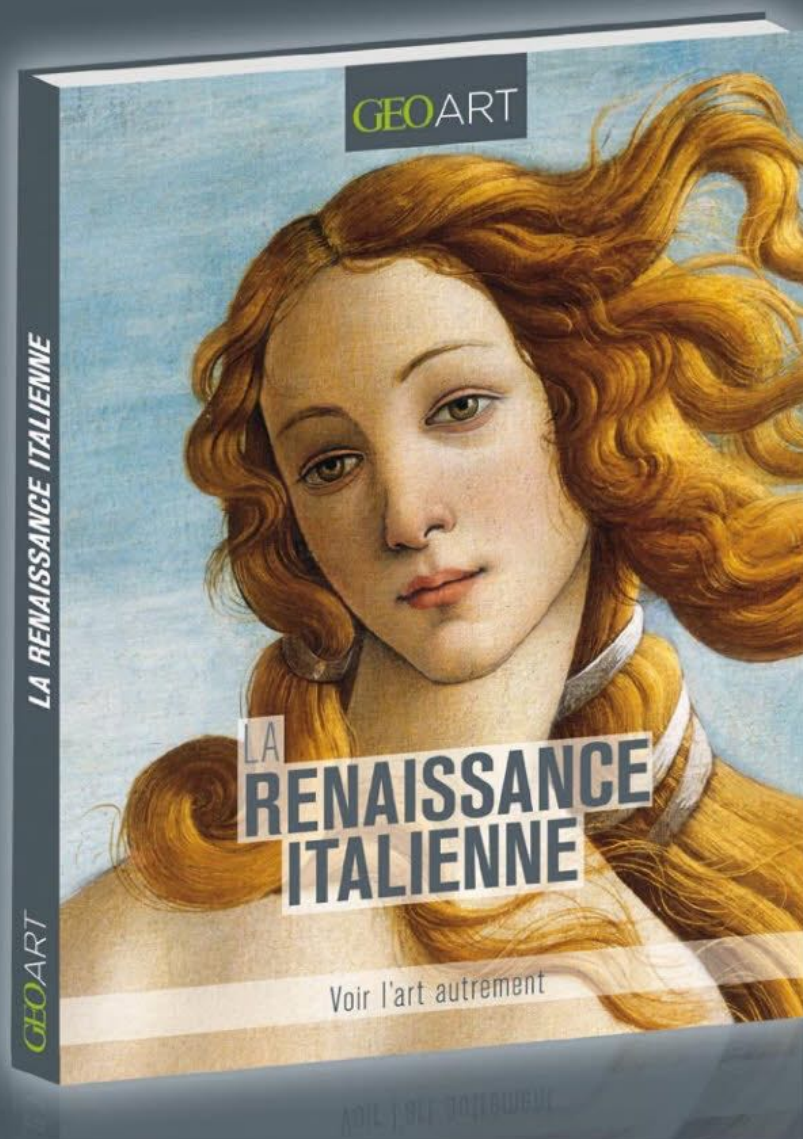
ET AUSSI ÉQUATEUR : LA FOLLE CÉRÉMONIE DES INDIENS DE SALASACA

BEL 750 € - CH 120 CHF - CAN 140 \$ - D 11 € - ESP 8 € - GR 8 € - LUX 750 € - ITA 8 € - PORT 8 € - DOM 97 NO - MAY 11 € - MAR 85 DH - TUR 97 NO - ZONE CFA Bateau 6000 XPF - ZONE CFA Bateau 1000 XPF



GEOART

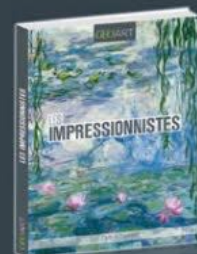
Un éclairage indispensable sur la Renaissance italienne



L'expertise journalistique et photographique de GEO au service de l'art.

Près de 200 pages pour découvrir en images et en détails les grands principes esthétiques, les idées phares et les thèmes de prédilection de la Renaissance italienne.

Dans la même collection :

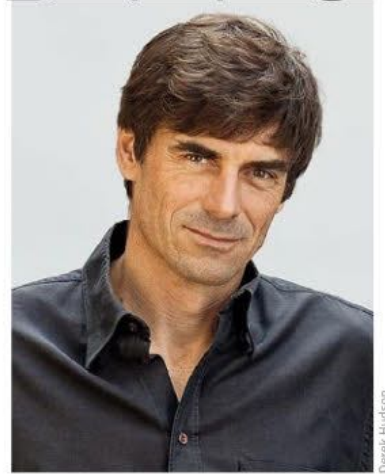


Un livre disponible en librairies et rayons livre - 19,95€

www.editions-prisma.com



Le pays aux 10000 musées



Derek Hudson

Est-ce une raffinerie ? [...] Une presse géante à moulinettes ? Est-ce un silo à betteraves-distillerie-sucrerie, un moule à pétroliers, un aspirateur des fumées de Paris, une centrale fonctionnant à l'eau de pluie ? En relisant le jugement de l'écrivain René Barjavel sur le Centre Pompidou, en 1977, à la veille de son inauguration, critique largement partagée d'ailleurs à l'époque tant la construction était dérangeante, on ne peut s'empêcher de sourire. Aujourd'hui, le musée fait partie des dix établissements les plus visités au monde, et il a même ouvert une remarquable extension à Metz. La France, déjà riche de 10 000 musées, en crée de nouveaux, en rénove, en invente, dans l'art, l'histoire, la préhistoire, les sciences, la BD... Et l'architecture des lieux, souvent confiée à de grandes signatures, est – à dessein – conçue pour être surprenante et, comme on dit, pour faire le « buzz ».

Cette fièvre du musée n'est pas simplement française. Abu Dhabi aura « son » Louvre et « son » Guggenheim, Kiev son Mystetskyi Arsenal, et Hong Kong son M+, deux géants de l'art (aussi grands qu'Orsay). De 22 000 établissements dans le monde en 1975, on est passé à 55 000 ! Le niveau d'éducation qui s'élève est une première explication du phénomène. Le niveau de richesse une deuxième, qui permet aux grandes fortunes de mettre leurs collections à la disposition du public. La troisième, la principale, est l'effort énorme que consacrent les pouvoirs publics et les collectivités locales à la mise en valeur de leur patrimoine. A Rodez, Lens ou Angoulême, l'avenir passe par le musée. Le futur, par la mise en valeur du passé.

Il y a quarante ans, quand la France était encore une nation industrielle, l'idée agaçait qu'un nouveau musée puisse ressembler à une usine. Aujourd'hui, les usines se transforment en musée, et le musée lui-même doit devenir

une « usine », tant il est censé produire des « flux touristiques » et des « retombées économiques » : visites, nuits d'hôtels, événements... Lui qui était jadis voué à être un temple de la conservation, au pire ennuyeux, au mieux instructif, doit aujourd'hui être un monument d'architecture, un espace de divertissement, une destination de voyage. Et si les compagnies aériennes « low cost » peuvent ouvrir une ligne vers la ville qui l'accueille (comme à Bilbao) ou le TGV s'y arrêter (au Cateau-Cambrésis), l'affaire est réussie.

Réjouissons-nous de cette formidable mise en valeur du pays. Bien sûr, elle ne donnera pas uniquement naissance à des monuments pour l'éternité. Et sans doute verra-t-on quelques « éléphants blancs », car un musée, sans direction énergique et imaginative peut rapidement prendre le chemin du mausolée. Mais aux sceptiques, ou à ceux qui s'interrogent ou s'énervent devant le foisonnement actuel de créations, nous conseillons la lecture du manifeste* que Benjamin Ives Gilman, le secrétaire du musée des Beaux-Arts de Boston, écrivait il y a un siècle. « Nous assimilons les nouvelles vérités en trois étapes, expliquait-il. D'abord, nous sommes tentés de dire "c'est absurde !" ». Ensuite, "c'est bien, mais pas très nouveau". Et enfin, "cela fait longtemps que je pense la même chose." » Voilà comment, en quarante ans, une « raffinerie » peut devenir un haut lieu de l'art...

**Museum Ideals: of Purpose and Method* (« L'idéal muséal : objectif et méthodes »), Museum of Fine Arts, Boston, 1918.

ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF



© Jakob-Marc Farlane/photo - Nicolas Boret



Stéphane Compain/Only France

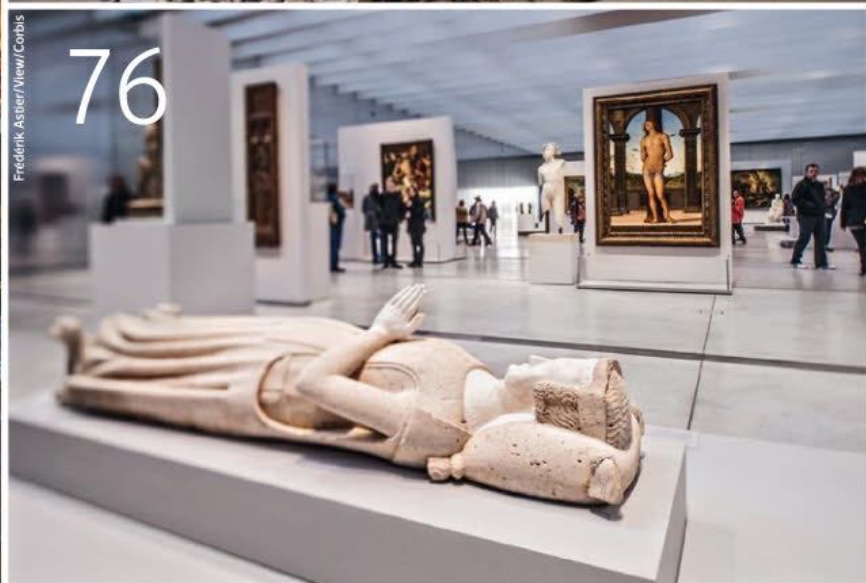


Crédits de couverture :
View Pictures/Hemis.fr
(Beaubourg, Metz), Patrick
Aventurier (Chauvet), Olivier
Touren/Divergence (musée
Matisse), Jean-Pierre Mulet/
AFP Image Forum («Ombre
blanche», de Huang Yong
Ping), Tohier/Photomobile/
Andia.fr (Biarritz Océan).

- 6 PANORAMA**
Une passion française
Dynamiques, nos musées attirent les foules. Et leurs collections s'étendent à tous les domaines.
- 18 ANALYSE**
Mais pourquoi tant de nouveaux musées ?
Les réalisations spectaculaires se multiplient en France. Les villes espèrent faire de leur musée un moteur économique.
- 22 MARSEILLE**
Pleins feux sur la belle du Sud
Quatre musées rénovés et trois nouveaux lieux d'exposition : la capitale européenne de la culture 2013 a conquis sa place sur la scène artistique.

- 34 AVANT-GARDE**
Les nouvelles vitrines de l'art
Six fonds régionaux d'art contemporain sont devenus des musées. Leur architecture est parfois futuriste. Et à l'intérieur, leurs œuvres sont novatrices.
- 44 ZOOM**
Alésia, une bataille en panoramix
Au musée déjà existant va s'ajouter un second. Point commun : le multimédia.
- 46 ARDÈCHE**
On a cloné la grotte Chauvet !
En 2015, la copie de ce haut lieu de l'art rupestre permettra enfin d'admirer ses chefs-d'œuvre. Nous avons visité ce chantier hors du commun.

- 50 RENOUVEAU**
Les habits neufs des musées des Beaux-Arts
Agrandies, embellies, ces vénérables institutions retrouvent leur jeunesse.
- 60 ZOOM**
Des cimaises très éphémères
Des édifices voués à la destruction servent de musées temporaires aux arts de la rue.
- 62 INITIATIVES**
Les privés contre-attaquent
Des collectionneurs créent leur musée ou leur fondation. Leur passion bouleverse les codes...
- 72 AVEYRON**
Rodez se met à l'heure du noir
En mai prochain, un musée dédié à Pierre Soulages



- ouvre à Rodez, sa ville natale. Confidences d'un maître.
- 76 PAS-DE-CALAIS**
Ce Louvre qui éclaire le Nord
 Avec son «Louvre bis», Lens rêve de connaître la même destinée que Bilbao, en Espagne, où le musée Guggenheim a sorti la ville de la crise.
- 86 ZOOM**
La percée des arts ludiques
 BD, dessins animés et jeux vidéo ont désormais leur musée.
- 88 LYON**
Le vaisseau de la science n'est plus une fiction
 Depuis 2001, s'esquissent les lignes futuristes du musée des Confluences. Il ouvrira ses portes fin 2014.

- 94 NORD**
Une histoire d'amour et de chefs-d'œuvre
 Comment quelques passionnés ont créé un musée de référence au Cateau-Cambrésis, dédié à Matisse.
- 100 PARIS**
Une nef à la gloire des artistes de demain
 Réaménagé, le Palais de Tokyo est devenu le plus grand centre d'art contemporain en Europe.
- 103 GUIDE PRATIQUE**
Des musées... et des petits plaisirs
 Nos reporters vous donnent leurs conseils et leurs bonnes adresses à découvrir après la visite des musées.

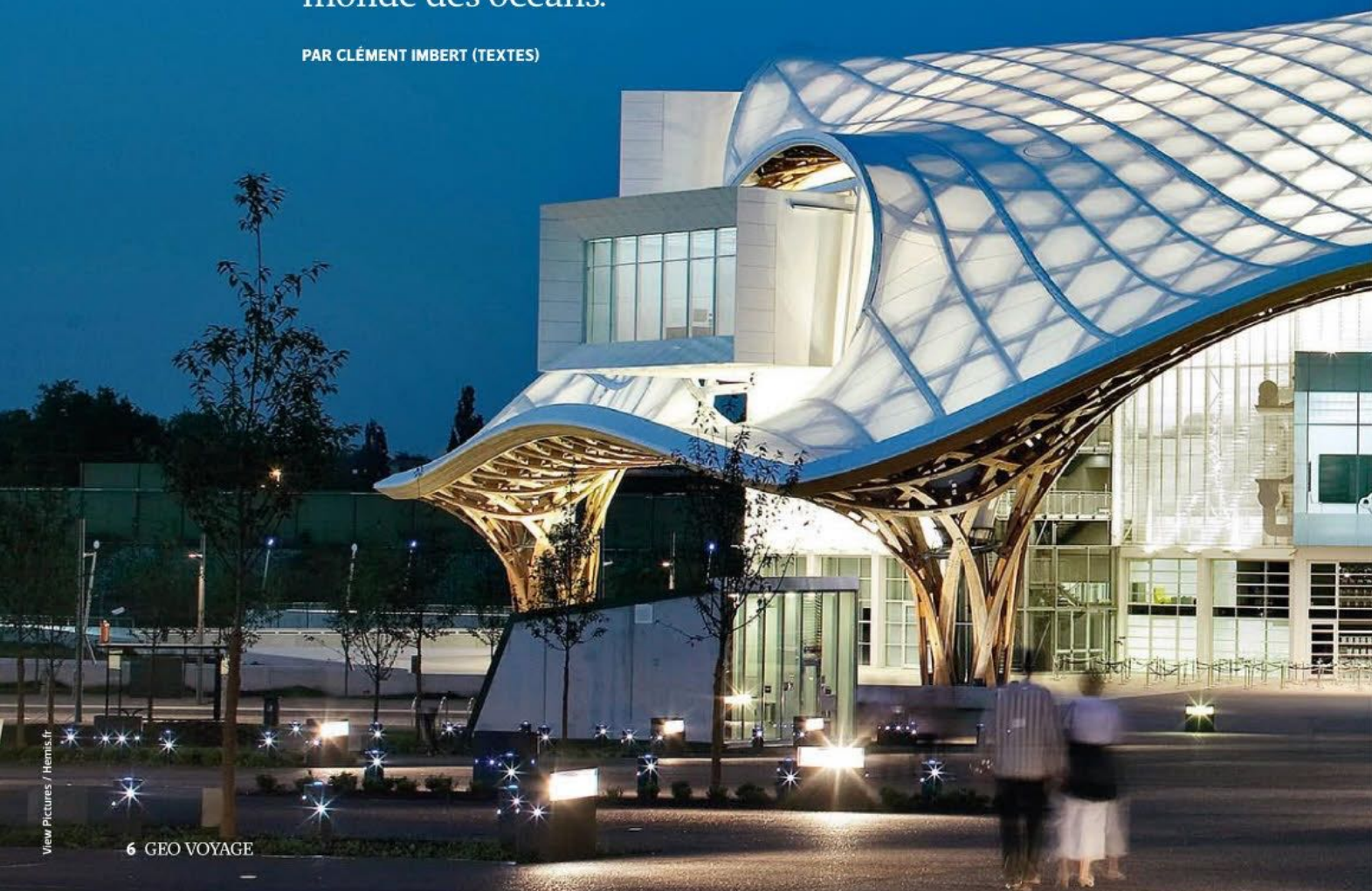
LE CAHIER DE GEO VOYAGE

- 116 ÉQUATEUR**
La fête sauvage
 Chaque année, durant trois jours, les Indiens du village de Salasaca rejouent la conquête espagnole. Une cérémonie hallucinée.
- 129 CHRONIQUES**
 Derrière la carte postale. Étranges étrangers.
- 132 À LIRE, À VOIR**
 Le Midi sombre des polars d'Antoine Cheinas ; les lieux de légende vus par Umberto Eco ; un chef-d'œuvre de Faulkner adapté à l'écran.

UNE PASSION FRANÇAISE

Nouveaux ou rénovés, nos musées ne cessent d'attirer les foules. Loin d'être réservés aux beaux-arts, leurs collections s'étendent à tous les domaines, des jouets jusqu'au monde des océans.

PAR CLÉMENT IMBERT (TEXTES)



Centre Pompidou-Metz

DÉJÀ 2 MILLIONS D'ENTRÉES !

L'architecture futuriste du Beaubourg lorrain a été conçue par le Japonais Shigeru Ban et le Français Jean de Gastines. Depuis son ouverture en 2010, ses galeries ont accueilli plus de 2 millions de visiteurs, ce qui en fait le musée de province le plus fréquenté. Dédié à l'art moderne et contemporain, le Centre n'héberge que des expositions temporaires mais devrait bientôt se doter d'une collection permanente pour pérenniser son succès.

www.centrepompidou-metz.fr





Musée du Jouet (Moirans)

POUR LES ENFANTS DE 7 À 77 ANS

La cité jurassienne de Moirans-en-Montagne est la capitale française du jouet en bois. Pas étonnant, donc, qu'elle consacre un musée aux joujoux du monde entier. Les quelque 20 000 pièces qu'il conserve retracent leur longue époque de cinq millénaires. Peint en rouge, jaune et bleu, son bâtiment en forme de Lego a doublé de superficie en 2012, pour s'étendre sur 3 400 mètres carrés, devenant ainsi l'un des plus grands coffres à jouets d'Europe.

www.musee-du-jouet.com



Train des Alpes
1860-1865





Musée Lalique (Wingen)

L'ART NOUVEAU DANS TOUS SES ÉCLATS

Ces poissons finement ciselés jaillissent d'une fontaine que le joaillier et verrier René Lalique dessina en 1937. Cette création est l'un des 650 chefs-d'œuvre que réunit le musée ouvert en 2011 à Wingen-sur-Morder (Bas-Rhin). L'ancienne verrerie du XVII^e siècle qu'il occupe a été rénovée par l'architecte Jean-Michel Wilmotte. Bijoux, flacons de parfum et vases en cristal y témoignent désormais du génie créatif d'un grand maître de l'Art nouveau.

www.musee-lalique.com





UNE GUERRE MONDIALE

[A WORLD WAR]
[EIN WELTKRIEG]

F
CORPS ET
SOUFFRANCES

G
VIVRE LOIN
DE SON PAYS





Musée de la Grande Guerre (Meaux)

L'HÉRITAGE D'UN HISTORIEN PASSIONNÉ

Inauguré le 11 novembre 2011 à Meaux, ce lieu de mémoire doit son existence à Jean-Pierre Verney. Cet historien a amassé durant cinquante ans des objets liés au premier conflit mondial. La collection qu'il a cédée au musée comprend des véhicules militaires, dont un avion et un authentique taxi de la Marne. Outre la reconstitution du quotidien sur le front, l'exposition offre un nouveau regard sur les mutations de la société que cette guerre a engendrées.

www.museedelagrandeguerre.eu





Centre national du costume de scène (Moulins)

LA PLUS BELLE DES GARDE-ROBES

Unique au monde, cette institution nationale détient 10 000 costumes. Parmi eux, cette robe de style XVIII^e siècle portée en 1976 dans «Le Chevalier à la Rose», un opéra de Richard Strauss. Le fonds est entreposé dans une ancienne caserne de cavalerie de Moulins. Il alimente des expositions temporaires, et sert à la formation des costumiers. Depuis 2013, l'établissement présente une collection permanente qui rend hommage au danseur étoile Rudolf Noureev.
www.cnccs.fr

/// **PANORAMA** | Une passion française





Biarritz Océan

UNE PLONGÉE DANS LE GRAND BLEU

Biarritz Océan est une petite Villette composée de deux entités. D'abord, le musée de la Mer, qui a vu sa superficie doubler en 2011 pour accueillir plus de cinquante aquariums. La même année, la Cité de l'Océan, dont la silhouette ondule comme une vague, lui a été adjointe. Ses galeries explorent la planète bleue grâce à des installations interactives, tel ce «tunnel sensoriel». Ou encore un voyage en 3D dans les abysses, à bord d'un bathyscaphe.

www.biarritzocéan.com

Au cœur de la réhabilitation du fort Saint-Jean, à Marseille, le musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (Mucem) veut symboliser le renouveau culturel de la ville.



MAIS POURQUOI TANT DE **NOUVEAUX** **MUSÉES ?**

Les réalisations spectaculaires se multiplient en France. Parce que les amateurs adorent, mais surtout parce que les villes espèrent faire de leur musée un moteur économique.

Sur la passerelle qui enjambe la Charente, la statue de Corto Maltese a le regard perdu dans le lointain. En bon marin, le héros de Hugo Pratt ne jette même pas un œil vers le plancher des vaches. Mais c'est pourtant là, à quelques mètres à sa droite, que se détachent les toits en accent circonflexe et les façades de pierre blanche de la nouvelle fierté d'Angoulême : le musée de la Bande dessinée. Confortablement installé dans de magnifiques chais du XIX^e siècle entièrement rénovés, il accueille, depuis 2009, la plus grande librairie BD de France, une collection de 150 000 imprimés, de 8 000 planches et dessins originaux signés Hergé, Uderzo ou Moebius, et pléthore de produits dérivés. Le parcours, long serpent de vitrines d'un blanc monacal, aligne les trésors. De Rodolphe Töpffer, inventeur de la « littérature en estampes » dans la première moitié du XIX^e siècle, aux dépôts effectués par le parrain de la « nouvelle bande dessinée d'auteur », Lewis Trondheim, des maîtres de la BD franco-belge aux « comics » en passant par le manga, tout y est, agrémenté de documents vidéo rares. Sanctuaire pour les lecteurs, l'espace est parsemé de grands sofas circulaires où l'on peut s'installer et dévorer les albums. Cette réalisation ambitieuse attire 60 000 curieux par an, selon la

direction de l'établissement. Dans une ville d'à peine 43 000 habitants, à l'écart des grandes routes touristiques, la performance est de taille.

Voilà un exemple parmi tant d'autres de la « fièvre muséale » qui a saisi la France. A Marseille, à Lens, en Alsace, en Aquitaine, mais aussi en Lorraine, des dizaines d'édifices sont sortis de terre ou ont été rénovés à grands frais. Par amour de l'art et de la connaissance ? Pas seulement. Voulus par des élus qui tablent sur la culture pour revitaliser leur territoire, ces nouveaux musées sont aussi des outils : ils créeraient de la richesse, amélioreraient l'image d'une ville, séduiraient les touristes et feraient la fierté des « locaux ». Sur le papier, le calcul est habile : « L'idée d'un musée qui servirait à arrêter le voyageur n'est pas récente, relève François Mairesse, enseignant-chercheur à l'université Sorbonne Nouvelle - Paris 3. Déjà, lors de la création du Louvre, à la fin du XVIII^e siècle, on spéculait sur les visiteurs étrangers qu'il ne manquerait pas d'attirer. Mais le phénomène s'est accentué dernièrement. Les musées sont devenus les nouveaux lieux de pèlerinage des XX^e et XXI^e siècles. »

Voilà pour la théorie. En pratique, c'est beaucoup moins simple. Cette impression de frénésie muséale est surtout due à quelques projets phares, comme les antennes du Louvre à Lens ou du Centre Pompidou à Metz. L'explosion de la fréquentation des musées est réelle, mais n'est pas uniquement due aux indéniables efforts pour embellir les établissements et les ouvrir vers un public plus large. L'art et la connaissance comme moteurs de développement économique ? L'impact est loin d'être négligeable, mais pas forcément là où on l'attend...

Si l'on s'en tient aux chiffres officiels, le nombre de musées en France a bien augmenté, mais faiblement : de 4 % ces dix dernières années. Le ministère de la Culture en dénombre 1 218, contre 1 170 en 2003. Un comptage très partiel, car le ministère ne recense que les établissements labellisés « musées de France ». Pour bénéficier de l'appellation, il ●●●

●●● faut satisfaire à nombre de critères qui excluent une foule de lieux associatifs et de taille modeste, mais aussi quelques «mastodontes» : ainsi, faute d'être dépositaires de leur propre collection permanente, ni le Louvre-Lens, ni le Centre Pompidou-Metz n'en font partie. «En réalité, le nombre exact de ce que le public appelle «musées» en France est très difficile à établir, constate Jean-Michel Tobelem, directeur de l'institut d'étude et de recherche Option Culture. Il tourne sans doute autour de 3 000, peut-être 4 000, voire plus.» Mais tous les observateurs semblent d'accord sur un point : le vrai boom muséal remonte en réalité à la période 1970-1990. «Si aujourd'hui nous avons l'impression que le mouvement s'amplifie, suggère Serge Chaumier, professeur de muséologie à l'Université d'Artois, c'est qu'il ne concerne plus que des projets ambiteux, importants... » Donc plus visibles.

De 40,5 millions en 2003, le nombre de visiteurs est passé à 59 millions en 2011

C'est aussi parce que les musées semblent devenus «tendance». Leur fréquentation a littéralement crevé le plafond. Ils avaient attiré 40,5 millions de visites en 2003. En 2011, le chiffre est passé à 59 millions. Mais c'est d'abord la démographie qui explique le phénomène : les Français sont plus nombreux, ils sont de plus en plus à avoir fait des études longues (or, plus le niveau d'études augmente, plus on est susceptible d'aller au musée). Et le nombre de touristes venant visiter l'Hexagone est chaque année plus élevé. En fait, la «clientèle» des musées est plus importante qu'il y a dix ans, mais les Français ne vont proportionnellement pas davantage au musée qu'avant : en 1973, ils étaient 33 % des 15 ans et plus à avoir visité un musée ou une exposition tempo-

directeur du département du patrimoine et des collections, Yves Le Fur, a suivi toutes les étapes d'un musée qui a été bâti autour de ses œuvres. «Les conservateurs ont choisi les pièces qui figureraient dans le parcours, et l'architecte, Jean Nouvel, a conçu l'espace en fonction», se souvient-il. Quelques partis pris susciterent des réserves à son ouverture en 2006, comme cet espace plongé dans le noir où les objets usuels sont exposés en majesté. Une recherche du «choc visuel» qui se ressent aussi dans les expositions temporaires très théâtralisées et confiées à des architectes réputés : l'agence Jakob+MacFarlane pour «Les Maîtres du désordre» en 2012, Jean-Michel Wilmotte pour celle qui sera consacrée aux Indiens des plaines américaines en avril prochain. L'ensemble peut déstabiliser les amateurs d'ethnologie. Mais le public vient en masse parce qu'on le chouchoute avec des visites guidées, avec des nocturnes festives, des «siestes électroniques» dans le jardin en été, des animations axées sur l'art mais aussi sur la musique ou la cuisine de toutes ces civilisations. «Notre objectif est de faire venir les personnes qui se disent «le musée, ce n'est pas pour moi», en allant les chercher hors les murs», explique le directeur des publics, Fabrice Casadebaig. Ainsi, en 2011, alors que le musée avait programmé une exposition sur les Dogons, Branly s'est «délocalisé» quelques jours à Montreuil, que l'on dit être la deuxième ville malienne au monde après Bamako : présentation du musée, échanges, animations diverses, mise à disposition d'une navette RATP pour emmener ceux qui le souhaitent au musée parisien... Résultat : la moitié des 2 500 participants ont profité du dispositif. Le musée a renouvelé l'opération à Cergy-Pontoise en 2013, en attendant Clichy-Montfermeil cette année.

FINI LES **AMBIANCES** SURANNÉES, L'HEURE

raire lors des douze derniers mois, en 2008, ils étaient 37 %, selon la dernière en date des études du ministère de la Culture, chiffre désespérément stable depuis le début des années 1980. Si le nombre de visites augmente autant, c'est donc avant tout que les amateurs y retournent plus souvent.

Il est vrai que ces nouveaux musées ont fait de gros efforts pour se rendre désirables. «Aujourd'hui, la production d'expositions temporaires est plus proche du monde du cinéma que de la gestion des collections. Et de plus en plus, le public visite une exposition pour vivre une expérience globale», explique Serge Chaumier. Expérience sensorielle autant, sinon plus, qu'intellectuelle : c'est justement le credo d'un nouveau venu de poids dans le paysage français, le musée du quai Branly. Son

Les musées traditionnels risquent-ils d'être ringardisés par ceux du XXI^e siècle ? Stimulés, plutôt, comme le montre l'exemple du musée Fabre de Montpellier, créé en 1828, mais qui a fait peau neuve en 2007, au terme d'un «immense chantier», selon les mots de Michel Hilaire, son directeur depuis vingt ans. «Le grand mouvement de rénovation des années 1990 avait surtout concerné le nord de la France. Au sud, il y avait un potentiel énorme et inexploité. Le musée Fabre a la chance de posséder une importante collection et des œuvres phares (de Delacroix, Courbet, Zurbarán) qu'il ne pouvait montrer qu'en partie. Rénover et agrandir était l'opportunité de devenir un musée de premier plan.»

Le pari est réussi. La surface a triplé, passant de 4 000 à 12 000 m². Sans dénaturer les trois bâti-

ments des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, les architectes lui ont insufflé un grand coup de frais, et ont su varier les plaisirs. Murs rouge sang dans la galerie des Colonnnes, qui abrite les grandes peintures d'époque Louis XIV et Louis XV, gris léger pour la vertigineuse galerie des Griffons surplombée par une frise «néo-étrusque», blanc du sol au plafond et vitres laissant filtrer une lumière diaphane pour mettre en valeur le précieux ensemble de peintures monumentales offert par l'artiste contemporain Pierre Soulages. Le public est conquis. 30 000 personnes rendaient visite à l'ancien musée Fabre chaque année, il y en a dix fois plus aujourd'hui. Après le pont du Gard et la cité de Carcassonne, l'établissement montpelliérain est le troisième lieu le plus couru de la région. L'envolée s'explique aussi par des expositions «blockbuster». Fabre a accueilli celles du Grand Palais consacrées à Gustave Courbet (2008), Emil Nolde (2009) ou Odilon Redon (2011), a montré l'œuvre du Tchèque Alfons Mucha en 2009, celle du néo-impressionniste Paul Signac cette année, et surtout celle du Caravage et de ses héritiers en 2012, succès auprès du public et des critiques : «Le visiteur du Languedoc-Roussillon a le droit d'exiger le même niveau de qualité que celui de Paris. Et sans avoir la prétention de nous comparer au Louvre, nous devons nous aussi viser l'excellence», tranche Michel Hilaire.

L'agglomération de Montpellier, qui dit avoir déboursé plus de 40 millions d'euros pour cette mue spectaculaire, n'en attend pas moins. «Ce qui avait été fait depuis longtemps avec le Festival de Radio France, l'Opéra, le Palais des Congrès... il fallait aussi le faire avec le musée Fabre», explique le président de l'agglomération, Jean-Pierre Moure. Car dans la bataille que se livrent les grandes métropoles régio-

n'explique pas à lui seul le «miracle» observé dans la ville basque. Celle-ci a su aussi remodeler ses transports urbains, rénover ses façades, investir dans les liaisons aériennes et la qualité de l'hôtellerie... Et elle a été redessinée par les plus célèbres architectes et designers du moment : pont signé Calatrava, entrées de métro imaginées par Norman Foster, ancienne halle aux vins reconvertie en lieu culturel par Philippe Starck, les Basques ont réussi parce que le Guggenheim n'était qu'un élément d'une stratégie globale. Pour l'avoir oublié, nombre de collectivités en France ont connu des désillusions. A Metz, les élus qui ont financé l'implantation du Centre Pompidou commencent ainsi à renâcler, car les retombées économiques sont loin de ce qu'ils espéraient. Certes, le musée est une réussite : Metz est la 29^e ville de France en termes de population, et son nouveau musée était le plus fréquenté hors de Paris jusqu'à la création du Louvre-Lens. Cependant, 85 % des visiteurs du musée viennent de la Grande Région et repartent sans passer par la case hôtel ou shopping...

A Angoulême, autour du musée, la bande dessinée crée une économie locale

Ce qui prouve qu'un musée créé «ex-nihilo», même avec de très gros moyens, n'est pas assuré du succès, à l'inverse de projets plus modestes mais qui font fructifier un particularisme historique (le tourisme de mémoire sur les plages du débarquement ou sur les champs de bataille de la Grande Guerre), exploitent la notoriété d'un enfant du pays devenu célèbre (le splendide musée Matisse du Cateau-Cambrésis, voir p. 94). Ailleurs, André Gélis, le maire de Sérignan, a su faire de sa bourgade du Biterrois une ville qui compte dans le milieu de l'art contemporain : entrée de la cité ornée d'une installation de Daniel Buren, musée agrandi et enrichi au fil du temps pour devenir la référence en la matière dans toute la région. Quant à Angoulême, «capitale de la BD» depuis la création de son célèbre festival en 1974, l'ouverture de son nouveau musée n'est que le dernier épisode d'une stratégie qui vise à créer une petite économie locale. Quelques maisons d'édition et des studios d'animation se sont ainsi installés. Ils attirent des talents dans la Maison des auteurs où se côtoient Argentins, Chinois, Coréens, Italiens et Espagnols... Matt Madden, arrivé de New York il y a un an et demi, y effectue un long séjour avec femme et enfants. Il y apprécie l'ambiance studieuse, le contact avec des éditeurs français... et le musée, où il se rend pour étudier ses «maîtres». Ce lien entre création vivante et patrimoine exposé fonctionne dans les deux sens. Régulièrement, un auteur qui vient d'être publié est invité à jouer au guide-conférencier dans ses salles afin de présenter les œuvres qui le touchent ou expliquer son métier. Vraiment, Corto Maltese devrait jeter un œil à ce musée... ■

ADRIEN GUILLEMINOT

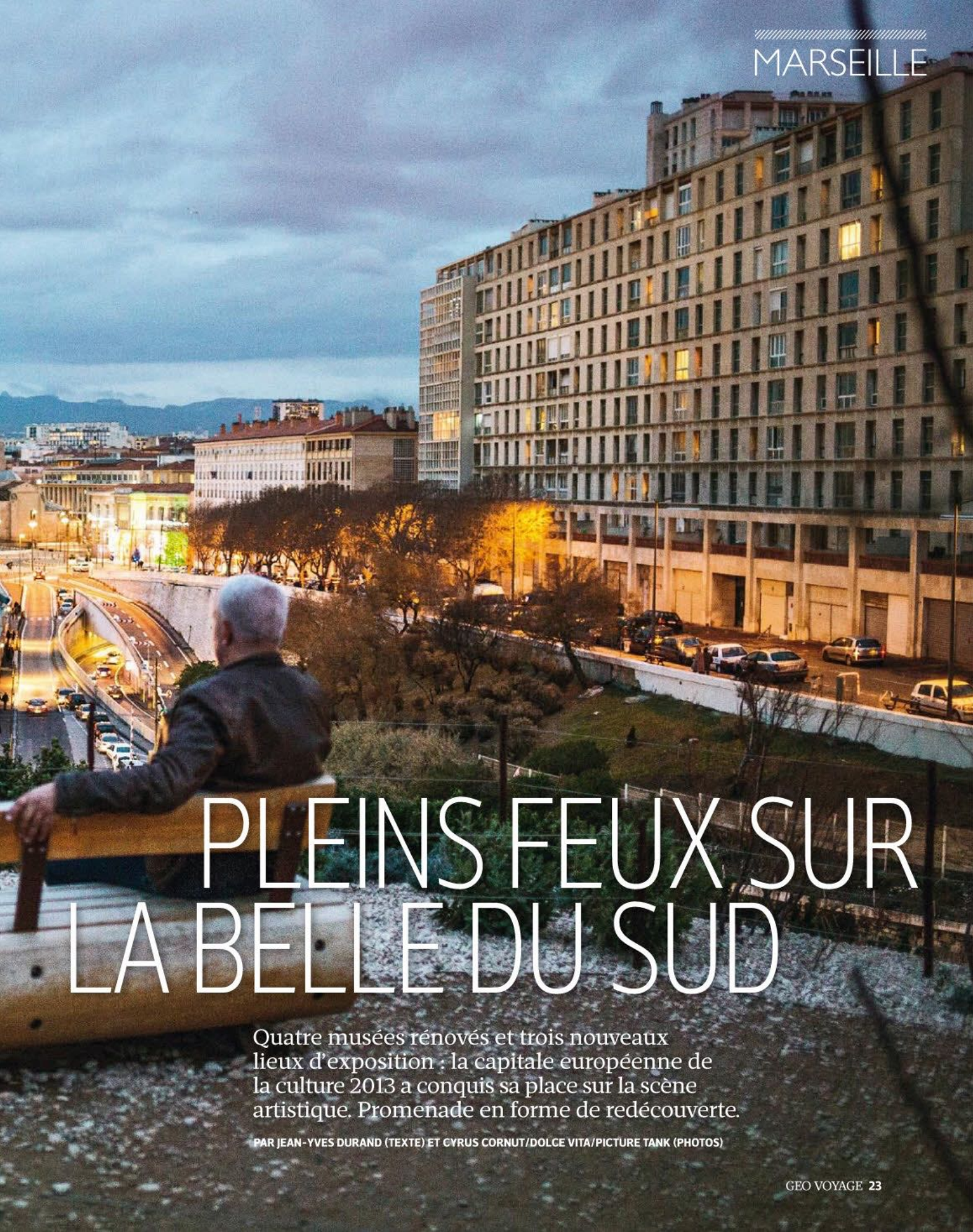
EST AU SPECTACULAIRE

nales, «l'offre» culturelle doit être complète. Pour attirer les touristes, mais aussi les entreprises, qui s'intéressent de plus en plus à l'environnement culturel dont pourront bénéficier leurs salariés. Pour une ville en bonne santé comme Montpellier, le musée constitue donc la cerise sur le gâteau.

Quant à celles qui le sont moins, elles rêvent de l'«effet Bilbao». La capitale basque, revitalisée de façon spectaculaire par l'implantation du musée Guggenheim de Frank Gehry en 1997, est devenue un modèle. Mais difficile à suivre, selon Jean-Michel Tobelem : «L'effet Bilbao n'a pour l'instant été observé... qu'à Bilbao.» Créer un musée attractif n'est pas si simple, et le Guggenheim attire un million de visiteurs par an, chiffre qu'aucun musée de province en France n'a été capable d'égaler. Et il

Tel un paquebot illuminé, le musée
Regards de Provence pointe
son étrave (au centre de l'image)
sous la cathédrale de La Major.
Cette institution s'est installée
en 2013 dans l'ancienne station
sanitaire du port autonome.





PLEINS FEUX SUR LA BELLE DU SUD

Quatre musées rénovés et trois nouveaux lieux d'exposition : la capitale européenne de la culture 2013 a conquis sa place sur la scène artistique. Promenade en forme de redécouverte.

PAR JEAN-YVES DURAND (TEXTE) ET CYRUS CORNUT/DOLCE VITA/PICTURE TANK (PHOTOS)



AVEC **LE MAMO**, L'ART ATTEINT DES SOMMETS

Perché à 52 mètres, le gymnase de la Cité radieuse (bâtie par Le Corbusier) a été reconverti en centre d'art contemporain. Le plus haut lieu d'exposition de la ville est baptisé Marseille Modulor (MaMo), du nom de la silhouette humaine que l'architecte suisse a inventée.

UN PALAIS GARDÉ PAR DES TAUREAUX DE CAMARGUE

Le palais Longchamp domine le centre-ville depuis 1869. Son aile gauche (à droite sur la photo) abrite le musée des Beaux-Arts. Fermé depuis huit ans, celui-ci a accueilli une exposition temporaire en 2013, avant de retrouver ses collections permanentes en janvier 2014.





Notre itinéraire relie sept nouveaux lieux d'exposition ou musées de la ville entièrement réhabilités (en rouge). Il ne comprend donc pas le Mac (non rénové), le musée Cantini (objet d'une simple remise à niveau technique), ni le Frac (voir p. 38).

C'est le nouveau phare qui illumine Marseille. La nuit, la dentelle en acier noir qui le pare se teinte d'une lumière bleutée, dont les reflets balisent l'entrée du Vieux-Port. Le MuCEM (musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée) a fait rayonner la capitale de la culture 2013 sur le reste du monde. Mais ce sémaphore est l'arbre qui cache la forêt. Car l'une des réussites de «l'Année Capitale» est d'avoir permis à la métropole, réputée désargentée, de rénover, voire de rouvrir, quatre de ses dix musées. Dans le même temps, trois espaces d'exposition, privés ou associatifs, voyaient le jour. «Le maire, Jean-Claude Gaudin, a longtemps considéré que la culture était une affaire de gens de gauche, donc pas la sienne», écrivait Olivier Bertrand, le correspondant de «Libération», en décembre 2013. Du coup, les temples de l'art se sont dégradés. Une lente agonie qu'ont enrayée les capitaux drainés par le statut européen de Marseille. «Nous avons mis 100 millions d'euros dans la remise à niveau de nos musées», souligne Sébastien Cavalier, le directeur de l'Action culturelle de la ville. Mieux : les habitants, qui jusqu'ici les boudaient, s'y sont rués. «La moitié de leurs 600 000 visiteurs en 2013 étaient des locaux, poursuit Sébastien Cavalier. Une



prouesse dans une cité où 26 % de la population vit sous le seuil de pauvreté, 50 % ne paye pas d'impôts et 14 % pointe au chômage.»

Seul bémol : le Mac (musée d'Art contemporain), jadis de renommée internationale, a été écarté de la «manne Capitale». Ses acquisitions sont suspendues depuis 2010, et ses comptes 2011 montrent un budget d'expositions réduit à 25000 euros, autant que la subvention d'une grosse association ! Reste que les musées rénovés ou créés offrent de belles réalisations architecturales, dont la découverte permet d'arpenter les quartiers de la ville. En commençant par un site voisin du MuCEM.

REGARDS DE PROVENCE

Après les émigrés, les beaux-arts

Ce musée se dresse près de la cathédrale de La Major, entre les immeubles du quartier populaire du Panier et les quais du port autonome. Avec sa proue effilée, ses baies vitrées aux airs de courbes et ses trois étages en forme de ponts, l'édifice évoque un ●●●

●●● navire. Normal : de 1948 à 1970, il hébergea la station sanitaire maritime de Marseille. Jusqu'à 3 000 migrants par jour ont transité dans cet «Ellis Island français». «On les désinfectait, on dépistait les cas d'épidémie et on prenait en charge les malades», explique Adeline Granereau, la directrice adjointe du lieu. Il reste de ce bateau sa «salle des machines» : d'énormes étuves qui stérilisaient le linge, aujourd'hui mises en valeur par un spectacle multimédia.

Les autres pièces, vastes et lumineuses, accueillent par roulement les 900 œuvres de la fondation Regards de Provence, réalisées du XVIII^e siècle à nos jours par des artistes du pourtour méditerranéen. Ces expositions temporaires bénéficient aussi de prêts de particuliers composés de créations de maîtres modernes, tels que Tal-Coat ou Nicolas de Staël. Quand le collectionneur Pierre Dumon, par ailleurs «père» de la fondation et de l'entreprise Sodexo, racheta le bâtiment en 2010, celui-ci était dans un triste état. «Des squatteurs l'avaient envahi, tout était saccagé, se souvient Adeline Granereau. La rénovation s'est achevée en mars 2013, une course contre la montre pour figurer dans l'année européenne.» Le musée constitue ainsi le plus important investissement privé de la «manifestation Capitale» : 6,2 millions d'euros, l'essentiel fourni par la famille Dumon et des mécènes, dont la société de ventes aux enchères Christie's. Le résultat est à la hauteur : 85 000 personnes, dont la moitié des Bouches-du-Rhône, ont visité l'exposition inaugurale de ce paquebot de l'art, désormais solidement ancré à son port.

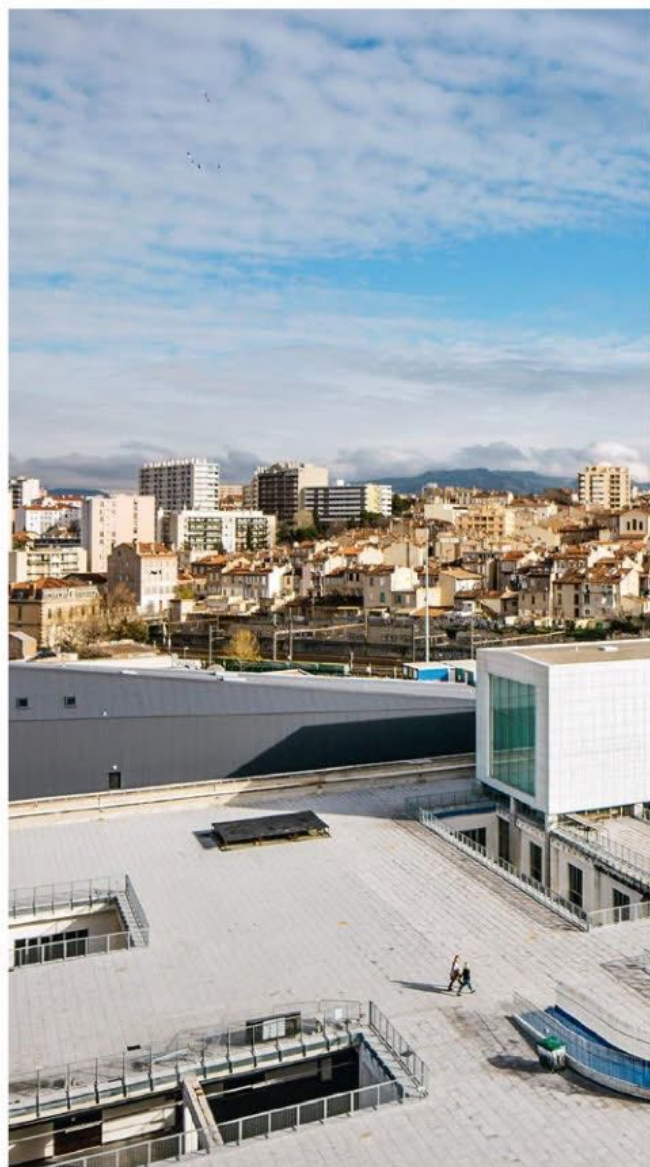
LE MUSÉE D'HISTOIRE

Un passé revivifié par le numérique

Le musée d'Histoire de Marseille a deux entrées. L'une s'ouvre à deux pas du Vieux-Port dans... la rue de l'Aïoli. L'autre se trouve au bas de la Cannebière à l'intérieur... de la galerie marchande du Centre-Bourse ! C'est en construisant celle-ci qu'ont été découverts, en 1967, les restes du port antique, qui s'étendent aujourd'hui dans le Jardin des Vestiges. Le négoce ne faisant pas ici bon ménage avec la

culture, on bâtit d'abord le centre commercial, puis on encastra, en 1983, le musée dans son sous-sol. Sombre et vieillot, le lieu périlait, jusqu'à sa fermeture en 2009. Pour renaître, dépoussiéré, en 2013, au prix de 35 millions d'euros. Ce Phénix est l'une des plus belles réussites de «l'Année Capitale». «L'architecte Roland Carta a imaginé une façade de 260 mètres de long en verre sérigraphié qui baigne le musée de lumière, confie son assistant de conservation, Jérôme Mortier. Et la surface d'exposition a été triplée pour recevoir 4 000 objets sur 3 500 mètres carrés.»

Le passé maritime de la cité phocéenne sert de fil d'Ariane à treize séquences chronologiques, de la préhistoire à l'époque contemporaine. Mais le parcours innove surtout en étant bâti autour du numérique. On passe ainsi d'un grand écran mural, projetant un film en 3D, à des bornes interactives où des archéologues, chercheurs et acteurs se mettent en scène. En tout, une centaine d'écrans d'un coût de 3 millions d'euros, financés par la Société des Eaux de Marseille, racontent l'histoire d'une manière ludique et incarnée. Le promeneur peut reconstituer la colonne d'un chapiteau grec exposé, jouer à la construction navale en admirant l'épave d'une galère romaine, faire revivre l'atelier d'un potier devant le moulage grandeur nature d'un four médiéval ou explorer un quartier disparu de la ville grâce à une caméra



L'ensemble de la Tour-Panorama donne sur une terrasse aérienne de 8 000 m², qui sert à la fois de site d'exposition, d'espace de détente et de belvédère sur le quartier populaire de la Belle de Mai.

braquée sur un plan-relief de 1850... Les visiteurs en redemandent : ils sont nombreux à s'être proclamés «fier d'être Marseillais» dans le livre d'or du musée.

LE CHÂTEAU BORELY

Les fastes d'une cité marchande

Débutant au Vieux-Port, la route côtière longe le jardin du Pharo, puis traverse une série de «villages». Le dernier, Endoume, s'émaille déjà de résidences. Vient ensuite la Corniche, une mini-côte d'Azur jalonnée de pal-

miers et de villas arrogantes. On arrive enfin à la plage du Prado que dominent le vaste parc Borély et son château éponyme. C'est ici, au sud de la cité, que les Borély, sorte de Médicis provençaux, ont bâti dans les années 1760 la bastide qui porte leur nom. Fermé en 2003, l'édifice de style classique a retrouvé sa splendeur dix ans plus tard, pour devenir un autre bijou de «l'année Capitale». Dorures, gypseries, murs peints et chambre d'apparat illustrent l'opulence des propriétaires d'antan.

Cette villégiature d'été abrite aussi le musée des Arts décoratifs, de la faïence et de la mode, soit 2 500 œuvres et objets provenant de fonds jadis disséminés à travers la ville. «C'est rare de pouvoir constituer le musée dont on a rêvé en puisant dans différentes collections, s'émerveille Christine Germain Donat, sa conservatrice. Mais j'ai voulu créer un espace contemporain dans un château du XVIII^e siècle.» De fait, la plupart des salles sont couvertes d'un faux plafond en résine colorée qui cache les équipements techniques tout en s'intégrant au décor. Et la faïencerie marseillaise ou les objets exotiques, qui témoignent des relations de la cité avec l'Orient, sont présentés dans des cubes de verre dépourvus d'armatures métalliques. Ces vénérables pièces côtoient avec bonheur des œuvres d'aujourd'hui. Les fresques de l'escalier d'honneur surplombent un vaisselier gravé d'images numérisées de Magdalena Gerber, et le mobilier 1950 de Jean Prouvé voisine avec deux tapisseries en fils phosphorescents de Laurence Aëgerter. Le musée se veut aussi vivant : du 18 juillet au 19 octobre 2014, son exposition «La mode aux courses» présentera cinquante modèles... sur l'hippodrome qui jouxte le parc.

LE MARSEILLE MODULOR

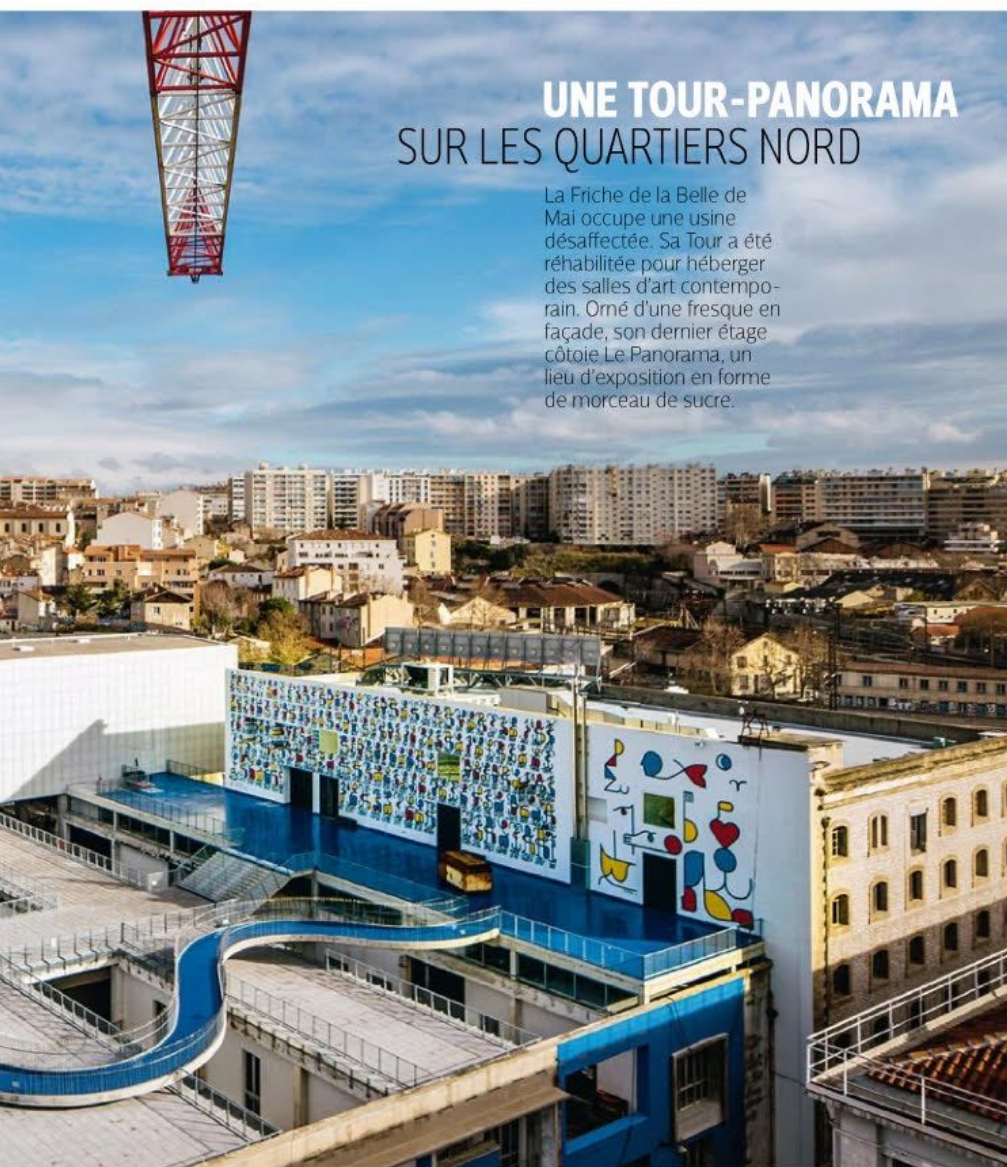
Un MoMa sur la «maison du fada»

A l'est du parc Borély débute le quartier bourgeois de Sainte-Anne. Ici, des villas centenaires côtoient de hautes résidences le long du boulevard Michelet, la grande artère qui rejoint le centre-ville. Au numéro 280 se dresse la masse compacte de la Cité radieuse, la «maison du fada» érigée par Le Corbusier de 1945 à 1952. Depuis le toit terrasse de ce village vertical de 1 200 âmes, Marseille se dévoile à 360° avec, en contrebas, l'arène blanche du Stade Vélodrome.

Sur ce perchoir, la cheminée élancée et l'école maternelle sont encore en service. Mais le gymnase, racheté en 2010 par le designer phocéen Ora-Itto, s'est mué en un centre d'art contemporain baptisé Marseille Modulor (MaMo). La rénovation du bâtiment s'est faite en accord avec la fondation ●●●

UNE TOUR-PANORAMA SUR LES QUARTIERS NORD

La Friche de la Belle de Mai occupe une usine désaffectée. Sa Tour a été réhabilitée pour héberger des salles d'art contemporain. Ornée d'une fresque en façade, son dernier étage côtoie Le Panorama, un lieu d'exposition en forme de morceau de sucre.





LES GALÈRES SONT TOUJOURS ANCRÉES PRÈS DU PORT ROMAIN

Situé à deux pas de la Canebière, le musée d'Histoire de Marseille a triplé sa superficie (3500 m² au total) au terme de trois ans de travaux. Il présente les restes de six navires antiques exhumés près des quais romains, dont les vestiges s'étendent dans le jardin.



●●● Le Corbusier et la copropriété des habitants. Sous son ample voûte se succèdent de jeunes talents en hiver et des artistes de renommée mondiale en été. En juin 2014, Daniel Buren investira ainsi l'espace d'exposition, entre-temps augmenté d'une mezzanine et de l'ancien solarium. Que pensent les résidents de cette intrusion avant-gardiste ? « Certains sont ravis et vont au MaMo tous les jours, révèle la patronne de l'hôtel de la Cité radieuse. D'autres, déjà mécontents des touristes, sont excédés par le regain d'affluence qu'il suscite. » Le «fada», également peintre abstrait et ami de Picasso et de Braque aurait, lui, apprécié.

LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS

Une cathédrale du XIX^e siècle

Partant du boulevard Michelet, la «rocade du Jarret» rallie le Palais Longchamp, dans le quartier éponyme. Entouré d'immeubles haussmanniens, le monument en forme de fer à cheval trône sur une butte servant de château d'eau. Depuis 1869, son aile droite héberge le Muséum d'histoire natu-

relle, et celle de gauche, le musée des Beaux-Arts. Avec sa galerie centrale à colonnades et sa succession de cascades et de bassins, l'édifice a un air de Trocadéro miniature. Les Marseillais ont toujours été attachés à cette icône de la ville. Aussi se sont-ils pressés, en juin 2013, pour la réouverture du musée des Beaux-Arts, clos depuis huit ans. Avec 220 000 entrées, «Le grand atelier du Midi», son exposition inaugurale, fut le triomphe de «l'Année Capitale».

Auparavant, le bâtiment avait subi un sérieux lifting. «Les salles, qui avaient été cloisonnées, ont retrouvé leur espace originel, les décors ont été restaurés, les accès mis aux normes, avec un ascenseur accessible aux handicapés, énumère le conservateur Luc Georget. Surtout, la mezzanine a été enlevée pour révéler la grande verrière zénithale.» Les Phocéens ont ainsi découvert le pharaonique double escalier, paré de deux toiles monumentales de Puvion de Chavannes, et la grande galerie dotée de poutres métalliques et de fenêtres à arcatures. «C'est une cathédrale du XIX^e siècle, s'extasie Luc Georget. Une architecture à la fois ornementale et fonctionnelle qui offre une grande liberté à la muséographie.»

En octobre 2013, la cathédrale... a refermé ses portes ! Le temps de mettre en place ses collections permanentes, présentées au public fin janvier 2014. Ses temps forts : les grands maîtres européens des XVI^e et XVII^e siècles (David, Le Pérugin, Rubens...), un ensemble exceptionnel de peintures et sculptures de Pierre Puget, enfant de la ville, et des grands noms du XIX^e siècle (Courbet, Corot, Millet). Bref, la cité phocéenne a désormais son petit Louvre.

LA BELLE DE MAI

Sa Tour-Panorama fait un tabac

Entre les «villages» de Longchamp et de la Belle de Mai (où le sculpteur César est né), il n'y a qu'un quart d'heure de marche. Pourtant, le changement de décor est radical. Ici débutent les quartiers nord, déshérités, où s'entremêlent les maisons basses et les barres d'HLM. Sur le chemin, un tunnel passe sous les voies ferrées qui mènent à la gare Saint-Charles. A sa sortie, le pôle culturel de la Friche de la Belle de Mai occupe depuis 1992 une ancienne manufacture de tabac datant du XIX^e siècle. Le site de 45 000 mètres carrés est géré par un collectif regroupant 70 associations dédiées aux arts visuels,



© Mucem / Agnès Mellon

MUCEM : MAIS QU'Y A-T-IL À

Une architecture spectaculaire, un site splendide où tous les Marseillais se donnent rendez-vous : en 2013, le Mucem a replacé la cité phocéenne sur la carte mondiale des musées. En attestent ses 1,6 million de visiteurs venus cette année-là des quatre continents. Mais seuls 500 000 d'entre eux ont vu ses expositions. Car après avoir flâné des heures durant sur les coursives du musée et sur les remparts du fort Saint-Jean, et admiré leurs vues sur

le Vieux-Port, on n'a guère envie de pousser plus loin. Au point que la question revient, lancinante : «Mais qu'y a-t-il donc à l'intérieur ?»

En fait, les collections semi-permanentes (renouvelées tous les trois ans) occupent la galerie de la Méditerranée, un espace de 1 500 mètres carrés situé au rez-de-chaussée du nouveau bâtiment. Elles présentent la civilisation méditerranéenne du néolithique à nos jours, à travers 850 œuvres d'art et objets du quotidien. «Le parcours en quatre étapes suit les différents temps de l'histoire, explique Zeev Gouzarier, directeur des collections et concepteur de l'exposition. D'abord, l'invention de l'agricul-

Jeu de lumières et de reflets sur les façades du Mucem et de sa galerie de la Méditerranée.



© Lisa Riccio - Rudy Riccio - Roland Carta



LE CHÂTEAU BORÉLY A DORMI DIX ANS AVANT DE RÉOUVRIR

Cette bastide du XVIII^e siècle s'élève dans un vaste parc, au sud de Marseille. Elle réunit aujourd'hui les collections d'arts décoratifs, de faïences et de mode, jadis dispersées entre divers sites. On y admire aussi les salons et la chambre d'apparat des Borély, de riches négociants de la cité.

de la rue et de la scène, et qui ont généré près de 300 emplois.

Il manquait à ce gigantesque centre un espace d'art contemporain. «L'Année Capitale» le lui a fourni... sur un plateau. Au terme d'une réhabilitation de 9 millions d'euros, les immenses entrepôts en pierre de la manufacture ont été reconvertis en un bâtiment d'exposition dénommé La Tour. Son cinquième étage s'ouvre sur un

vaste toit terrasse, à côté du Panorama, un nouveau lieu d'exposition à la façade de verre. D'ici, la vue sur la jungle urbaine est époustouflante. Le succès fut immédiat : «En 2013, La Tour-Panorama a été visitée par 120 000 Marseillais, dont 30 % venaient des quartiers nord», souligne Alain Arnaudet, le directeur de la Friche. Mieux : avant son ouverture, la clientèle du site était surtout composée de bobos. Au-

jourd'hui, les milieux populaires et aisés s'y mélangent. Nous sommes devenus à la fois un endroit à la mode et une destination familiale de week-end.» Avec le MuCEM, la Friche s'est ainsi imposée comme l'emblème de l'année européenne, mais aussi comme un opérateur culturel majeur de la ville. Au détriment de son parent pauvre, le Mac. Peuchère, ma bonne Mère ! ■

JEAN-YVES DURAND

L'INTÉRIEUR ?

ture et la naissance des dieux. Puis l'apparition des monothéismes, leurs prophètes, leurs textes et leurs lieux sacrés sont présentés autour du thème de «Jérusalem, une ville trois fois sainte». La période suivante voit l'avènement de la citoyenneté et des droits de l'homme. Enfin, l'espace «Au-delà du monde» aborde les grandes routes maritimes.»

Un objet symbolique est placé au seuil de chaque partie : un Grand Pingouin en référence à la grotte Cosquer, un bas-relief arménien figurant Akhéaton, fondateur du premier monothéisme, les maquettes de Babylone et d'Athènes pour évoquer la citoyenneté, une sirène gardant

la frontière du monde connu. Chaque période s'organise en outre autour d'une pièce monumentale : un sakieh égyptien (pompe à eau mue par un animal), le Coran, la Bible et la Torah réunis au sein d'une installation du plasticien italien Pistoletto, la reconstitution d'un banquet grec, une installation de cartes, de sphères et d'instruments de navigation.

A suivre les commentaires de Zeev Gourarier, tout cela est limpide. Mais pour le visiteur lambda, pas de salut sans l'aide d'un audioguide : à peine quelques écrans jalonnent le parcours, et les plaquettes d'informations sur les œuvres et objets ne portent que leurs noms, leurs dates et leurs lieux

de provenance. On est plus à l'aise avec «Le Temps des loisirs», l'autre collection semi-permanente qu'héberge le fort Saint-Jean, relié au MuCEM par une passerelle aérienne. Répartie entre la chapelle, la salle du corps des gardes, les galeries des officiers et deux autres bâtiments, l'exposition illustre l'histoire des distractions, du Moyen Âge au XIX^e siècle. Marionnettes, figures de marionnettes, masques et costumes, maquette géante de cirque et accessoires de prestidigitateur, évoquent d'une façon ludique la lente démocratisation des divertissements. Au moins, on peut voir cette partie-là avec ses enfants... et sans se creuser la tête ! J.-Y. D.

Les nouvelles vitrines de

Récemment, six fonds régionaux d'art contemporain (Frac) se sont transformés en musées. Leur architecture est parfois futuriste. Et à l'intérieur, leurs œuvres sont d'avant-garde. Visite guidée.

PAR GILLES DUSOUCHET (TEXTE)

ORLÉANS

UNE ROBE DE VERRE ET D'ALUMINIUM

Baptisé Les Turbulences, le nouvel édifice du Frac Centre a été inauguré à Orléans, à l'automne 2013. L'agence parisienne Jakob+MacFarlane a imaginé une structure tubulaire et «turbulente» revêtue d'une «peau de lumière interactive», signée par deux artistes du groupe Electric Shadow, Naziha Mestaoui et Yacine Aït Kaci. Avec ses extensions de verre et d'aluminium, cette réalisation inspirée des technologies de l'aéronautique fait écho à la nature des collections.

Celles-ci rassemblent 300 œuvres, 800 maquettes et 14 000 dessins d'architectes en lien avec des courants aussi divers que l'art conceptuel, le land art ou l'arte povera. La galerie permanente de 370 m² présente les œuvres phares du Frac. www.frac-centre.fr

■ Nos coups de cœur

A voir absolument : les pièces de Daniel Buren et les maquettes de l'architecte hollandais Rem Koolhaas et de Claude Parent, l'inventeur du concept «d'architecture oblique» avec l'urbaniste Paul Virilio.



l'art







I.-C. Moschetti/REA



RENNES

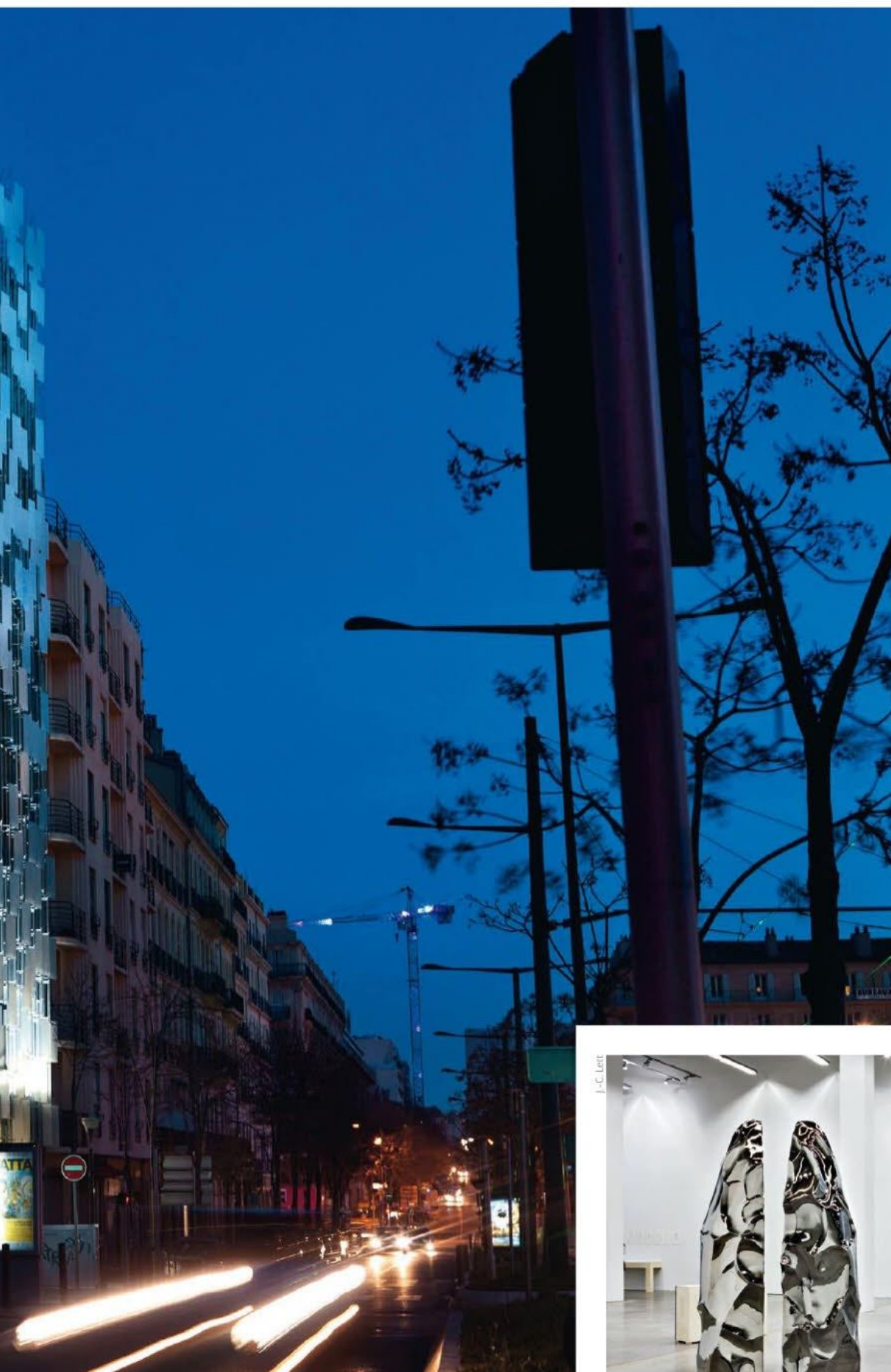
UN MONOLITHE NOIR EN BÉTON ET INOX

Le Frac Bretagne, installé à Rennes, est l'un des plus richement dotés, avec 4 000 œuvres conservées dans ses réserves. Il occupe depuis 2012 un bâtiment de 5 000 m², imposant monolithe en béton anthracite, inox gris et vitrage allant du noir à l'opalescent. L'édifice est fendu par une percée verticale qui s'ouvre sur l'intérieur pour former un puits de lumière. L'agence Odile Decq Benoît Cornette a conçu «un lieu d'art traité comme une expérience de sensations». Les rampes d'accès et les passerelles étagées autour de l'atrium central font ainsi varier sans cesse les points de vue. Les premiers niveaux offrent trois espaces d'exposition modulables de 1 000 m². Cette architecture radicale s'inscrit en bordure du parc de Beauregard et fait face à une œuvre monumentale conçue par l'artiste Aurélie Nemours : «**L'Alignement du XX^e siècle**» (photo ci-dessus). www.fracbretagne.fr

■ Nos coups de cœur

Ne pas manquer le superbe ensemble dédié aux maîtres de l'abstraction lyrique des années 1950-1960 (Degottex, Soulages, Tal-Coat...). Et les affiches des fondateurs du nouveau réalisme, Raymond Hains et Jacques Villeglé.





MARSEILLE

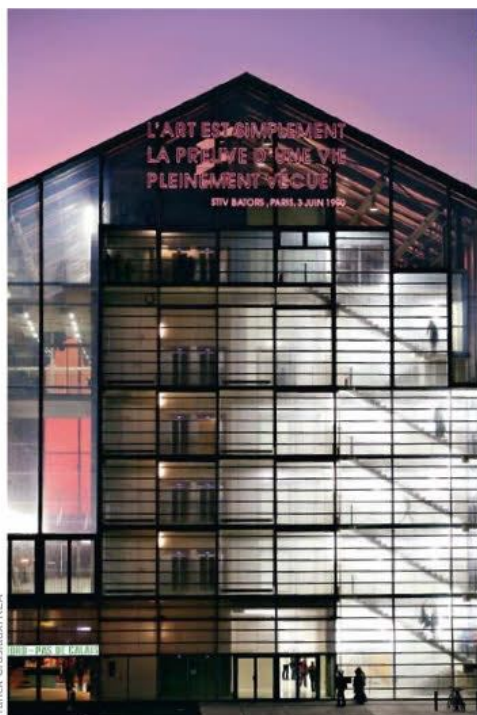
SOUS L'INFLUENCE DE LE CORBUSIER

L'édifice flambant neuf qui abrite le Frac Provence-Alpes-Côtes-d'Azur (Paca) s'est ouvert au printemps 2013 dans le quartier en rénovation de la Joliette, au cœur de Marseille. Son architecte, le Japonais Kengo Kuma, a voulu livrer un « musée sans murs », en imaginant une façade « pixelisée » en verre recyclé. L'accent a été mis sur la fluidité de la circulation dans le musée. Il est ainsi traversé par des rues intérieures, comme la « Cité radieuse » que Le Corbusier a érigée dans la ville. Il contient quatre lieux d'exposition, un centre de documentation, un espace pédagogique et deux résidences de créateurs. Les 920 pièces du fonds, signées de 426 artistes, ont pris place au sous-sol. Parmi elles, ces « Monolithes » en inox poli, réalisés par Yazid Oulab en 2012 (ci-dessous). Ces œuvres sont présentées par roulement au rythme de trois à quatre expositions par an. www.fracpaca.org

■ **Nos coups de cœur**
Jusqu'au 4 mai, ce Frac présente une grande exposition sur les travaux du plasticien suisse Eric Hattan (sculptures, vidéos, performances). Pièce centrale de cette présentation : l'installation « Beyroots », acquise par le fonds en 2011.

J.-C. LÉTT





Franck Cruxiaux/REA

DUNKERQUE

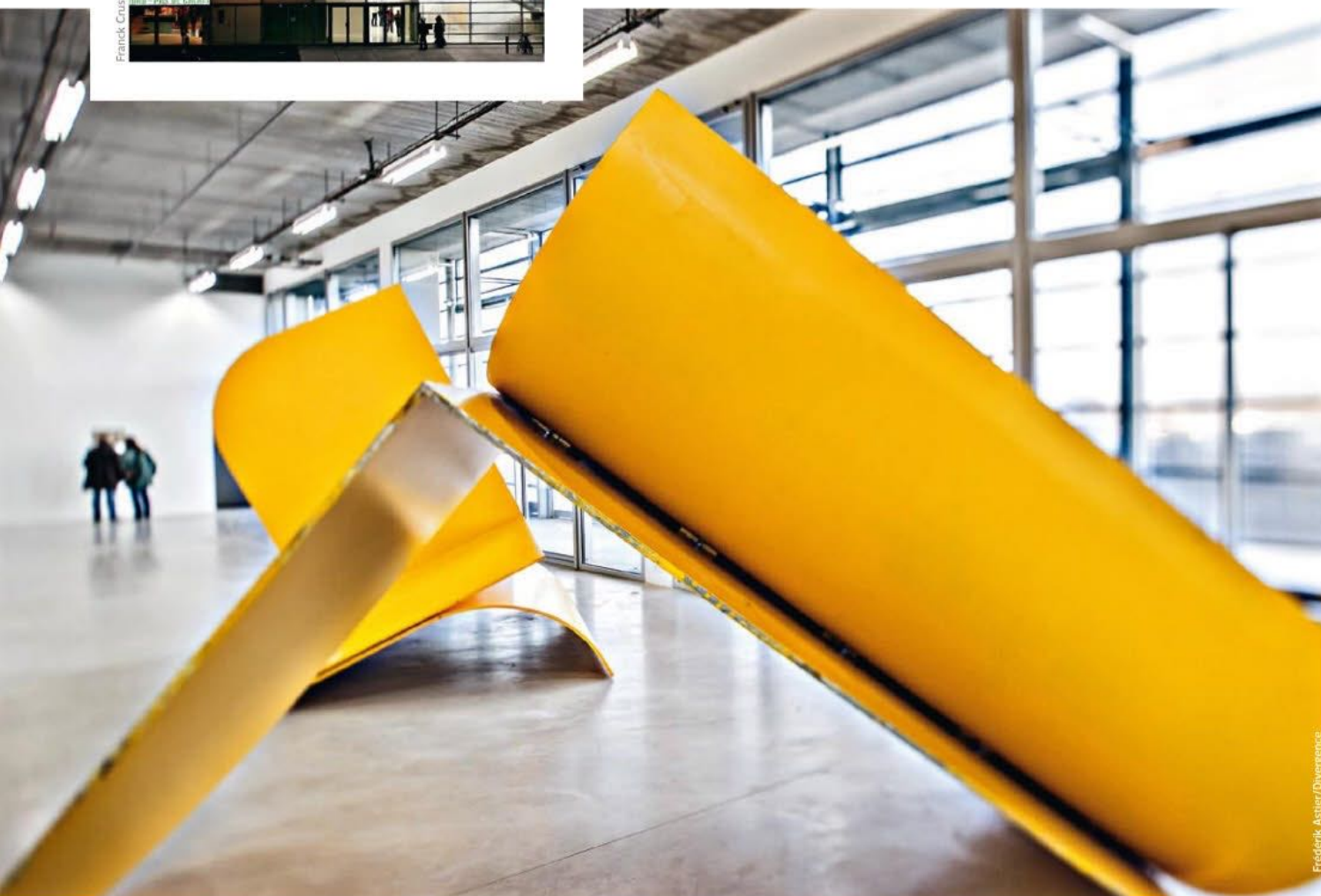
SA TOITURE EST UNE SERRE

En novembre 2013, le Frac Nord-Pas-de-Calais a pris ses nouveaux quartiers dans une ancienne halle des Chantiers navals de France, à Dunkerque. Le duo Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal lui a adjoint un bâtiment jumeau, en hommage au patrimoine industriel de la cité. Surnommé «la Cathédrale» par les habitants, cet ensemble de 75 mètres de haut, articulé autour d'une galerie centrale, ne vise pas à produire un effet esthétique, mais à être fonctionnel. Quelque 1 500 œuvres, parfois monumentales (**ci-dessous, une installation du Mexicain Gabriel Kuri**), sont conservées dans ce

bijou de logistique qui abrite aussi un laboratoire muséographique. On accède aux salles d'exposition par des couloirs de circulation constitués de balcons coulissants. Coiffant la structure, une serre de 600 m² offre un panorama saisissant sur la mer du Nord et les hauts-fourneaux d'ArcelorMittal. www.fracnordc.fr

■ Nos coups de cœur

Ce site possède des œuvres majeures d'artistes du XX^e siècle : Andy Warhol, Dan Flavin, Roy Lichtenstein, etc. Ainsi que des créations de designers, comme Pier Jacomo et Achille Castiglioni.



Frédéric Astier/Divergence



BORDEAUX

UNE ARCHE AU BORD DE LA GARONNE

Porte d'entrée du futur quartier Euratlantique de Bordeaux, le bâtiment de la Méca (Maison de l'économie créative en Aquitaine) doit être inauguré en juin 2017 sur les rives de la Garonne, près de la passerelle Eiffel. Le Frac Aquitaine occupera près du tiers de sa surface sur trois étages disposés en escaliers. L'agence danoise BIG (Bjarke Ingels Group), associée au trio parisien de Freaks freearchitects, a conçu cette arche de 27 mètres de haut aux volumes asymétriques, dotée d'un parvis et d'une double rampe d'accès. A l'intérieur, le Frac

s'organisera autour d'un espace central mettant en scène ses différentes fonctions, de la documentation à la médiation culturelle. La salle d'exposition ouvrira sur une vaste terrasse avec vue sur la vieille ville. www.frac-aquitaine.net

■ Nos coups de cœur

Parmi les pépites de ce Frac figurent des pièces maîtresses de la photographie de la dernière moitié du XX^e siècle et trois œuvres «historiques» d'artistes plasticiens : les aspirateurs de Jeff Koons, le «No» de Jeff Wall et les «Ailes de Cadillac» de Bertrand Lavier.

L'arche blanche et biseautée de la Méca (Maison de l'économie créative et de la culture en Aquitaine) doit s'ouvrir en juin 2017 à Bordeaux, sur les rives de la Garonne. Une «boîte à outils» à 52 millions d'euros. Ses 13 500 mètres carrés abriteront les agences régionales dédiées au livre, au cinéma, au spectacle vivant, ainsi que le Frac Aquitaine (Fonds régional d'art contemporain). Cette dernière institution y entreposera les 1 100 œuvres de sa collection et disposera d'un plateau d'exposition de 1 000 mètres carrés. Mais pour sa directrice, Claire Jacquet, «il ne s'agira pas d'un nouveau musée, plutôt d'une ruche artistique». Car même construit en dur, un Frac ne peut renier son rôle originel : la constitution d'un patrimoine en mouvement.

Il existe vingt-trois Frac, un par région de la métropole, plus un à la Réunion. Ces fonds de collection ont été institués en 1982 dans le sillage de la décentralisation. La création contemporaine sortait de l'enclos parisien pour essaimer à travers le territoire français. Un coup de dés administratif qu'on doit à un énarque, Claude Mollard, chargé de mission auprès de Jack Lang, alors ministre de la Culture. Les Frac ont trois fonctions : créer une collection d'œuvres postérieures à 1960, la diffuser et attirer de nouveaux publics vers la création actuelle. Ni musées, ni centres d'art, ces lieux associatifs sont régis par la loi de 1901. Sauf qu'ils sont financés par l'Etat et les collectivités locales en vue de remplir des missions de service public. Bref, un «Ovni juridique», pour citer l'un de leurs anciens présidents, Jacques Rigaud.

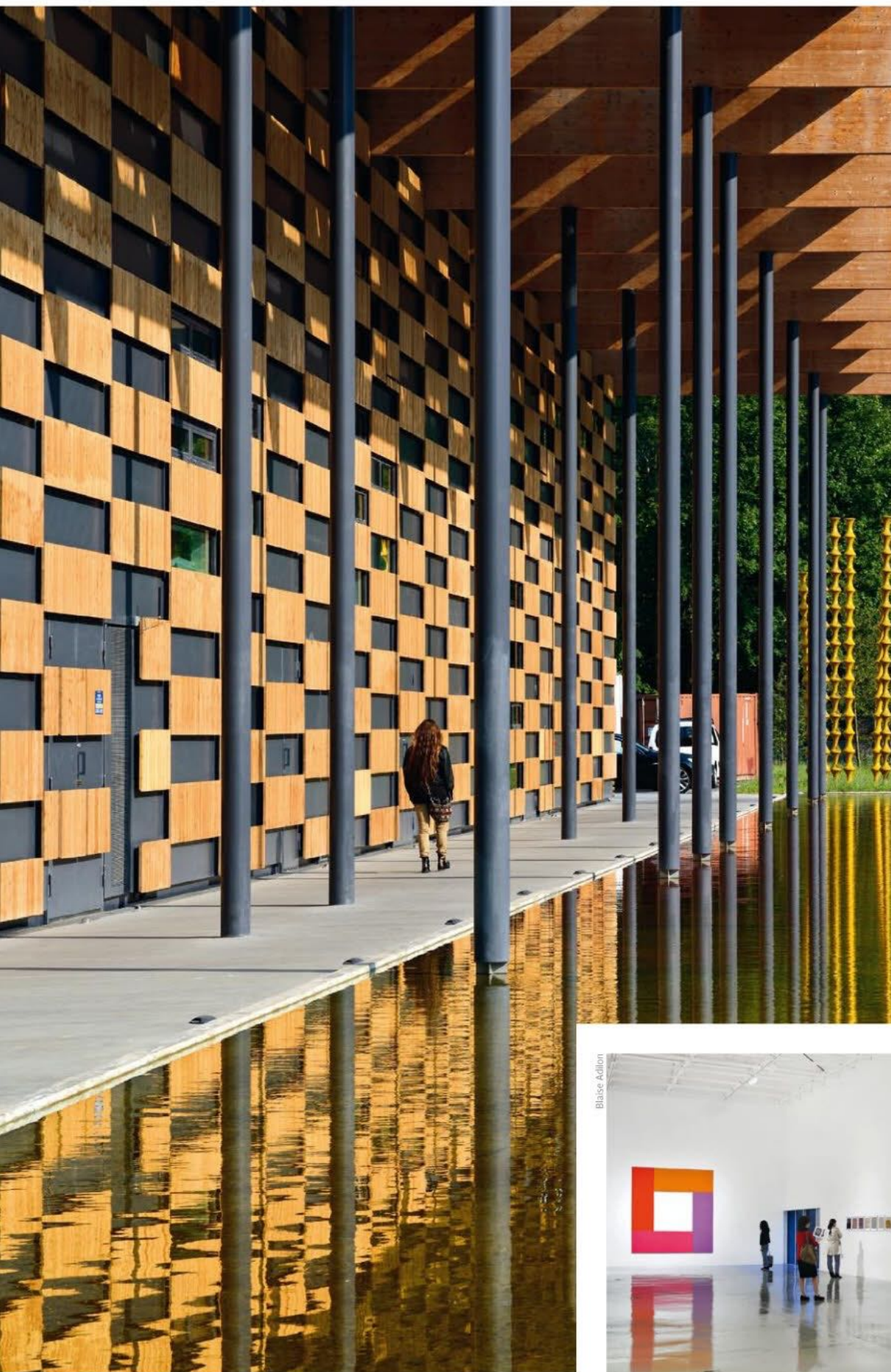
Certains Frac se sont différenciés par leur champ d'acquisitions. Le Frac Centre, à Orléans, a mis l'accent sur les œuvres en rapport avec l'architecture. Celui de Picardie, à Amiens, s'est consacré au dessin. Le Frac Aquitaine a rassemblé un fonds photographique qui, de Cartier-Bresson à Diane Arbus, a pris une grande valeur. Aujourd'hui, ces institutions culturelles représentent le troisième ensemble de collections publiques d'art contemporain du pays, soit 26 000 œuvres de 4 200 artistes, dont 55 % vivent en France. Un comité technique procède à leur choix et dispose d'un budget d'acquisition annuel pouvant atteindre 300 000 euros. Des créations sont aussi produites à sa demande. Ces trésors artistiques ont-ils profité au public ou aux collectivités qui les ont amassés au fil des ans ? Question cruciale, car les Frac, à l'instar des musées, ne peuvent vendre leurs pièces. Jusqu'ici, ces institutions stockaient les œuvres qu'elles avaient acquises et les

diffusaient auprès du public par le biais d'expositions «hors les murs» et de prêts en région (musées, centres d'art, lycées...). Mais ces présentations n'attiraient qu'en moyenne 30 000 visiteurs par an. L'art contemporain, quand il est expérimental, reste un secteur qui intéresse peu le grand public. D'où, depuis la fin des années 1990, l'évolution des Frac vers une activité de musée, voire de création d'événements. Le Frac Aquitaine, qui s'est vu attribuer en 2003 un hangar maritime, le G 2, avait adopté un temps le concept de «réserves visitables». On y voyait surtout des caisses et des rangées à glissière, et, en guise de cimaise, des piliers et des murs bruts de décoffrage. A Toulouse, le Frac Midi-Pyrénées, lui, a migré vers Les Abattoirs, un bâtiment datant de 1825 qui bénéficie du label «musée de France». Confusion des genres et des statuts.

Pour assumer leur polyvalence – conserver des œuvres, les faire voyager, animer la scène artistique et croiser les disciplines –, six Frac ont ainsi choisi d'entrer dans la lumière. La plupart vont offrir des espaces d'exposition dignes de grands musées. Cette visibilité a un coût. L'enveloppe budgétaire globale est actuellement de 24 millions d'euros. Or, la part des frais de fonctionnement n'a cessé de croître au détriment des investissements. Au risque d'assécher les ressources de petites associations et de centres d'art répartis jusque dans l'arrière-pays. Paradoxe : d'outils au service de l'aménagement culturel du territoire, certains Frac sont devenus les instruments du pouvoir régional. Mais la vitrine est belle. ■

GILLES DUSOUCHET

CES 23 FONDS
RÉGIONAUX
DISPOSENT DE
26 000 ŒUVRES
CONÇUES PAR
4 200 ARTISTES
CONTEMPORAINS



BESANÇON

UN MUSÉE VERT ET À L'ESPRIT ZEN

Le Frac Franche-Comté est logé depuis 2013 au sein de la Cité des arts de Besançon, face à la Citadelle de Vauban. Signée par le Japonais Kengo Kuma et l'agence Archidev, l'édifice a reçu une couverture paysagère intégrant pixels d'aluminium, verre, végétation et panneaux photovoltaïques. Depuis le foyer du Frac, la charpente de bois s'ouvre par endroits sur le ciel. Les façades, elles, s'agrémentent de bardages et de murs-rideaux en verre et en bois de mélèze du Jura, qui reprennent un motif en damier des textiles nippons, «l'ichimatsu». Ce Frac privilégie les œuvres liées à la représentation du temps, en référence à l'horlogerie traditionnelle franc-comtoise. Il accueille aussi des plasticiens et des musiciens qui produisent des pièces sonores inspirées du compositeur et performer américain John Cage. **La dernière exposition, baptisée «Four Walls»,** était dédiée au peintre abstrait suisse Francis Baudevin (photo ci-dessous). www.frac-franche-comte.fr

■ **Nos coups de cœur**
Parmi les œuvres phares de la collection figurent des «images-modèles» de Christian Boltanski et des photos symboliques du Suisse Balthasar Burkhard.

Nicolas Waltergaule

Blaise Adillon



Alésia, une bataille

Au musée déjà existant va s'ajouter un second. Point commun : le multimédia.

en panoramix

Finis les antiques tessons de céramique exposés dans des vitrines démodées. Depuis quelques années, en France, l'archéologie fait peau neuve pour séduire un public toujours plus exigeant. Dans cette grande mutation, le MuséoParc Alésia tire son épingle du jeu. Ouvert en 2012 près d'Alise-Sainte-Reine, en plein cœur de la Bourgogne, son Centre d'interprétation fait revivre le siège de la place forte gauloise, à l'endroit même où il se serait déroulé. Celui-ci s'était achevé par la défaite de Vercingétorix face aux troupes de César, en 52 avant J.-C. Le bâtiment vitré domine la plaine des Laumes de ses cinq étages que surplombe une terrasse panoramique.

«A la différence d'un musée, dont le but principal est d'exposer une collection, il éclaire l'histoire du site, de l'arrivée de César à sa redécouverte dans les années 1860 et aux plus récentes recherches, en ayant recours aux technologies du XXI^e siècle», explique son directeur, Laurent de Frobille. Le circuit de visite est ainsi jalonné de bornes interactives thématiques à écrans tactiles qui répondent aux principales questions que le public peut se poser : que s'est-il passé en 52 avant J.-C. ? Qui était Vercingétorix ? A quoi ressemblaient les armées romaines et gauloises ? Comme peu de traces visuelles du siège subsistent, ces outils numériques viennent au secours de l'imaginaire des visiteurs. Ils côtoient une scénographie plus classique, composée de maquettes, de vestiges archéologiques – casques, armes, machines de guerre – ou de leurs fac-similés, de films et de dioramas. A l'extérieur, au sein d'un parc paysager, les doubles fortifications romaines, animées par des figurants, ont été reconstituées sur une centaine de mètres, avec leurs remparts, leurs tours de guet, leurs catapultes et leurs fossés hérissés de piques.

Bien que novatrice, cette démarche pédagogique n'est pas propre au MuséoParc. C'est ailleurs que réside son originalité. «Tout est parti d'une proposition de Bernard Tschumi, l'architecte du MuséoParc», poursuit Laurent de Frobille. Son idée ? Scinder le site en deux pôles distincts. D'un côté, le Centre d'interprétation, axé sur le camp romain, de l'autre, un futur musée, organisé autour des ruines de la citadelle gauloise (l'oppidum), perchées sur le mont Auxois, à 2 kilomètres de là. Entre les deux, des «parcours-découverte», répartis sur 7 000 hectares dans la plaine, permettront aux visiteurs d'explorer, à pied, à vélo ou à cheval, les lieux de l'affrontement. «Ils prendront ainsi conscience de l'ampleur du champ de bataille et des opérations militaires, souligne Laurent de Frobille. Chaque étape sera agrémentée de reconstitutions et de présentations multimédias, qui exposeront les points de vue de César et de Vercingétorix.»

L'ensemble, qui devrait être achevé à l'orée de 2017, renforcera la cohérence entre l'architecture des bâtiments et le propos scientifique. Leur forme circulaire symbolise l'encerclement, et leurs matériaux évoquent ceux qu'employait chacun des adversaires : le bois, que privilégiaient les assaillants romains, scande la façade du Centre d'interprétation ; la pierre, qui servait de rempart aux Gaulois assiégés, habillera le nouveau musée. Ce dernier accueillera l'ensemble des objets exhumés lors des fouilles effectuées de 1861 à nos jours. En attendant son ouverture, le public pourra assister au travail des restaurateurs sur une soixantaine de pièces, voire se mettre à leur place, grâce à des ateliers organisés dans le Centre d'interprétation. Une manière de plus, pour le directeur du MuséoParc, «d'ouvrir l'archéologie aux 150 000 visiteurs annuels espérés sur le site.» ■

EMILIE FORMOSO

Horaires de visite et tarifs à consulter sur www.alesia.com.



Inauguré en mars 2012, le Centre d'interprétation d'Alésia est recouvert d'une résille de bois de mélèze qui évoque les ouvrages militaires romains. L'autre musée sera ouvert en 2017, à 2 kilomètres de là.

Christian Richters/Corbis

On a cloné la grotte Chauvet !

En 2015, la copie de ce haut lieu de l'art rupestre permettra enfin d'admirer ses chefs-d'œuvre. Nous avons visité ce chantier hors du commun. Emotion garantie.

PAR VOLKER SAUX (TEXTE)



Stéphane Compoint / Only France

La grotte... Elle s'ouvre dans une falaise qui surplombe les gorges de l'Ardèche.



Agence Fibre et Speller - Atelier A3

... et sa réplique. Elle sera aménagée dans une colline artificielle (ici, à gauche).



Stéphane Compoint / Only France

Cachée au cœur d'une falaise calcaire du sud de l'Ardèche, la grotte Chauvet est un sanctuaire réservé à quelques initiés. Avec ses 425 dessins de lions, rhinocéros et mam-mouths vieux de 36 000 ans, ce site préhistorique constitue l'une des plus anciennes galeries d'art au monde. Mais, depuis sa découverte en 1994 par trois spéléologues, dont Jean-Marie Chauvet qui lui laissa son nom, il est fermé à double tour : isolé pendant des



millénaires par un éboulis, le trésor rupestre est bien trop fragile pour accueillir des foules de visiteurs. A peine 200 scientifiques franchissent chaque année sa lourde porte blindée. Les autres curieux doivent se contenter d'un petit musée dans le bourg voisin de Vallon-Pont-d'Arc. L'été, la descente de l'Ardèche en canoë, via la célèbre arche rocheuse du Pont-d'Arc, à 500 mètres de la grotte, fait bien plus recette.

Cela va bientôt changer. Sur les hauteurs de Vallon-Pont-d'Arc, des grues émergent de la garrigue : ici se bâtit depuis 2012 «l'espace de

restitution» de la grotte Chauvet, comprenez sa réplique, qui sera ouverte au public en 2015. Dès la découverte du site, les décideurs locaux avaient pensé à en faire un «fac-similé», comme celui inauguré à Lascaux en 1983, pour exploiter son potentiel touristique.

Cette réplique parfaite s'étalera sur 3000 mètres carrés

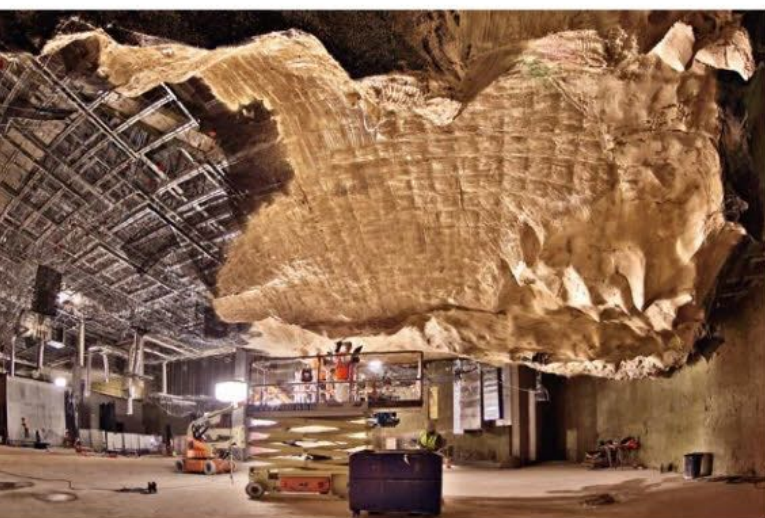
Après plusieurs faux départs, le chantier démarra en 2007, porté par le département de l'Ardèche et la région Rhône-Alpes. L'ambition est inédite : édifier du sol au plafond une copie fidèle à l'ori-

ginal, sur une surface record de 3 000 mètres carrés. «A titre de comparaison, la réplique de Lascaux 2 fait 250 mètres carrés, et celle de la grotte espagnole d'Altamira, 800 mètres carrés», souligne Sébastien Gayet, le chargé de communication du projet. Pour accomplir cette prouesse, trente-cinq entreprises sont mobilisées, du géant du BTP au petit atelier d'artistes.

Situé à 2 kilomètres au nord de la vraie grotte, le «fac-similé» occupera une galerie en béton coiffée d'un toit végétal et entourée de falaises factices qui lui don- ●●●

Les rochers.

A Montignac-Lascaux (Dordogne), l'atelier Arcs&Os réalise les blocs en résine où seront reproduits les dessins de la grotte. Ici, on projette sur eux une image des vraies fresques pour vérifier que leur relief imite bien celui des parois d'origine.



La voûte. Du mortier est projeté sur un treillage, puis façonné à la forme du roc.



Le relief. Fentes et aspérités sont sculptées sur les parois en résine.

Cette réalisation marie haute technologie et création artistique

...neront, vu de l'extérieur, l'aspect d'une colline aplatie. Si le lieu paraît vaste, ses dimensions sont modestes, rapportées aux 450 mètres de long de l'original. C'est que la réplique n'est pas une copie conforme, mais plutôt un résumé en forme de «best of». A partir d'un scanner en 3D de la grotte Chauvet, les zones les plus intéressantes, où se trouvent les dessins rupestres et les formations géologiques remarquables, ont été isolées, puis mises bout à bout. La surface initiale de 8 000 mètres carrés a ainsi été réduite de près de deux tiers, tout en conservant l'effet de crescendo de la vraie grotte, où les œuvres gagnent en beauté à mesure que l'on avance.

Première étape du chantier : fabriquer, dans la galerie en béton, une vaste coque au relief identique à celui de la vraie caverne. Rien que pour la voûte, des spécialistes du BTP confectionnent, à partir d'un modèle sur ordinateur, près de 600 cages métalliques de plusieurs mètres cubes, dont l'une des faces reproduit une partie de la paroi. Suspendues côte à côte au plafond, ces cages restituent en creux la morphologie de la grotte Chauvet. Un mortier spécial est ensuite projeté sur la grille géante ainsi formée. Des experts de la sculpture sur béton y reproduisent fissures

et aspérités, jusqu'à donner l'illusion d'une authentique paroi calcaire. «Façonner du faux rocher, on sait faire, explique le chef du chantier Fidele Sola. La difficulté, ici, est de travailler à partir de la réalité. Rien n'est standardisé, chaque centimètre est unique.»

Stalagmites et stalactites sont reproduites à l'aide de moulages

L'aspect minéral de la reconstitution ne s'arrête pas là. La grotte Chauvet est connue pour ses «spéléothèmes», ces dépôts de calcite issus de l'eau : stalagmites, stalactites, draperies... Leurs clones sont réalisés par l'atelier Phenomenes, dans le XIII^e arrondissement de Paris, spécialisé dans la fabrication d'objets complexes en résine. Là, une dizaine d'artistes et de techniciens s'affairent pour ciser à l'identique une centaine de stalagmites, une énorme colonne de 5 mètres de haut, ou encore 140 mètres carrés de gours, des alvéoles formées par la calcite sur le sol. Pour restituer leurs subtiles variations de couleur et de texture, ces orfèvres ont dû élaborer de

nombreux échantillons de résine, puis les comparer aux vraies concrétions. Leurs contours, eux, sont reproduits à la main à l'aide de photos, de modèles numériques ou de moulages sur nature. «Comme il est impossible de toucher aux spéléothèmes de la grotte Chauvet, nous avons pris les empreintes de formations similaires dans d'autres cavités de la région, raconte Danièle Allemand, la directrice de l'atelier. Nous avons ainsi constitué un alphabet de formes, notre «grottothèque».

Reste l'essentiel de ce qui attirera les 300 000 à 400 000 visiteurs annuels attendus : les dessins et gravures rupestres. La majorité des figures animales de la grotte se retrouveront dans le «fac-similé», réparties sur 27 panneaux en résine intégrés à la fausse paroi. Avant d'y tracer le moindre trait, ces «tableaux» font l'objet d'un soin particulier : «Nous projetons sur eux des images 3D du vrai rocher, afin de reproduire les détails de sa surface : grain, crevasses, traces laissées par les ours... C'est important, car les peintres



Les fresques. On les peint au charbon de bois à partir de photos.

préhistoriques ont joué avec ces reliefs», rapporte Alain Dalis, un homme de l'art installé en Dordogne, près de Lascaux, chargé de fabriquer les panneaux et de décorer 25 d'entre eux. Les deux derniers, dits «des Chevaux» et «des Lions», où l'art rupestre touche au sublime, ont été confiés à un oiseau rare : le Toulousain Gilles Tosello, à la fois plasticien et préhistorien, qui a étudié ces fresques in situ pendant des années.

Plutôt que d'en livrer une froide «photocopie», ces créateurs cherchent à s'approprier les techniques de leurs lointains confrères. D'abord, les matières picturales : «Les mêmes existent aujourd'hui, indique Alain Dalis. Le charbon s'obtient en brûlant du bois, et les oxydes de fer, ces poudres ocre rouge que les artistes du paléolithique trouvaient dans la terre, s'achètent dans le commerce.» Ensuite, le geste : «Les peintures que je reproduis ont un côté très dynamique, avec des traits qui se superposent et se combinent, des zones où le dessin a été estompé au doigt pour créer l'ombre ou le volume, explique Gilles Tosello. Elles ont été faites rapidement par un ou quelques individus, que je qualifierais de génies. Pour les imiter, l'idée est de travailler au plus près d'eux, de retrouver leur gestuelle et leur position au mo-

ment où ils dessinaient.» Ce mimétisme à 36 000 ans d'écart permet aussi de restituer l'incroyable fraîcheur des œuvres de la grotte Chauvet, qu'on dirait, paraît-il, tout juste exécutées. «Les gravures sont réalisées au doigt dans une pâte meuble, pour recréer les petites rayures et bourrelets toujours visibles sur la paroi tendre de la caverne», note Alain Dalis.

Ce chantier colossal aura coûté au total 50 millions d'euros

Beaucoup de ces procédés, qui marient la haute technologie et la création artistique, ont été rodés sur le tas. «Cette réalisation est largement expérimentale, résume Richard Buffat, le directeur du projet. Si nous avions attendu de tout maîtriser, nous n'aurions jamais démarré.» Une fois achevé, le «fac-similé» devra répondre à deux exigences. D'abord, évoquer l'émotion d'une exploration de la vraie grotte. La mise en ambiance y contribuera : confiée à des scénographes, elle veillera à l'éclairage, à la température (un minimum de 16 °C, contre 11 à 12 °C dans l'original), mais aussi au mode de visite, en groupe avec un guide chuchotant ses commentaires. Dans le même temps, la fausse grotte revendiquera une parfaite rigueur scientifique. D'éminents spécialistes de la préhistoire et de la géo-



Les concrétions. Elles sont ciselées sur des formes en polystyrène.

morphologie encadrent les travaux depuis le début. «Il y a beaucoup d'ajustements, rien n'est validé du premier coup», témoigne le chef de chantier Fidele Sola.

Avec son «Chauvet bis», l'Ardèche veut faire référence dans le petit monde des répliques rupestres, avant l'ouverture de Lascaux 4, la nouvelle copie du joyau périgourdin, prévue pour 2016. La région mise aussi sur cet investissement de 50 millions d'euros, financé par les collectivités, l'Etat et l'Europe, pour stimuler son développement. Le million de visiteurs qui se presse tous les ans dans les gorges de l'Ardèche se concentre surtout en été, sur des activités de plein air. Le but est d'élargir la saison et d'attirer un public épris de culture et à plus fort pouvoir d'achat. Le classement de la grotte Chauvet au patrimoine mondial de l'Unesco, espéré pour juin 2014, devrait accélérer cette mue. La création de son double suscite enfin d'autres projets locaux, dans les transports, la formation ou les débouchés pour les producteurs ardéchois.

Restait à baptiser le futur équipement. Depuis vingt ans, la grotte Chauvet est au centre d'une saga judiciaire opposant ses trois découvreurs à l'Etat, propriétaire du site, et à d'autres acteurs, dont le syndicat mixte, porteur du projet de réplique. Celui-ci s'est vu interdire en 2013 d'utiliser le nom de Chauvet. Le «fac-similé» ouvrira donc au public en 2015... sous l'appellation inattendue de «Caverne du Pont-d'Arc».

VOLKER SAUX

Voir aussi nos infos sur la région dans le guide pratique.

Les habits neufs des musées des BEAUX-ARTS

Fini l'image vieillotte et les odeurs de grenier. Agrandies, embellies, réinventées, les vénérables institutions retrouvent leur jeunesse. Du Nord à la Corse, de Bordeaux à la Bourgogne, de l'art brut aux antiquités, zoom sur sept d'entre elles.

PAR ADRIEN GUILLEMINOT (TEXTES)

A J A C C I O

Coup de frais sur la Renaissance

Après celle du Louvre, la collection de peintures de la Renaissance italienne du musée d'Ajaccio est la plus importante de France. Et pour cause : son principal donateur, le cardinal Joseph Fesch, avait constitué, avec 16 000 tableaux, ce qui peut être considéré comme la plus importante collection de tous les temps ! Botticelli, Titien, Le Pérugin... Quelques-uns des trésors de cet oncle de Napoléon, agrémenté de divers ajouts comme cette « Lédà et le cygne » de Véronèse (ci-contre), font le bonheur des visiteurs de cet établissement remis à neuf en 2010. Le parcours a été repensé, le bâtiment et certaines œuvres restaurés. Originalité du nouveau cheminement, les galeries du premier étage exposent les tableaux des XVII^e et XVIII^e siècles « à touche-touche », comme au XIX^e siècle... Comme le cardinal devait les contempler de son vivant. ■

Palais Fesch, 50-52, rue Cardinal-Fesch, Ajaccio. Tél. : 04 95 26 26 26. www.musee-fesch.com



Bruges, Dallas, Berlin... Ce «pleurant», statuette d'albâtre du XV^e siècle qui orne le tombeau du duc Jean sans Peur, a sillonné le monde de 2010 à 2012, et attiré 750 000 visiteurs.



Michel Legay / Light Motif

D I J O N

Un écrin pour le Moyen Âge

Les sculptures reviennent tout juste d'une odyssée qui les a menées à Berlin, New York, Bruges et Paris. Les 39 «pleurants» (comme celui ci-contre) du tombeau de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, sont l'un des chefs-d'œuvre absolus de l'art du Moyen Âge. Ils sont partis en tournée le temps que le musée de Dijon se refasse une beauté. Chose faite depuis septembre dernier : nouvelle cour d'honneur, salles rinnovées, embellies, plus lumineuses... Le changement est spectaculaire. Les œuvres ont bénéficié de l'aubaine, et les trois quarts d'entre elles ont été restaurées. La place gagnée par le déménagement de certains services du musée permet également d'exposer 1 000 œuvres de plus qu'auparavant. ■

Musée des Beaux-Arts, 1, rue Rameau, Dijon. Tél. : 03 80 74 52 09. mba.dijon.fr

Photos François Jay





VILLENEUVE - D'ASCQ

Les folies de l'art brut

Pour accueillir dignement un style jusqu'ici un peu négligé par les instances culturelles, l'art brut, le LaM a lancé un immense chantier d'agrandissement. Il a commencé en 1999 – l'année où l'association L'Aracine fit don au musée de 3 500 œuvres –, et s'est achevé en 2010, avec l'ouverture de l'extension conçue par Manuelle Gautrand, dentelle blanche greffée sur les briques rouges du bâtiment d'origine. Cette nouvelle aile abrite la plus importante et complète collection d'art brut de France : du mineur de fonds Augustin Lesage (1876-1954), et ses invraisemblables compositions hypnotiques sur toile, à l'Américain Henry Darger (1892-1973), un écrivain de Chicago auteur d'un unique roman, long de 15 145 pages illustrées par des centaines de dessins ou collages, tous les grands créateurs qui font cet art de géniaux marginaux y sont représentés. Œuvres sur papier, sculptures sur pierre ou sur bois (ci-contre) sont désormais exposées de manière permanente. L'élégant bâtiment de briques accueille, lui, les chefs-d'œuvre de Modigliani, Picasso, Léger, fruits d'une autre généreuse donation du collectionneur Jean Masurel, en 1979. Le LaM est ainsi le premier musée de France à présenter sous un seul toit art moderne, art brut et art contemporain. ■

LaM, 1, allée du Musée, Villeneuve-d'Ascq. Tél. : 03 20 19 68 88.
www.musee-lam.fr



Gautier Desbordes / Light Motiv

Les «totems» de Téó Wiesen veillent dans la salle «des habitants-paysagistes».



En hommage à Alexander Calder (dont on aperçoit le «Stabile-Mobile» à gauche), l'installation du Belge Arne Quinze marque l'achèvement des travaux du musée niçois.

N I C E

Les «nouveaux réalistes» à l'honneur

La façade se détachait, l'eau s'infiltrait sur le parvis, les vitrages laissaient passer le brûlant soleil méditerranéen... Les travaux de rénovation du Mamac de Nice, achevés en 2013, étaient indispensables mais n'ont pas été très spectaculaires. D'où l'idée, pour marquer le coup, de commander cette installation longue de 70 mètres et visible jusqu'au 28 septembre prochain. Cet ébouriffant mikado géant est l'œuvre du Belge Arne Quinze. Il doit attirer les projecteurs sur un musée mal-aimé malgré de superbes collections de l'Ecole de Nice (Arman, Yves Klein, Robert Malaval...) et de ses cousins du courant des «nouveaux réalistes» : Martial Raysse, Niki de Saint Phalle, Christo... Sans oublier les concurrents américains du pop art. L'un des plus beaux ensembles du genre en France, dont la visite se conclut sur le toit du musée, pour une vue à couper le souffle sur la ville. ■

Musée d'Art moderne et d'Art contemporain, place Yves-Klein, Nice. Tél. : 04 97 13 42 01. www.mamac-nice.org



A R L E S

Sous l'œil de César

Arènes, théâtre antique, thermes de Constantin... Ce n'est pas pour rien qu'on surnomme Arles «La petite Rome des Gaules». Mais on continue à faire des découvertes dans l'ancienne Arelate. En 2007, un buste, dont on pense qu'il s'agit d'un portrait de Jules César, a été repêché au fond du Rhône. Puis c'est une barge de 31 mètres de long, le bateau romain le plus complet au monde, qui est sorti des eaux après une immersion de 2 000 ans. Une aventure archéologique hors norme, qui a conduit le musée Arles antique (le «musée bleu» comme l'appellent les Arlésiens) à ouvrir à l'automne dernier une extension de 900 m². Accueilli par une autre découverte récente, la statue de Neptune, le visiteur fait connaissance dans ces nouvelles salles avec un thème jusqu'ici un peu occulté : l'importance de la navigation et du commerce fluvial à l'époque romaine. ■

Musée Arles antique, presqu'île du Cirque romain, Arles.
Tél. : 04 13 31 51 03. www.arles-antique.cg13.fr

B O R D E A U X

Le goût du classique

Cela faisait quatre ans que le public n'avait plus accès à l'aile nord du musée, consacrée aux XIX^e et XX^e siècles. Sur les cimaises couleur sang de bœuf ou gris perle, les chefs-d'œuvre du musée, comme «La Grèce sur les ruines de Missolonghi» de Delacroix ou cette «Fou-laison du blé en Camargue» de la Bordelaise Rosa Bonheur (ci-contre) ont repris leurs aises depuis le 19 décembre. Les verrières restaurées diffusent leur lumière zénithale sur l'alignement de sculptures qui constitue la colonne vertébrale du nouveau parcours. Quant aux salles de l'aile sud, réputées pour leur collection de tableaux de la Renaissance vénitienne (Titien, Bassano, Véronèse), elles ont elles aussi eu droit à un coup de frais bienvenu. ■

Musée des Beaux-Arts, 20, cours d'Albret, Bordeaux.
Tél. : 05 56 10 20 56. www.musba-bordeaux.fr







Photos Musée de Valence / Eric Gallet

RENOUVEAU | Musées des beaux-arts

Le musée de Valence, dont les collections sont très axées sur le paysage et la vallée du Rhône, a mis son architecture aérée en harmonie avec le décor.

V A L E N C E

Le choix de la lumière

Plus qu'une rénovation, c'est une renaissance. Puisque l'ancien évêché qui abritait ce musée était trop exigu, les travaux achevés en décembre 2013 ont triplé sa surface. Une extension contemporaine lumineuse et aérée met aujourd'hui parfaitement en valeur des collections hétéroclites où les pièces d'archéologie locale et l'histoire naturelle côtoient de belles céramiques d'artistes ainsi que le point fort du musée : les tableaux et dessins du paysagiste et peintre des Lumières Hubert Robert. Un goût du paysage qu'on retrouve dans la section moderne avec les fauves Derain, Vlaminck et Marquet, mais aussi... sur le toit du musée, où l'architecte a installé un invraisemblable belvédère offrant une vue à 360°, de la vallée du Rhône au Vercors. ■

Musée d'Art et d'Archéologie, 4, place des Ormeaux, Valence. Tél. : 04 75 79 20 80. www.musee.devalence.fr



Des cimaises très éphémères

Des édifices voués à la destruction servent de musées temporaires aux arts de la rue.

Durant tout le mois d'octobre 2013, une file de curieux s'est allongée à l'entrée de la «Tour 13», un ancien HLM du XIII^e arrondissement de Paris. Durée moyenne d'attente : six heures ! La cohue était due à une centaine de graffeurs renommés qui s'étaient emparés du bâtiment de neuf étages, mais surtout au fait que cette exposition hors normes, qui mêlait pochoirs, hiéroglyphes phosphorescents et fresques monumentales, était vouée à disparaître. Car après avoir reçu près de 25 000 visiteurs, la tour sera bientôt détruite.

Depuis quelques années, ce genre de «musée» éphémère suscite l'engouement dans la capitale. D'octobre 2012 à mars 2013, 65 000 amateurs ont fait le siège d'une école catholique désaffectée, dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. L'Anglais James Brett y avait installé sa collection itinérante, «The Museum of Everything» («le musée du Tout»). Pendant six mois, l'austère bâtiment fut égayé de 500 œuvres d'art brut conçues par des artistes autodidactes, entre le XIX^e siècle et nos jours : collages multicolores, peintures naïves, poupées sculptées, architectures miniatures, etc. Ce musée nomade prit ensuite le chemin... de la Biennale de Venise. En mars 2013 encore, la boîte de nuit Les Bains-Douches, près du Centre Pompidou, confiait ses murs à des stars du street art (art de la rue), avant que l'immeuble haussmannien qui l'hébergeait soit transformé en hôtel cinq étoiles. Ses trois étages étaient interdits au public, mais un site Internet conserve la mémoire de leur «relookage» à la bombe aérosol. Un musée d'outre-tombe, en somme.

Grâce à ces expositions éphémères parisiennes, les créateurs bénéficient d'espaces gigantesques... et gratuits. En 2010, les graffeurs Lek et Sowat se sont ainsi installés pendant un an – sans autorisation – dans un hypermar-

ché délaissé, près de la porte de la Villette. «Nous nous sommes retrouvés avec 40 000 m² à recouvrir de fresques !» se souviennent-ils. Baptisé «Mausolée», l'endroit s'est vite mué en une «Villa Médicis» clandestine, le duo y conviant une quarantaine d'autres plasticiens français. Désormais muré, il n'en reste qu'une vidéo et un livre, «Mausolée, résidence artistique sauvage» (éd. Alternatives). «Cela fait trente ans que les graffeurs se rassemblent dans des sites abandonnés, explique Sowat. La nouveauté, c'est l'ampleur des projets. Aujourd'hui, nous planifions l'occupation des bâtiments et sélectionnons les artistes qui s'y produisent. Parfois, des galeries organisent l'événement en toute légalité et avertissent le public.»

Derrière l'expérience menée aux Bains-Douches, se cache ainsi Magda Danysz, une galeriste parisienne réputée. «Ces lieux alternatifs comblent une lacune, souligne-t-elle. Les graffeurs et autres artistes de rue sont très rarement admis dans les institutions classiques. Pour eux, les musées éphémères sont un moyen pratique pour exposer et se confronter au regard de visiteurs. Ils leur permettent de s'exprimer dans des édifices chargés d'histoire, qui ont une âme, et qui peuvent influencer leur travail. Le succès de ces manifestations provisoires prouve aussi qu'il existe une demande de la part du public. C'est très positif.» A tel point que la mairie du XIII^e arrondissement et la galerie Itinérance, à l'origine du projet de la Tour 13, entendent confirmer l'essai en 2014. Profitant d'un vaste programme de réhabilitation, elles comptent réunir des grands noms du street art pour métamorphoser non pas un seul, mais plusieurs immeubles. ■

LÉO PAJON

Tous ces musées éphémères sont encore visibles sur Internet : la Tour 13 (www.tourparis13.fr), The Museum of Everything (museverything.fr), Les Bains-Douches (www.lesbains-paris.com) et Mausolée (mausolee.net).



J.-P. Guilloteau/Express-RE4

En octobre 2013, des graffeurs réputés ont couvert de fresques une tour condamnée à Paris, dans le XIII^e arrondissement (en haut). Huit mois plus tôt, le night-club Les Bains-Douches avait subi le même «relookage» avant d'être fermé (en bas).



Pierre Verdy/AFP

LES PRIVÉS CONTRE- ATTAQUENT



Depuis quelques années, c'est une tendance forte : des collectionneurs créent leur musée ou leur fondation. Leur passion bouleverse les codes... et le regard porté sur les œuvres.

PAR ÉMILIE FORMOSO (TEXTE)

Une collection entre amis

L'histoire des acquisitions de Steve Rosenblum, fondateur du site de vente par Internet Pixmania, et de son épouse Chiara, débute en 2006 à la Fiac de Paris. «Une œuvre du Suisse Christoph Büchel, un container de bagages explosé, nous a frappés», raconte Chiara. Nous l'avons achetée sans trop savoir ce que nous en ferions. C'était notre "Guernica" à nous, la pièce qui nous aiderait à expliquer à nos enfants qu'il y a eu un avant et un après les attentats du 11 septembre 2001.» Depuis, les Rosenblum ont acquis d'autres créations engagées, surtout réalisées par de jeunes artistes avec lesquels ils entretiennent des relations étroites, jusqu'à leur passer des commandes. «Nous désirions partager nos coups de cœur en créant un lieu de convivialité», poursuit Chiara. En 2010, le duo investit un local de 1500 m² au 183, rue du Chevaleret, près de la Grande Bibliothèque, à Paris. Il devient le siège de la «Rosenblum Collection & Friends». L'exposition est en effet composée à 80 % des acquisitions du couple, le reste appartenant à leurs amis. «Les visiteurs peuvent s'y détendre, dîner, venir avec leurs enfants à qui un espace est réservé», souligne Chiara. Mais aussi admirer cette étonnante installation en carton, couverte de graffitis, du Texan Aaron Curry (ci-contre). Visite sur rendez-vous (10 €) : rosenblumcollection.fr

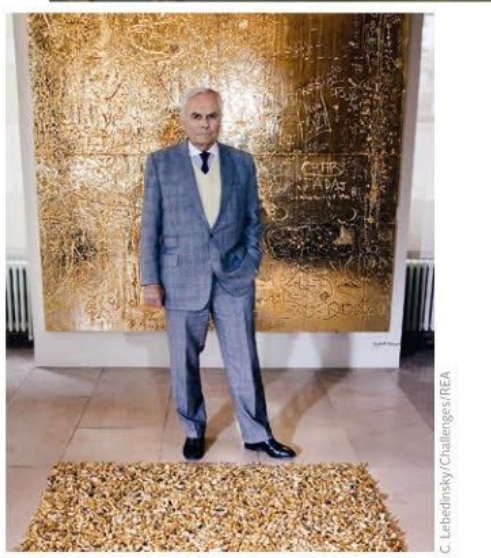


Anthony Lyetti/Courtesy Rosenblum Collection

Une «Villa Médicis» à Bordeaux

Bernard Magrez a tenu à nommer «Institut culturel» le fonds de dotation qu'il a ouvert à Bordeaux en 2011. «Le mécénat est au cœur de mon projet, souligne cet homme d'affaires qui a fait fortune dans le vignoble girondin. Les créateurs ont beaucoup de mal à se faire connaître. En les soutenant, je souhaite leur offrir la même chance que j'ai eue dans ma vie professionnelle.» Le résultat : une sorte de «Villa Médicis» qui accueille deux artistes par an. Leurs résidences se trouvent près du château Labottière, au centre-ville. Cet hôtel particulier du XVIII^e siècle abrite l'autre facette de l'Institut : la collection d'art contemporain de son fondateur. Eclectique, celle-ci s'enrichit constamment, «pour ne pas ennuyer le public», plaisante son propriétaire. Des stars de la scène internationale, tels que le peintre chinois Yan Pei-Ming ou le plasticien français Xavier Veilhan, y côtoient des étoiles montantes comme le Franco-Chinois Huang Yong Ping, auteur de cet **éléphant**, avatar de Bouddha, baptisé «**Ombre blanche**» (photo). L'hôtel reçoit en outre des expositions temporaires thématiques. «Je le possédais depuis vingt ans», confie Bernard Magrez. J'aurais pu le louer, ou l'utiliser différemment. Mais j'ai préféré en faire un lieu ouvert à l'art d'aujourd'hui.»

Entrée : 7 €. www.institut-bernard-magrez.com



C. Lebedinsky/Challenges/REA



Quand l'art est mis en silo

Vu de l'extérieur, difficile d'imaginer que cet ancien silo à blé de la commune de Marines, dans le Val d'Oise, cache l'un des plus beaux ensembles privés d'art minimal, conceptuel et géométrique. C'est pourtant dans ses murs que Jean-Philippe Billarant, PDG d'une société nantaise, et son épouse Françoise, ont installé en 2011 leurs acquisitions qui dormaient jusqu'alors dans des conteneurs. «Beaucoup d'entre elles sont monumentales, expliquent-ils. Il fallait un lieu à leur mesure.» C'est aussi le fruit d'une conviction : «Nous n'achetons pas d'œuvres sans faire connaissance avec leurs auteurs et suivre leur parcours. Ne pas les montrer, c'était en quelque sorte trahir cet engagement.» Datant de 1948, le Silo, bâtiment agricole de 2 000 m² aux lignes fonctionnelles, s'accorde avec les créations minimalistes de Daniel Buren, Richard Serra ou Felice Varini, qui a peint à même l'escalier ces «Trois carrés évidés» (photo). Le jeune architecte Xavier Prédine-Hug a su le réaménager en préservant sa sobriété. «C'est un site d'exposition idéal pour mettre en valeur la cohérence de notre collection», se réjouit Françoise Billarant, qui se fait un plaisir de la commenter aussi bien pour les VIP que pour les visiteurs désireux de découvrir cet édifice singulier.

Visite gratuite sur rendez-vous (courriel : lesilo@billarant.com).



Gilles Bassignac/Divergence





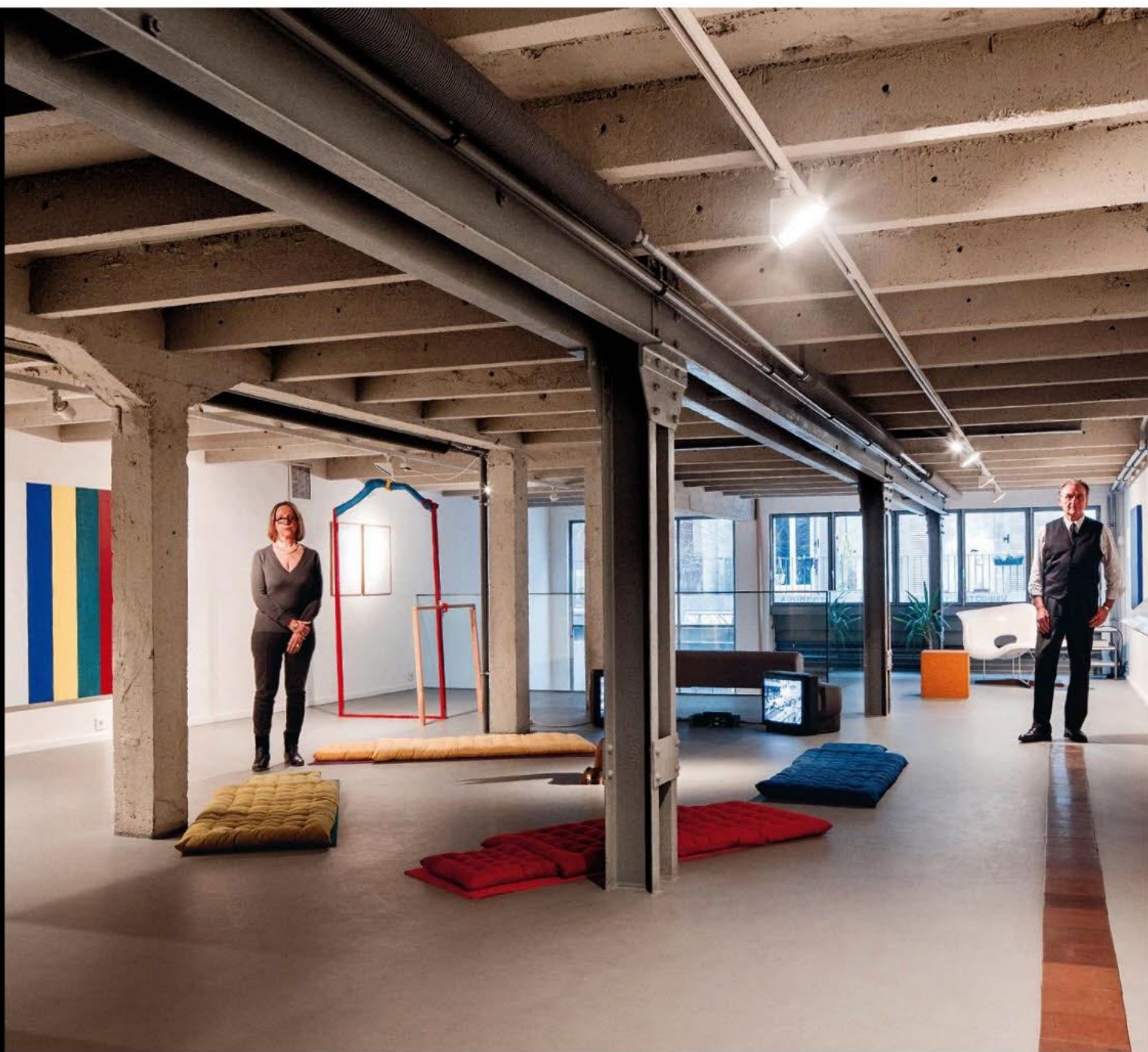


Des pharaons sur la Côte d'Azur

Christian Levett a acquis ses premières monnaies romaines vers l'âge de 7 ans. Depuis, sa collection s'est agrandie, au point qu'en 2011, il a ouvert son musée d'Art classique dans une maison restaurée de Mougins, dans les Alpes-Maritimes. Le trader londonien y expose sur 400 m² des objets d'art antiques, dont un impressionnant ensemble d'armures et de casques grecs. Mais il n'hésite pas à mélanger les genres. Les pièces archéologiques sont en effet confrontées à des œuvres néo-classiques, modernes et contemporaines qui s'en sont inspirées. «Avec Mark Merrony, le directeur du musée, nous avons pensé que ces rapprochements seraient à la fois attractifs et éducatifs», confie Christian Levett. Et cela fonctionne ! Un marbre romain cohabite avec un buste de Marc Quinn, une tête en bronze avec un crâne peint de Damien Hirst... L'un des clous de la visite est la «Crypte» (photo), une spectaculaire galerie égyptienne aménagée au sous-sol comme une tombe, avec un sarcophage, des masques funéraires et des figurines de dieux et de déesses. Mais pourquoi Mougins ? «Ce village médiéval est un haut lieu de l'histoire de l'art, explique l'homme d'affaires. Picasso y a passé les douze dernières années de sa vie.» Et puis, l'Anglais y possède une résidence et deux restaurants...

Entrée : 12 €. www.mouginsmuseum.com





Chez ces psychiatres, le divan est une œuvre d'art...

Les chaises de la salle à manger et les luminaires sont signés de grands noms du design, et la chambre d'amis est une installation d'un créateur contemporain. Il faut dire que Marc et Josée Gensollen, un couple de psychiatres installé à Marseille, ont fait un choix radical : présenter leur collection d'art concep-

tuel... chez eux ! « Vivre au milieu de ces œuvres nous permet de réajuster au jour le jour le regard que nous portons sur elles, expliquent-ils. Mais nous voulions aussi partager notre passion, dialoguer avec le public. » Après leur journée de travail et le week-end, les Gensollen font ainsi découvrir quelque

500 œuvres réparties dans leur domicile, un ancien atelier de filature baptisé « La Fabrique ». Régulièrement renouvelée, l'exposition alterne des sculptures de Sol LeWitt, des vidéos de Tino Sehgal ou encore **une installation au sol du Thaïlandais Rirkrit Tiravanija** (ci-dessus). Des pièces d'un abord

difficile, dont l'achat est l'aboutissement d'une réflexion, que les Gensollen entendent expliquer aux curieux qui viennent chez eux. « N'oubliez pas que nous sommes psychiatres », rappellent-ils, comme un clin d'œil.

Visite gratuite pour les particuliers, sur rendez-vous (gensollen.la.fabrique@hotmail.fr).



Cyrus Comat/Dolce Vita/Picture Tank

La nouvelle a fait sensation : en octobre 2012, le marchand d'art allemand Michaël Werner a légué 127 œuvres de tout premier plan au musée d'Art moderne de la ville de Paris. Jadis courante, cette pratique de donation à un établissement public est en effet devenue rare. Car de plus en plus de collectionneurs font aujourd'hui le pari de présenter leurs acquisitions dans un espace privé dont ils assurent la gestion. L'engouement pour ce nouveau mode d'exposition touche tous les types de personnalités, du milliardaire Bernard Arnault, qui inaugurera au bois de Boulogne, à l'automne 2014, sa Fondation Louis Vuitton dans un bâtiment futuriste conçu par Frank Gehry, au couple de psychiatres marseillais Marc et Josée Gensollen, qui ont ouvert au public, en 2005, leur collection personnelle d'art conceptuel.

Le phénomène, d'abord exclusivement parisien, est apparu au milieu des années 1980 avec la création du musée Dapper par Michel Leveau, un passionné d'art africain. Par la suite, la capitale s'est enrichie d'institutions privées avec lesquelles la scène muséale doit désormais compter : la Fondation Cartier pour l'art contemporain en 1994, la Fondation Dina Vierny-Musée Maillol en 1995, la Maison Rouge (Fondation Antoine de Galbert) en 2000 ou encore, en 2010, la Rosenblum Collection & Friends...

Le mouvement a aussi essaimé en région depuis le milieu des années 2000. Plusieurs institutions majeures ont été créées, sous la forme de fondations, de fonds de dotation ou de musées privés. Parmi elles, le Fonds Hélène et Edouard Leclerc pour la culture, installé dans l'ancien couvent des Capucins à Landernau, là où ils avaient fondé leur premier supermarché. Un enracinement régional revendiqué, que ne dément pas Bernard Magrez. En 2011, ce propriétaire de grands crus a inauguré dans sa cité natale de Bordeaux l'institut culturel qui lui tenait à cœur. De même, Jean-François et Hélène Costa, dirigeants d'une célèbre par-

fumerie de Grasse, n'imaginaient pas fonder ailleurs que dans cette ville le musée qu'ils ont dédié à la «star» locale, le peintre Jean-Honoré Fragonard...

Qu'il s'agisse de présenter leurs acquisitions, d'organiser des expositions ou de pratiquer le mécénat, les amateurs éclairés à l'origine de ces institutions ont en commun le désir de transmettre une émotion artistique. Au point que certains se chargent eux-mêmes de la visite... Comme Jean-Philippe et Françoise Billarant, qui donnent à voir leur collection d'art minimal dans un ancien silo du Val d'Oise, réaménagé pour 1,6 million d'euros. «Le contact avec le public est primordial, insistent-ils. En commentant les œuvres, nous faisons de la pédagogie tout en communiquant notre passion.» Impossible, non plus, d'explorer sans Marc et Josée Gensollen leur «Fabrique» marseillaise, puisque ce musée privé leur sert aussi... de domicile !

Certains collectionneurs défendent des artistes trop peu exposés ailleurs

Cette volonté de proximité entre les œuvres, leur propriétaire et les visiteurs contraste avec les vitrines des grandes enseignes du luxe que sont les fondations Cartier ou Vuitton, plus soucieuses d'entretenir leur image de marque grâce au prestige de l'art. Elle révèle aussi la grande disparité des motivations qui poussent les collectionneurs à créer leurs propres musées. Pour certains, il s'agit d'un investissement lié à des avantages fiscaux conséquents. D'autres, comme Bernard Magrez, justifient ce choix par leur souhait d'être les uniques décideurs dans la façon d'exposer leur collection, face à des établissements publics jugés souvent trop contraignants... et pas toujours à la hauteur de leurs ambitions. «Si nous avons aménagé le Silo, c'est avant tout pour faire découvrir les artistes que nous défendons et que nous trouvons trop peu exposés ailleurs», soulignent ainsi Jean-Philippe et Françoise Billarant. Un engagement artistique exigeant et chronophage, mais qu'aucun des collectionneurs que nous avons interviewés n'a jamais regretté. ■

EMILIE FORMOSO

RODEZ SE MET À L'HEURE DU NOIR

PIERRE SOULAGES est l'artiste français le plus coté. Agé de 94 ans, il se livre peu dans les médias. En mai prochain, un musée qui lui est dédié ouvre à Rodez, sa ville natale. Confidences du maître.

Pierre Soulages a passé son enfance et son adolescence à Rodez, où il est né en 1919. Au printemps prochain, c'est à une centaine de mètres de sa maison familiale qu'ouvrira un musée de 6 000 mètres carrés portant son nom. Peu de grands peintres en France ont eu l'honneur de voir inaugurer de leur vivant un espace qui leur était dédié : Matisse au Cateau-Cambrésis, dans le Nord (voir page 94), Picasso à Antibes, Vasarely à Aix-en-Provence. La construction de cet établissement couronne un créateur d'exception. Car Soulages, maître de l'abstraction, connu par le grand public comme «le peintre du noir», franc-tireur se tenant à l'écart des écoles, s'impose comme le plus coté des artistes français contemporains. L'une de ses toiles s'est ainsi envolée au prix record de 5,1 millions d'euros lors d'une vente chez Sotheby's en juin 2013. Il compte déjà plus de 1 300 tableaux à son actif.

Sa couleur fétiche, le noir, nécessite une connaissance fine de la lumière. C'est pourquoi il poursuit ses recherches chromatiques dans ses ateliers de Sète et

de Paris. Tenue noire de la veste aux baskets, haute stature d'ancien troisième ligne de rugby, allure jeune (il a 94 ans !), le peintre impressionne. Mais lorsqu'il parle de son travail, on est marqué par son humilité. Ce retour au pays est pour lui l'occasion de se confier sur les origines de sa passion pour l'art, profondément ancrée dans les terres aveyronnaises.

Quel sentiment éprouvez-vous à l'idée que vos œuvres soient exposées dans votre ville natale ?

Pierre Soulages : Une émotion particulière. C'est à Rodez que je suis né, mais c'est surtout dans cette région que je suis né à l'art. Vers l'âge de 12 ans, j'ai visité l'abbatiale de Conques, qui se situe à une trentaine de kilomètres. J'ai tout de suite été exalté par la beauté des formes de cette église médiévale. De loin, j'avais le sentiment que l'édifice était compact, massif. En y pénétrant, je me suis d'abord senti protégé par ses murs épais... Et puis, après avoir fait quelques pas, je me suis trouvé dans cette nef, la plus haute de l'art roman. Brusquement, j'étais saisi par la grâce. Je me suis dit qu'au

fond, il n'y avait que ça qui comptait dans la vie. C'est là que j'ai su que je me consacrerai à l'art.

L'Aveyron a donc influencé votre parcours d'artiste ?

J'ai quitté Rodez après le bac, ne revenant dans la ville que pour embrasser ma mère ou lors de ma mobilisation en 1940. Mais mon enfance et mon adolescence ont beaucoup compté dans ma formation. J'habitais avec ma famille au numéro 4 de la rue Combarel, à quelques pas d'ici. Cette rue était étonnante, car d'un côté, on trouvait le palais de justice, la banque, l'hôpital, la gendarmerie : toute une enfilade qui représentait la société. Mais moi, j'étais toujours fourré sur l'autre versant de la rue, dans les ateliers et les boutiques des artisans. Il y avait là un forgeron, un garagiste, un cor donnier, un ébéniste, un imprimeur... Je les ai beaucoup observés au travail. Et c'est là, très tôt, que j'ai compris une différence fondamentale. L'artisan met sa technique au service d'un projet. L'artiste, lui, connaît également beaucoup de techniques, mais il ne sait jamais où il va. Quand je ne fréquentais pas les ateliers, je partais, pour m'évader, avec des braconniers, pêcher la truite dans les eaux de l'Aveyron... Leur compagnie s'est souvent révélée plus intéressante que mes cours à l'école des Beaux-Arts à Paris.

Vos tableaux sont, pour l'essentiel, un travail sur le noir. Quand et comment vous est venue la passion pour cette couleur ?

Ma famille m'a souvent raconté cette anecdote : enfant, un jour, je traçais des traits noirs, à ●●●

Patrice Thébaud/Only France

AVEYRON



**Un hommage à
sa couleur fétiche**

Pierre Soulages pose devant son futur musée. La façade de l'édifice évoque les toiles de l'artiste, où des couches juxtaposées de peinture noire captent les reflets de la lumière.



●●● l'encre, sur une feuille de papier. On m'a demandé ce que je dessinais, et j'ai répondu «de la neige», ce qui a évidemment fait beaucoup rire. En fait, je cherchais déjà à créer du blanc par contraste avec le noir. Je me souviens aussi que de la fenêtre de ma chambre, je pouvais voir sur le mur d'en face une tache de goudron. Cette énorme éclaboussure me fascinait avec ses irrégularités. Un beau jour, j'ai eu l'impression qu'elle avait pris la forme d'un coq, dressé sur ses ergots. Étonné, j'ai traversé la rue pour m'en approcher... et j'ai retrouvé ma tache. J'étais soulagé : un coq, c'est finalement très banal, tandis qu'une éclaboussure contient en elle une grande puissance d'évocation. J'étais déjà disposé à l'art abstrait sans le savoir.

Comment avez-vous réagi au projet d'un musée qui vous serait dédié ?

Au départ, j'ai refusé énergiquement. J'avais déjà dit non auparavant à Georges Frêche, l'ancien maire de Montpellier, qui voulait construire un bâtiment à mon nom. Il m'avait lancé, en me parlant de son projet artistique : «Vous serez l'alpha !» Et je lui avais répondu : «Je préfère être l'oméga d'une collection existante.» Voilà pourquoi mes œuvres s'ajoutent aujourd'hui à celles du musée Fabre de Montpellier et ne sont pas regroupées dans un lieu à part. Ce n'est pas une question de modestie : un musée d'artiste, on y vient trois ans, pas plus, et puis ça lasse... et le musée meurt. Je ne veux pas d'un mausolée Soulages. Je n'ai accepté ce projet à Rodez qu'à une condition : qu'un espace d'au moins 500 mètres carrés soit réservé à d'autres artistes contemporains pour des expositions temporaires. J'ai d'ailleurs bataillé à ce sujet avec les architectes qui préoyaient une surface légèrement plus petite.

Mais, finalement, vous avez été convaincu ?

Je me suis laissé séduire par un homme très habile, l'ancien maire de Rodez, Marc Censi. Il connaissait mon travail dans l'abbatiale de Conques : j'y ai créé de nouveaux vitraux en inventant un verre translucide, non transpa-

rent, qui respecte la faible lumière originelle de l'édifice. Un jour, il m'a demandé : «Vos cartons pour les vitraux, vos travaux préparatoires, vous en faites quoi ? Il faudrait les montrer.» Il savait que ce projet très technique me tenait à cœur. J'ai accepté. Et puis un peu plus tard, il m'a proposé d'exposer aussi les plaques de cuivre gravées à l'acide que j'utilise pour mes estampes. J'ai dit : «D'accord.» Enfin, il m'a demandé mes dessins de jeunesse... Il m'entraînait à mon insu vers l'idée d'un musée !

En 2005 puis en 2012, vous avez fait deux donations à la ville de Rodez : en tout, plus de 500 œuvres évaluées à une trentaine de millions d'euros. Pourquoi un tel cadeau ?

Les questions d'argent ne m'intéressent pas. Je n'ai pas besoin de vendre ces œuvres pour voyager aux Bahamas. Je ne demande qu'une chose pour vivre : avoir de l'espace, un bon atelier et pouvoir peindre. En revanche, j'aime l'idée que celui qui n'a pas des millions pour acheter ma peinture puisse l'apprécier en se rendant ici. On y expliquera mon travail sur le noir et la lumière, évidemment. Mais on y retracera aussi la création des vitraux de Conques en exposant les maquettes préparatoires, des pièces de bois de plus de 4 mètres de haut sur lesquelles j'ai dessiné avec des rubans adhésifs. Le visiteur découvrira différentes techniques d'estampes : la taille-douce, l'aquatinte, l'eau-forte... Ce sera l'un des rares musées conçus pour admirer des œuvres sur papier, très fragiles.

Nous sommes sur le chantier du futur musée. Quelle est votre première impression ?

Je suis admiratif du travail réalisé par les Catalans du cabinet RCR Architectes. En arrivant sur le chantier, j'ai été surpris par la qualité des espaces, de la lumière, et surtout par la façon dont le bâtiment s'adapte à son environne-

ment. La teinte rouille extérieure du musée, due à l'utilisation d'acier Corten, s'accorde parfaitement au principal monument de la ville, la cathédrale de grès rose. Cette couleur évoque aussi mes peintures au brou de noix, une teinture de menuisier que j'ai utilisée dans mes œuvres de jeunesse. Il y a aussi dans ce lieu une attention à la matière qui répond parfaitement à mes grandes peintures où je sculpte dans le noir les «Outrenoirs». J'y superpose des couches de matière picturale pour piéger le reflet de la lumière. Je ne le savais pas au moment de sélectionner un projet, mais les architectes étaient déjà influencés par mon travail avant de proposer le leur. Ce n'est peut-être pas un hasard s'ils ont retenu mon attention parmi les 98 candidats qui se sont présentés.

Aviez-vous des exigences particulières ?

Pour moi, un musée n'est pas un espace sacré réservé à quelques amateurs. Je voulais que ce soit un lieu de vie. D'où l'idée, retenue, qu'il se situe dans un jardin où l'on peut se rendre sans but précis, pour flâner, pour échapper à son boulot. Pour la même raison, je souhaitais aussi que l'établissement dispose d'une cafétéria. Lorsque le chef étoilé Michel Bras a été choisi, j'ai demandé qu'il propose un menu accessible à la bourse des étudiants.

Intervenez-vous aussi dans l'accrochage de vos œuvres ?

Non. Je suis venu deux à trois fois par an, mais je collabore avec une équipe de grande qualité qui connaît parfaitement mon travail. J'ai toute confiance dans le conservateur Benoît Decron pour rendre mon œuvre «lisible».

On a reproché à ce futur musée d'accueillir essentiellement des «œuvres mineures»...

Certaines des œuvres de la donation sont évaluées à plusieurs millions d'euros, je ne sais pas si l'on peut vraiment parler d'œuvres mineures. De toute façon, pour moi, les œuvres majeures sont celles que je ferai demain !

Propos recueillis par LÉO PAJON

Voir aussi nos infos sur la région dans le guide pratique.

Des blocs d'acier dans un jardin

Bâti dans le parc du Foirail, le musée Soulages offre une vue sur le plateau de l'Aubrac. Il se compose de cinq bâtiments reposant sur un socle monumental, reliés par des galeries de verre.

PAS-DE-CALAIS

Conçu par deux architectes japonais, le «Louvre du Nord» déploie des façades de verre qui reflètent le ciel et le parc paysager qui l'entoure. En 2013, la première année de son ouverture, le musée a attiré à Lens 900 000 visiteurs. Une manne inespérée !

CE LOUVRE

qui éclaire le Nord

Avec son «Louvre bis»,
Lens, capitale du Pas-de-
Calais, rêve de connaître
la même destinée que
Bilbao, en Espagne, où
le musée Guggenheim
a sorti la ville de la crise.

PAR FRÉDÉRIC BRILLET (TEXTE)



«ON NOUS APPELAIT “LES MENDIGOTS DU NORD”. MAIS AUJOURD’HUI, ON FAIT ENVIE»



Antoine Repesse/Light Motif

Longue de 120 mètres, la Galerie du Temps présente 205 œuvres couvrant 5 400 ans d'histoire, du néolithique au XIX^e siècle. Ici, une sculpture de «Marc Aurèle, empereur romain», réalisée vers 160 après Jésus-Christ.

Et si 2013 marquait le début du renouveau de Lens, submergée en cette année par une vague inédite de bonnes nouvelles ? Qu'on en juge ! Un an après son inauguration dans la cité, le «second Louvre» battait des records de fréquentation. Grâce à ce musée de verre, le «New York Times» classait la ville au 26^e rang des 46 destinations qu'il fallait visiter sur la planète. Ses concepteurs, les japonais Kazuyo Sejima et Ryue Nishizawa, recevaient dans la foulée l'Equerre d'argent, le prix d'architecture de référence en France.

On apprenait ensuite la future implantation à Lens des réserves du Louvre parisien, et celle d'un Centre d'art contemporain à Sallaumines, une commune voisine. Puis l'installation d'une résidence d'artistes dans un ancien presbytère que l'homme d'affaires et collectionneur François Pinault venait de racheter. Sans oublier l'annonce de la construction du premier quatre étoiles de l'agglomération par le groupe hôtelier Open Golf Club, et l'entrée au capital du Racing Club de Lens d'un milliardaire venu d'Ouzbékistan, grâce auquel les footballeurs aux maillots sang et or espèrent remonter en Ligue 1. Tout cela après l'inscription, en 2012, du bassin houiller, dont Lens est la capitale, sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Cette actualité heureuse ravit Jean-Pierre Kucheida, président de la Communauté d'agglomération de Lens-Liévin, forte de 250 000 résidents : «La ville et son bassin minier ont longtemps fait pitié, rappelle-t-il. On nous surnommait les mendigots du Nord-Pas-de-Calais. Maintenant on commence à faire envie, ça fait du bien au moral...»

Ce regain d'optimisme, Lens le doit à «son» Louvre. Ses édiles ne cachent pas leur rêve de reproduire avec lui «l'effet Guggenheim», du nom du fameux musée de Bilbao, en Espagne. Inauguré en 1997, cet étonnant édifice conçu par l'architecte américain Frank O. Gehry a

contribué à sortir la capitale basque du marasme. En 2012, il a drainé encore un million de visiteurs, qui ont dépensé plus de 1,5 milliard d'euros lors de leur visite dans la région, selon les autorités locales. Surtout, il a enclenché une dynamique qui a permis la diversification économique de Bilbao. Lens peut-elle transposer l'expérience sur ses terres ? Pour embrasser d'un coup d'œil tout ce qu'elle peut offrir, rien ne vaut un poste d'observation élevé. Ça tombe bien : Loos-en-Gohelle, au nord-ouest de la cité, dispose des deux plus hauts terrils d'Europe, qui découpent leurs cônes jumeaux sur l'horizon. Transparente à Paris, couleur anthracite ici, c'est toujours une pyramide qui veille sur le Louvre, ne peut-on s'empêcher de penser en peinant dans la montée.

La cité mise sur ses édifices Art déco, érigés dans l'entre-deux guerres

Les jours de beau temps (mais oui, il y en a...), vous serez récompensé de l'effort. Car du haut des 189 mètres des pyramides de schiste, trois siècles d'histoire industrielle, guerrière et culturelle vous contemplent, autant d'atouts propices à la renaissance touristique de Lens. D'abord, les terrils et chevalements qui subsistent au pied des anciennes fosses rappellent que vous êtes bien au cœur du pays houiller. Zola, «Germinal», la première révolution industrielle, l'émergence de la classe ouvrière : vous voilà plongé dans le XIX^e siècle. Plus loin, les champs de bataille et les cimetières ●●●

Les œuvres phares

«LA LIBERTÉ GUIDANT LE PEUPLE» (1830)

Le musée a basé sa publicité sur l'exposition de l'illustre tableau peint par Eugène Delacroix. Revers de cette médiatisation : le 7 février 2013, une visiteuse le vandalisait au marqueur. Restaurée dès le lendemain, la toile a regagné la capitale le 11 décembre 2013.







Une innovation : à Lens, les œuvres issues de différentes cultures sont regroupées selon les grandes périodes de l'Histoire. Ce gisant sculpté au Moyen Age (1380) fait ainsi la transition avec «l'espace Renaissance», où le «Saint Sébastien» peint par Le Pérugin côtoie le «Mercure» sculpté par Bandinelli.



Les œuvres phares

«LE ROI IXION TROMPÉ PAR JUNON» (VERS 1615)

Exécuté par le maître flamand Rubens, ce tableau est une allégorie sur l'illusion d'un amour purement sensuel. À gauche figurent le roi des Lapithes et la fausse Junon, créée par son époux Jupiter pour punir le séducteur. À droite, la vraie Junon et son animal emblématique, le paon.

Les œuvres phares

«LA MADELEINE À LA VEILLEUSE» (1642-1644)

Cette toile fameuse de Georges de La Tour voisine avec une sculpture espagnole de «Saint François mort», datant du XVII^e siècle. La majorité des œuvres du Louvre-Lens y sont exposées pour une durée de cinq ans. Mais un cinquième de la collection est renouvelé chaque année.



EXCEPTIONNEL : PRÈS D'UN TIERS DES HABITANTS DE PLUS DE 15 ANS ONT VISITÉ LE MUSÉE !

●●● militaires de l'Artois propulsent dans la Grande Guerre et le XX^e siècle. Sa proximité de la ligne de front a valu à Lens des destructions massives dues aux bombardements allemands. De cette catastrophe, la ville veut aujourd'hui tirer profit, en valorisant le style Art déco régional, dans lequel elle s'est reconstruite dans l'entre-deux-guerres. Du sommet des terrils se dessine aussi l'alignement des anciens corons. Avec leur architecture qui varie selon les compagnies, les maisonnettes des mineurs et les villas en briques rouges des ingénieurs ont acquis une patine attrayante qui invite à la promenade d'une fosse à l'autre. Reconvertis en mairie à Liévin et en université à Lens, les imposants palais qui hébergeaient, jadis, les bureaux des sociétés minières illustrent, eux, l'opulence des barons du charbon.

Dans ce paysage chargé d'histoire, le Louvre, érigé sur un ancien carreau de mine, signe enfin l'entrée de l'agglomération dans le XXI^e siècle. Mais cette intrusion symbolique se fait dans la discrétion. De la cime des terrils, le musée se laisse à peine deviner : cinq rectangles et carrés de plain-pied aplatis sur le tapis vert d'un parc, et puis c'est tout. De près, un mur de métal se fond dans le ciel qu'il reflète, tandis que les parois de verre des bâtiments s'effacent pour laisser passer la lumière.

Ces structures sans tape-à-l'œil sont aux antipodes du «geste architectural» flamboyant qu'incarne le musée Guggenheim de Bilbao. Contrairement à ce dernier, Le Louvre-Lens n'est pas assez spectaculaire pour rameuter les foules à lui seul. Sauf, peut-être, les Japonais, curieux de voir ce que leurs compatriotes, par ailleurs titulaires du prix Pritzker, l'équivalent du Nobel en architecture, ont construit en France. «Avant même l'inauguration, on en croisait qui venaient jeter un coup d'œil au chantier», s'étonne encore Sylvain Robert, le maire de la cité. Mais l'afflux de touristes nippons ne suffit pas à expliquer le chiffre de 900 000 visiteurs venus au Louvre-Lens en 2013 (700 000 étaient prévus initialement). Ce résultat a propulsé l'éta-

blissement en tête des 43 grands musées du Nord-Pas-de-Calais. En vitesse de croisière, il table sur 500 000 entrées par an, une performance suffisante pour conserver son rang. «Nous devons ce succès au prestige du nom, à une presse quasi unanime et au travail mené auprès de la population locale pour qu'elle s'approprie ce musée, se félicite son directeur, Xavier Dectot. On a même fait du porte-à-porte dans les cités alentour pour inciter les gens à y venir. Résultat, entre un quart et un tiers des habitants âgés de plus de 15 ans l'ont visité, ce qui est exceptionnel pour une ville de cette taille.»

Pour les jeunes, un spectacle de hip-hop, suivi d'une découverte gratuite

Encore fallait-il éviter que ce premier contact ne génère de la frustration, faute de comprendre la culture classique qu'incarne le Louvre. Aussi, ce dernier multiplie-t-il les initiatives visant à donner au grand public l'envie d'y retourner. Une quinzaine de médiateurs sont déployés en permanence dans les salles pour expliquer les œuvres. Les plaquettes de présentation mentionnent les dates en chiffres et non en caractères romains, que bien des visiteurs peinent à déchiffrer. L'accès à la Galerie du Temps, dédiée aux collections semi-permanentes, demeure non payant. Enfin, des événements sont organisés pour les jeunes de la ville.

En avril 2013, ceux-ci ont pu assister à un spectacle de hip-hop dans le hall d'accueil, suivi d'une visite gratuite du lieu. «Beaucoup d'entre eux n'étaient jamais venus dans un musée, explique Juliette Guépratte, chef du service des publics. Nous montrons ainsi que le Louvre s'ouvre à tout le monde.» Il lui reste à conquérir les 70 % de Lensois qui n'y ont pas encore mis les pieds. Dans les bistrotts du cru, on constate facilement que la partie est loin d'être gagnée. En témoignent Rudy, Christophe, Greg, Kevin, Sylvie ou David, rencontrés alors qu'ils buvaient des bières pour fêter le vendredi soir. Ouvriers dans le BTP ou la grande distribution, auxiliaire de vie ou chômeur, tous ont leurs raisons pour bouder ●●●



Photos : Frédéric Astier (Divergence 3)

Cette statue sculptée vers 1400 avant Jésus-Christ représente Sekhmet, la déesse égyptienne à tête de lion qui règne sur les forces du mal. Elle se trouvait dans le temple de Karnak où elle faisait l'objet de sacrifices.

LE LOUVRE ET LA RÉNOVATION URBAINE AURAIENT DÉJÀ CRÉÉ 400 NOUVEAUX EMPLOIS

Sinistrée après la fermeture des mines, la cité lensoise aligne encore ses corons au pied des terrils. Mais vus du ciel, les toits d'un blanc éclatant de «son» Louvre semblent lui adresser un message d'espoir.

●●● la nouvelle institution, bien qu'habitait à proximité. «Il y a trop de gens huppés, bien sapés», lâche un fils de mineur qui craint manifestement qu'on le regarde de haut. Même indifférence, voire désapprobation, d'un bar à l'autre : «J'aurais préféré une usine, ça nous aurait apporté plus de travail», «c'est un truc pour les Parisiens», «un cinéma, ça aurait été mieux, il n'y en a même pas ici, il faut aller à Liévin»... Les patrons des établissements dédiés à cette clientèle locale partagent son état d'esprit. Celui du Pot Tabac, pourtant situé près de l'entrée du Louvre, estime ainsi que son chiffre d'affaires n'en a pas bénéficié. Il est vrai que le décor tristounet du bar ne saurait en faire un piège à touristes...

En face, dans le camp des enthousiastes, on trouve d'abord les visiteurs du musée, rarement déçus. De mauvaises langues insinuaient que le Louvre-Lens allait hériter des «rebut» qui encombrant les réserves parisiennes. Il n'en a rien

été : couvrant quelque 5 400 ans d'histoire jusqu'au XIX^e siècle, la Galerie du Temps montre des œuvres célèbres qui «parlent» à tout un chacun pour avoir illustré les manuels scolaires depuis des générations. Après «La Liberté guidant le peuple» de Delacroix, depuis repartie à Paris, les visiteurs peuvent ainsi admirer, par exemple, «La Vierge et l'Enfant» de Botticelli. Au total, 205 peintures et sculptures sont présentées pour cinq ans, dont un peu moins de 20 % sont renouvelées chaque année.

Autre gage de qualité : l'exposition temporaire sur les Etrusques, visible jusqu'au 10 mars 2014, a été réclamée par l'Italie, berceau de cette civilisation. Séduit par tout ce qu'offre le nouveau Louvre, Fabien, un jeune diplômé d'une école de commerce, a fait le déplacement de Lille. «C'est vrai que ça change l'image qu'on a de Lens, qui se limitait jusque-là au foot et à des caricatures de Ch'tis», convient-il. Du coup, les Lillois ne s'y rendaient jamais, sauf pour raisons professionnelles ou les soirs de match pour entonner, face aux gradins adverses, la méchante ritournelle : «J'suis chômeur, je fume, je bois, je suis supporter lensois !»

Avec le musée, la capitale du pays minier commence à se défaire de ces clichés. Un changement qui redonne de la fierté aux Lensois et de la confiance aux entrepreneurs. En mars 2013, Gilles Karar, un ancien cadre passé par la Fnac et Virgin, a ouvert une maison d'hôtes de charme, Le 33, qui connaît un démarrage prometteur. «Sans le Louvre, je n'aurais pas pu me lancer, avoue-t-il. Plus de 70 % de mes clients viennent pour lui.» L'offre



© Sanaa / K. Sejima & R. Nishizawa - Imrey Culbert/Cella Invery & Tim Culbert - Mosbach Paysagiste / Catherine Mosbach - Photo Iwan Baan



© Musée du Louvre - Lens/DR

d'hébergement va s'élargir vers le haut de gamme : en 2016-2017 sortiront de terre un trois et un quatre étoiles, censés retenir des visiteurs qui, aujourd'hui, repartent le soir dormir à Arras ou à Lille.

Dans la restauration, le mouvement est aussi bien amorcé. Installé dans le parc entourant le musée, L'Atelier de Marc Meurin, un chef lensois doublement étoilé, ne désemplit pas le midi. Tandis que de la coursive des Jardins d'Arcadie, un établissement ouvert pour accueillir des groupes, le patron Bruno Rosik contemple l'arrivée de sa première cohorte de Japonais. Et d'estimer que les restaurateurs de la ville doivent au Louvre «de 20 à 30 % de clients en plus».

Parmi les projets à venir figurent une ligne de tramway et une coulée verte

Le Conseil régional avance qu'en tout, la fréquentation du musée et les projets immobiliers qui en découlent ont déjà créé, directement ou indirectement, plus de 400 emplois, 300 autres étant attendus d'ici à 2017. Outre le Louvre et le tourisme minier, l'agglomération mise sur les visiteurs qui viendront commémorer le centenaire de la Grande Guerre, en 2014. Mais ces nouveaux emplois ont tout juste compensé les destructions consécutives à la situation de l'économie en France. Le taux de chômage est ici élevé (16 %), et le Louvre est loin de profiter à tout le monde. «On vient de plus en plus ici pour manger et dormir, mais pas pour faire son shopping, reconnaît Bruno Rosik, par ailleurs président de l'association des commerçants lensois. Les autres secteurs n'en retirent pas grand-chose.»

Visible jusqu'au 10 mars, l'exposition temporaire sur les Etrusques a été unanimement saluée, au point que les Italiens l'ont réclamée. Après le Louvre-Lens, elle gagnera ainsi le Palazzo delle Esposizioni de Rome.

Pour amplifier les retombées du Louvre, les autorités locales et régionales encouragent le développement de formations dans le tourisme, la muséographie, la création numérique à dominante culturelle, les métiers d'art et du patrimoine. Des choix cohérents avec le musée, confortés par le prochain transfert à Lens des énormes réserves parisiennes (220 000 œuvres), ce qui devrait favoriser encore l'emploi. La rénovation urbaine va aussi bon train. Deux grands noms de l'architecture et du paysage, Christian de Portzamparc et Michel Desvigne, ont reconstruit l'ancien «cavalier», la voie ferrée qui acheminait le charbon de la mine, en un parcours cycliste et piétonnier reliant la gare au Louvre. La mutation se poursuit entre ces sites : le Parvis des Arts, près du musée, accueillera dans deux ans bureaux, commerces et logements. Ainsi que l'hôtel quatre étoiles, couplé à un casino, tous deux reliés au stade Bollaert, rénové pour accueillir des matchs de l'Euro 2016. D'ici là, d'autres projets devraient aboutir : une ligne de tramway entre Lens et Liévin, l'aménagement de trois nouveaux quartiers et d'une coulée verte sur de vastes emprises ferroviaires.

Pour autant, la ville n'est pas tirée d'affaire. Passé l'effet de curiosité, la fréquentation du musée risque de se tasser. Et si l'essentiel de ses coûts de construction et de fonctionnement incombe à d'autres administrations (Etat, région, département...), les Lensois supportent le programme de rénovation urbaine lié au Louvre. Celui-ci a contribué, depuis 2008, à doubler la dette par habitant, qui atteignait 1 148 euros en 2012. «Notre potentiel fiscal est limité, justifie le maire Sylvain Robert. 60 % de la population ne paie pas d'impôts locaux. Nous devons donc emprunter pour avancer.»

En investissant dans le cadre de vie et pour son avenir, la cité espère attirer plus d'entreprises et de touristes. Ces derniers pourraient même se voir proposer des visites «en immersion» : séjour dans des maisons restaurées de mineurs, atelier de cuisine au maroilles, ou billet combiné Louvre-RC Lens. Au printemps prochain, ils pourront ainsi explorer le musée, puis assister le soir même à un match dans le «kop», les tribunes réservées aux supporters, où l'ambiance est la plus chaude. Dans le stade Bollaert, une bâche barrée de la mention «Le Louvre en rouge et or» signe déjà ce mariage entre fous de culture et culture du foot. Les mines appartenant à l'histoire, Lens ne pouvait se contenter du ballon rond pour aller de l'avant. Avec le Louvre, elle joue désormais de la tête et des jambes pour s'imposer dans la compétition inter-villes. Reste à savoir si le logo du Louvre rejoindra sur le maillot du club le casque et le piolet du mineur... ■

FRÉDÉRIC BRILLET

Pour préparer sa visite du musée : www.louvre-lens.fr.
Voir aussi nos informations sur la région dans le guide pratique.

La grande percée

BD, dessins animés et jeux vidéo ont désormais leur musée. Une consécration.

des arts ludiques

Des bandes dessinées, des jeux vidéo et des films d'animation dans les musées ? Voici encore dix ans, l'idée était presque impensable. Désormais, ces formes de création, jadis jugées «mineures», font leur entrée dans les plus prestigieuses institutions françaises. En 2012, le Centre Pompidou a organisé une exposition sur le manga (la BD japonaise), et le musée d'Art moderne de Paris a invité en ses murs le très provocateur dessinateur américain Robert Crumb. Même le respectable musée du Louvre propose régulièrement des accrochages sur la bande dessinée. Les «gamers» ne sont pas oubliés : depuis 2011, la Gaîté lyrique, à Paris, programme des événements liés aux jeux vidéo, où le public peut admirer des œuvres numériques sur des écrans géants, et souvent interagir avec elles. Signe qu'un mouvement profond est engagé, un musée d'Art ludique a ouvert ses portes en novembre 2013 au sein de la Cité de la mode et du design, sur les bords de Seine. Un espace entièrement dédié à la BD, aux jeux vidéo et autres images de synthèse.

Les artistes de l'industrie du divertissement sont enfin pris au sérieux. D'abord parce qu'ils séduisent le grand public. En 2011, la manifestation «Archi & BD, la ville dessinée» a attiré 120 000 personnes à la Cité de l'architecture. Un record que le musée parisien n'a jamais dépassé. Mais aussi parce qu'une nouvelle génération de commissaires d'exposition et d'amateurs d'art, qui ont grandi avec des albums ou manettes de jeu en mains, cherche à valoriser ces modes d'expression. «Cela fait dix ans que nous militons pour décloisonner l'art de "l'entertainment", témoigne Jean-Jacques Lannier, le fondateur du musée d'Art ludique. Je vois une continuité entre les grands artistes figuratifs narratifs

et les dessinateurs que nous montrons. Ces derniers utilisent seulement des techniques plus modernes. Mais si Léonard de Vinci avait eu un ordinateur, je suis certain qu'il aurait conçu des jeux vidéo !»

Reste à trouver une manière de présenter Super Mario, Astérix ou Némó le poisson-clown dans un environnement muséal. Comment mettre en lumière le talent artistique des créateurs sans ennuyer les fans ? Pour sa première exposition consacrée au studio d'animation américain Pixar, le musée d'Art ludique montre des crayonnés, des sculptures et des peintures numériques, encadrés et éclairés sobrement comme des œuvres de maître. Mais en fin de visite, le public peut aussi admirer quelques pièces plus «fun». Notamment un «zootrope», une sorte de manège qui, en tournant, donne l'illusion que les figurines posées dessus (représentant les personnages de «Toy Story») entrent en mouvement. Le musée de la Bande dessinée d'Angoulême a adopté une approche similaire. «Nous avons opté pour une muséographie assez dépouillée de type "cabinet d'art graphique", explique Gilles Ciment, son fondateur. Nous présentons ainsi les dessins d'Uderzo ou de Bilal comme on exposerait ailleurs Ingres ou Rembrandt.»

Car pour Gilles Ciment, la légitimité de la bande dessinée et des nouveaux genres artistiques reste encore à établir. «Certes, les expositions se multiplient, quelques lieux sont créés, mais nous restons à part. La bande dessinée, par exemple, est née vers 1827, pourtant le musée d'Orsay ne possède aucune planche. Le Centre Pompidou n'en a qu'une en réserve, un dessin de Tintin offert par la famille d'Hergé. Un grand pas sera franchi quand on verra dans une exposition thématique qui n'est pas liée au 9^e art une planche de BD figurant à côté d'un tableau ou d'une sculpture. On en est encore loin !» ■

LÉO PAJON



Laurent Benhamou/Sipa

Le musée d'Art ludique s'est ouvert en 2013 en bordure de Seine, à Paris. Dédicée à Pixar, l'exposition inaugurale rassemble les héros des films d'animation créés par ce studio américain, tels Sulley et Bob (photo du bas).



Antoine Antonio/Getty Images Europe/AFP

Le vaisseau de la **science** n'est plus une **fiction**

Depuis 2001, s'esquissent les lignes futuristes du musée des Confluences. Il ouvrira ses portes fin 2014. Reste à savoir ce qu'il y aura à l'intérieur.

PAR CATHERINE COROLLER ET PIERRE SORGUE (TEXTE)

C'était le 3 décembre dernier. A quelques jours de la Fête des lumières, pour laquelle les rues de Lyon sont offertes aux artistes qui illuminent la ville, Michel Mercier, l'ancien président du Conseil général du Rhône (et éphémère garde des Sceaux de Nicolas Sarkozy), conviait quelques VIP et journalistes à une mini-croisière au confluent du Rhône et de la Saône. L'embarcation mit le cap sur la pointe de la presqu'île séparant les deux cours d'eau. Là, tout au bout, les passagers furent priés d'admirer l'étrange édifice qui s'y dresse, illuminé de l'intérieur par des centaines de gyrophares. «Je crois qu'on va avoir un magnifique bâtiment», s'exasiait Michel Mercier, souriant et bonhomme comme à son habitude. Les invités semblaient plus circonspects : «On dirait un crocodile ou un requin», assurait l'un d'eux pendant que d'autres voyaient plutôt «un paquebot» ou «un vaisseau spatial»... Mais l'ancien homme fort du département ne cachait pas sa satisfaction : plus de quinze ans après le lancement du projet, en juillet 1999, la construction du musée des Confluences est enfin en voie d'achèvement. «Et le regard des gens a changé : on n'entendait que des critiques, on n'en entend plus»,

pavoise celui qui fut à l'origine de ce projet démesuré. Comme soulagé à l'idée que les polémiques puissent prendre fin avec celle des travaux.

Car la «chose» qui se dresse à l'entrée sud de Lyon aura créé son lot de controverses. Sur l'esthétique d'abord. Jusqu'à présent, ceux qui arrivaient de la vallée du Rhône découvraient, une fois passées les raffineries et les usines du «couloir de la chimie», la courbe du fleuve et la silhouette lointaine de la basilique de Fourvière posée sur sa colline. Désormais, le regard bute sur le gigantesque bâtiment, étrange mélange d'animal préhistorique et de navette futuriste, posé sur les eaux. Les élus locaux voulaient un «signal fort» pour marquer l'entrée de la ville ? Il l'est, incontestablement. Quant à savoir s'il est beau ou laid, les avis n'ont pas fini d'être tranchés.

Après le Guggenheim de Bilbao, la passion de la «déconstruction»

L'architecture de ce nouveau musée, comme taillée à la hache, semble en raconter la genèse. A la fin des années 1990, Michel Noir, alors maire de Lyon, céda au département le Musée archéologique de Fourvière et le Muséum d'histoire naturelle, connu sous le nom de musée Guimet. Le bâtiment du Muséum, sur le très chic boulevard des Belges, étant trop dégradé, décision fut prise de le fermer pour construire un nouveau lieu consacré aux sciences ●●●





**DES LIGNES
RADICALES**
Les architectes
autrichiens
du cabinet Coop
Himmelb(l)au
ont parié sur
l'exubérance
pour ce nouveau
musée qui veut
explorer les
relations entre
sciences et
civilisations.

●●● et aux rapports qu'elles entretiennent avec les sociétés. Il s'élèverait à l'entrée de Lyon. Or, c'était l'époque où toutes les villes en mal de notoriété regardaient avec admiration du côté de Bilbao. Depuis 1997, la ville du Pays basque pariait avec succès sur l'architecture folle du musée Guggenheim – formidable cuirassé de titane – pour redorer son image et réorienter une économie sinistrée. L'Américain Frank O. Gehry, son inventeur, est l'un des pontes de l'architecture «déconstructiviste». Le concours lancé par le département du Rhône retint donc, en 2001, le cabinet autrichien Coop Himmelb(l)au dont la marque de fabrique est justement le «déconstructivisme». D'ailleurs, quand Wolf D. Prix, l'architecte en charge du projet, tente d'expliquer sa démarche en invoquant le philosophe Jacques Derrida (grand théoricien de la déconstruction) et la théorie freudienne (influence du subconscient sur le conscient), on comprend que le musée des Confluences ait

l'air si compliqué. Et autant le geste architectural de Gehry, avec ses grandes flammes de métal, est comme l'écho parfait du passé industriel de Bilbao, autant l'imposante structure de 22 000 mètres carrés à l'entrée de Lyon, qui revendique de manière un peu m'as-tu-vu la «forme pour la forme», tourne le dos à une certaine tradition d'élégance discrète, celle qu'incarne par exemple la Cité internationale dessinée par Renzo Piano, de l'autre côté de la ville.

Un côté «Star Trek» qui peut paraître daté avant d'être achevé

Pourtant, Noël Brunet, le président de l'Ordre des architectes du Rhône, défend cette audace supposée rompre avec une image trop bourgeoise et provinciale : «L'architecture lyonnaise a toujours été très sobre. Mais on doit avancer avec son temps. Un geste architectural à cet endroit ne me choque pas. Il a une certaine logique et s'insère dans son environnement», juge-t-il. Posé au milieu de vastes

espaces verts, le musée des Confluences sera en effet la figure de proue du nouveau quartier qui prend forme derrière, 150 hectares de friche industrielle reconvertis en logements, centres de loisirs et commerces, marina fluviale et administrations pour doubler l'hypercentre de Lyon. Avec ses immeubles résidentiels colorés aux airs de Lego, ses ensembles de bureaux aux lignes audacieuses, tels les intrigants «Cube orange» et «Cube vert» dessinés par le cabinet d'architecture Jakob+MacFarlane, ou encore le siège du Conseil régional imaginé par Christian de Portzamparc, ce quartier est un concentré de grandes signatures. Et ce n'est pas fini : on y attend les réalisations légères et lumineuses de Kengo Kuma, les ondulations d'un immeuble signé Ricciotti... Très soucieuses de la «haute qualité environnementale», ces réalisations, souvent gaies et ludiques, forment un ensemble agréablement exotique et témoignent d'une architecture contemporaine dont l'in-

Entre l'animal

UN CHANTIER DÉMESURÉ
Bâti sur des terres meubles, au confluent du Rhône et de la Saône, l'édifice de 22 000 m² aura exigé d'onnées techniques.



ventivité n'oublie pas d'être «cool». Mais, du coup, la «déconstruction» un peu pompeuse des Autrichiens, avec son côté «Star Trek», risque de paraître datée avant que d'être achevée.

Près de dix ans de retard et un coût estimé à cinq fois le prix initial

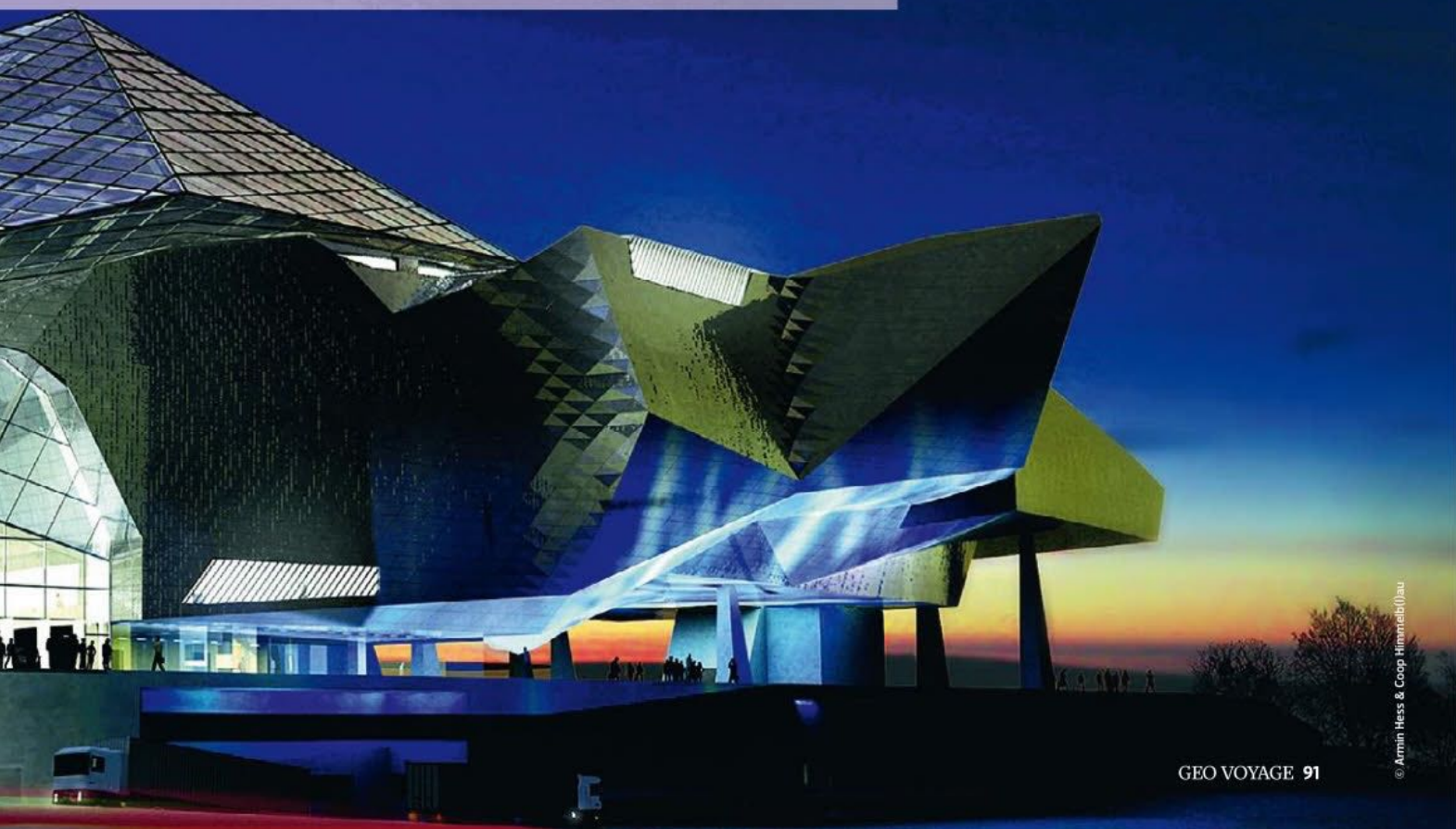
Elle fut en tout cas si complexe à réaliser que le projet a été retardé par toute une série de déboires. Dont l'arrêt des travaux à deux reprises, pendant sept mois en 2007, puis dix-huit mois entre 2008 et 2010. L'entreprise chargée du chantier, incapable de résoudre les difficultés techniques de la construction et de trouver un accord avec les maîtres d'ouvrage, avait fini par jeter l'éponge et demander la résiliation de son contrat. Le Conseil général dut lancer un autre appel d'offres qui n'a pas empêché les architectes de se bagarrer avec Vinci, le nouveau maître d'œuvre, à propos d'éventuels retards et de malfaçons. La terre du bout de la presqu'île étant

constituée de remblais, il a fallu fixer 5 000 colonnes de béton dans le sol dur et des fondations à 30 mètres de profondeur. Bilan : le musée, qui devait ouvrir en 2005 pour un prix de 60 millions d'euros, ne sera pas accessible avant la fin 2014 et coûtera plus de 300 millions d'euros. Ce qui n'entame pas la bonhomie de Michel Mercier : «Toutes les grandes constructions connaissent des déboires, explique-t-il. Dès 2001, on savait que le prix ne correspondrait pas au projet des architectes retenus. A partir du moment où on choisissait un truc déconstruit, on savait que ça allait coûter plus cher.» Comme il n'est plus président du département depuis l'année dernière, il n'aura pas l'occasion de mesurer si les contribuables, qui sont aussi électeurs, partagent sa légèreté quant au prix et aux retards accumulés par le «truc».

Il a en tout cas trouvé une ardente avocate de l'édifice et de ce qu'il doit contenir. Hélène Lafont-Couturier est la nouvelle directrice du musée depuis que

Michel Côté, nommé en 1999, est reparti en 2010 vers son Québec natal. La souriante dame brune conduit la visite du chantier avec la ferme volonté de faire partager son goût pour le bâtiment. «Le musée, c'est trois éléments : le socle, le cristal et le nuage», précise-t-elle en reprenant les intentions des architectes. Le premier est en béton, la charpente métallique du second est recouverte de vitrages clairs et l'ossature du troisième est enveloppée d'écailles en inox. Le socle abritera les espaces techniques, deux auditoriums de 320 et 120 places, des salles privatisables en location pour les entreprises. Au-dessus, reposant sur l'énorme puits de gravité qui soutient l'ouvrage, le cristal sera le hall d'entrée des visiteurs, conçu comme un forum. Enfin, soutenu par trois piles et quatorze poteaux monumentaux, le «nuage», ses huit salles d'expositions et ses innombrables passages, fera «référence aux connaissances à venir». Au pied du musée, un jardin paysager conduira jusqu'à la pointe de ●●●

préhistorique et l'engin spatial



MODERNE ET DURABLE

Cube orange signé Jakob+MacFarlane (à gauche), siège de GL Events dessiné par Odile Decq (au centre), immeubles d'habitation aux airs de Lego... Autour du futur musée, le quartier de La Confluence joue à fond la carte de l'originalité des lignes, mais aussi de la «haute qualité environnementale».

Philippe Samolet / Item Corporate pour le Grand Lyon

Laurent Cerino / REA



La figure de proue d'un

●●● confluence du Rhône et de la Saône. Un petit théâtre de verdure y sera aménagé. L'ensemble occupera une superficie de plus de 40 000 mètres carrés (le musée d'Orsay, à Paris, offre une surface de 57 400 mètres carrés).

Ancienne conservatrice du musée des Beaux-Arts de Bordeaux et de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration à Paris, Hélène Lafont-Couturier dirigea aussi le Musée gallo-romain de Lyon qui, avec son architecture discrète jusqu'à l'effacement – une longue galerie de béton qui plonge dans la colline de Fourvière –, est aux antipodes de cette nouvelle réalisation. Pourtant, dit-elle, «le musée des Confluences est un rêve de conservateur. J'ai rarement vu des espaces aussi bien pensés en termes de circulation des œuvres. Plus ça va, plus j'aime ce lieu.»

C'est une chance. Car la directrice risque de dépenser du temps et de l'énergie à élaborer le contenu de ce qui prétend être la «plus grande initiative muséale d'Europe sur les dix prochaines années», mais dont l'objet est difficile à saisir : officiellement, il s'agit de «bâtir un pont entre les sciences et les enjeux sociaux», d'offrir «une vision décloisonnée des domaines de la science et des récits de civilisation» en répondant à quelques

ambitieuses questions : d'où venons-nous, qui sommes-nous, que faisons-nous ? Les esprits chagrins ont raillé ces trois thèmes, laissé entendre que l'enveloppe spectaculaire du musée ne serait qu'une coquille vide. Voilà qui énerve au plus haut point Hélène Lafont-Couturier. Ce sera, rétorque-t-elle, «comme si on rassemblait un peu du Musée du quai Branly, du musée de l'Homme, du Conservatoire des arts et métiers, de la Cité des sciences et du musée Guimet parisiens».

Donner sens à plus de quatre siècles de collections et 3 millions d'objets

Car le musée des Confluences ne part pas de rien. «C'est trois millions d'objets et plus de quatre siècles de collections», insiste sa directrice. Ainsi, celle des momies animales égyptiennes, la plus importante d'Europe, ces sculptures japonaises de moines bouddhistes en bois incrusté de pierres précieuses du XVI^e siècle, ces sculptures africaines senoufo, cette nécropole ossète, ces minéraux... Tous ces objets ont une histoire, souvent passionnante. Les plus anciens proviennent du cabinet de curiosités parmi les plus réputés d'Europe, que Balthasar de Monconys, un Lyonnais diplomate, physicien et magistrat, constitua

avec son frère Gaspard au cours des voyages qu'il effectua pour remonter aux sources des enseignements de Pythagore, de Zoroastre et des alchimistes grecs ou arabes. S'ajoutent d'autres collections, comme celle d'art asiatique rassemblée à la fin du XIX^e siècle par l'industriel et collectionneur Emile Guimet, qui avait créé un musée d'histoire naturelle à Lyon, en 1879, avant de faire don de ses collections à l'Etat, en 1884, et d'offrir un autre établissement à Paris. A la même époque, la très catholique Lyonnaise Pauline Jaricot fondait l'œuvre de la Propagation de la foi : «Pendant des décennies, les missionnaires ont parcouru les continents et ramené ici des objets ethnographiques», raconte Hélène Lafont-Couturier. Depuis que le musée des Confluences est sur les rails, les collections se sont enrichies. Michel Mercier est très fier d'avoir acquis le microscope de Darwin ou des pièces inuit que convoitait aussi Jacques Chirac, grand amateur d'arts premiers et initiateur du musée du quai Branly à Paris. Des donateurs ont offert des bijoux touaregs, des tambours de Nouvelle-Guinée, des météorites... «Nous n'acceptons ces pièces qu'à condition qu'elles complètent nos collections et que l'on puisse en tracer l'origine», précise la directrice.



quartier en pleine mutation

Comment donner une cohérence à ce qui pourrait n'être qu'un extraordinaire bric-à-brac ? C'est tout le défi que devra relever Hélène Lafont-Couturier. Les salles du musée sont encore désertes, mais elle les fait visiter comme si les objets étaient déjà en place. Si la mise en valeur des collections permanentes sera classique, les salles utiliseront largement les nouvelles technologies et l'interactivité numérique. Le public aura également accès à un espace de travail et de ressources connecté, en lien avec les thèmes du musée. Les expositions temporaires – cinq salles y seront consacrées – devraient permettre d'apporter un peu de sens à tout cela. Comme celles qui se côtoieront, entre 2017 et 2018, autour de l'outre-mer et de l'imaginaire colonial, «l'une des racines du muséum», dit la directrice. Mais aussi autour des aventures de Corto Maltese : «Ce sera le cinquantenaire du personnage d'Hugo Pratt. J'ai eu accès à ses archives personnelles et à sa bibliothèque», complète-t-elle. Pour l'inauguration du musée, à la fin de cette année, la plus vaste des salles accueillera une exposition consacrée à Emile Guimet. «Je veux rendre hommage à cet homme qui était de son temps et complètement atypique, chef d'entre-

prise, musicien, collectionneur, créateur de musées», explique-t-elle, en espérant obtenir du Louvre le prêt de «L'Apothéose d'Homère», immense tableau peint par Ingres qui utilisa un bleu outremer artificiel inventé par Jean-Baptiste Guimet, le père d'Emile. L'année suivante devrait explorer l'art, la machine et la robotique. Celle d'après, le corps, la danse, le tatouage et les bijoux...

Un onéreux «cadeau» du département à sa capitale

En juillet prochain, un nouveau statut permettra à l'établissement de s'associer à l'Ecole normale supérieure (ENS) de Lyon, installée de l'autre côté du fleuve, à Gerland. Jacques Samarut, son directeur, se dit heureux «d'apporter un soutien scientifique à travers des expositions et des conférences» mais aussi d'«aller à la rencontre de nouveaux publics pour partager les connaissances et montrer comment les sciences sont en résonance avec les enjeux contemporains».

Autant d'ambition intellectuelle est louable. Reste à savoir si le musée des Confluences en aura les moyens. D'autant qu'en 2015, il passera sous la tutelle du Grand Lyon, puisque le département du Rhône s'est auto-dissous (pour sa partie

urbaine) dans la nouvelle «euro-métropole», avec transfert de compétences à la clé. Pour le centriste Michel Mercier, artisan de la fusion avec son complice socialiste Gérard Collomb, maire et président du Grand Lyon, ce musée sera le «plus beau cadeau que puisse faire le département à sa capitale» et à ses ambitions européennes. Mais, du côté de l'Hôtel de Ville, Gérard Collomb semble moins apprécier l'offrande et les 16 millions d'euros annuels du budget de fonctionnement : «Tous les équipements de la métropole me plaisent et ce musée m'est particulièrement cher», ironise-t-il en insistant sur le dernier mot. Son enthousiasme pour le projet semble tout autant mesuré : «Si on ne montre que de la préhistoire, ça va ennuyer tout le monde. Les gens vont venir une ou deux fois et c'est tout. Il faudra mettre un peu de contemporain dans tout ça. Aller du mammoth au robot.» Il dit aussi réfléchir à une future mutualisation des musées de l'agglomération mais se refuse à parler d'avenir tant qu'il n'est pas «propriétaire». L'une des interrogations qui président à la démarche du musée des Confluences est «où allons-nous ?». La question reste pertinente. ■

CATHERINE COROLLER ET PIERRE SORGUE

Voir aussi nos informations sur la ville de Lyon dans le guide pratique.



UNE HISTOIRE D' ET DE

Le musée Matisse fait la part belle à un autre enfant du pays, Auguste Herbin, qui offrit beaucoup de ses œuvres à sa ville natale, dont ce vitrail. Son double décore aussi l'école primaire du Cateau depuis 1957.

Un petit noyau d'habitants débrouillards, le génie de Matisse et la générosité de ses héritiers... Ou comment quelques passionnés ont créé un musée de référence au Cateau-Cambrésis, bourg isolé du nord de la France.

PAR LÉO PAJON (TEXTE)
ET OLIVIER TOURON (PHOTOS)

Oliver Touron / Divergence Images

AMOUR CHIEFS-D'ŒUVRE

Les habitants séduisirent l'artiste avec une grosse boîte de caramels

La départementale file en ligne droite sous un ciel crayeux, sans rencontrer ni maison ni croisement. Nous sommes à 30 kilomètres au sud de Valenciennes. De chaque côté de la route, des plaines céréalières à perte de vue, seulement égayées de quelques frênes grignotés par le givre et des tas de betteraves... jusqu'à ce qu'enfin se profile Le Cateau-Cambrésis. C'est un gros bourg comme il y en a beaucoup dans le Nord, avec son beffroi et ses maisons trapues de briques rouges. Et c'est ici, dans cette commune de 7 000 habitants isolée au milieu des champs qu'a été créé l'un des plus importants musées français. Le «Journal des Arts», dans son dernier palmarès de 2013, lui a attribué la première place dans la catégorie petite ville (moins de 20 000 habitants), précisant qu'il est devenu «incontournable, malgré sa localisation excentrée». Le musée du Cateau-Cambrésis possède l'une des plus prestigieuses collections d'œuvres de Matisse au monde. Et il doit bientôt s'agrandir grâce à l'acquisition par le Conseil général, il y a un an, du marché couvert de la ville, qui se transformera en espace d'exposition.

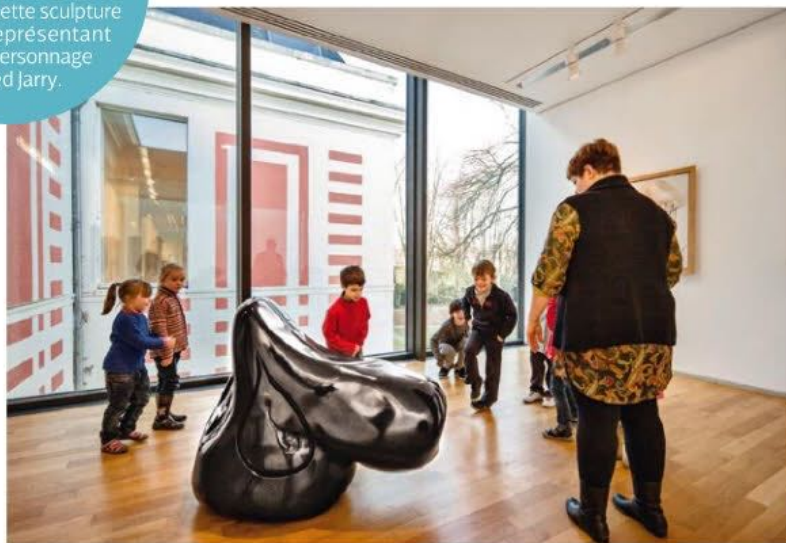
L'histoire du musée est presque aussi belle que la visite. A la fin des années 1940, un certain Ernest Gaillard, architecte et ancien conservateur du musée de Cambrai, persuade un noyau d'habitants de créer une petite salle d'exposition locale autour d'Henri Matisse au Cateau-Cambrésis. C'est en effet ici qu'est né le peintre, le 31 décembre 1869, dans cette ville alors parsemée de fabriques de céramique et de dentelle. L'idée, tout de même, est incongrue. Ce maître de la couleur est alors reconnu au niveau international, exposé dans les plus grands musées russes et américains. Ses œuvres sont rares et chères, l'équivalent de centaines de milliers d'euros pour une peinture. Surtout, la culture n'est pas la priorité de la petite ville. «Au sortir de la guerre, beaucoup d'usines ont été détruites et la grande préoccupation est de remettre en route la vie économique, souligne Jean-Marie Faugeron, président de l'Association des amis du musée. Mais pour Ernest Gaillard, réchappé des camps de concentration allemands, et d'autres qui ont souffert du conflit, ce musée est l'espoir d'une renaissance, d'une nouvelle vie après une période d'asservisse-

ment.» L'architecte est soutenu par un trio d'amateurs d'art enthousiastes. Il y a François Faugeron (le père de Jean-Marie), juge de paix, qui a suivi dans sa jeunesse les cours d'Art déco à Paris, et peint à ses heures perdues de mélancoliques bords de mer. Il y a Lucien Durin, pharmacien, animateur d'une revue poétique, «Prairies». Et puis, il y a Maurice Guillot, le pâtissier de l'enseigne Au Bébé friand, peintre du dimanche enivré par les audaces du maître. Ainsi entouré, Ernest Gaillard engage des pourparlers tous azimuts avec la direction des musées nationaux, la mairie du Cateau et, évidemment, Matisse.

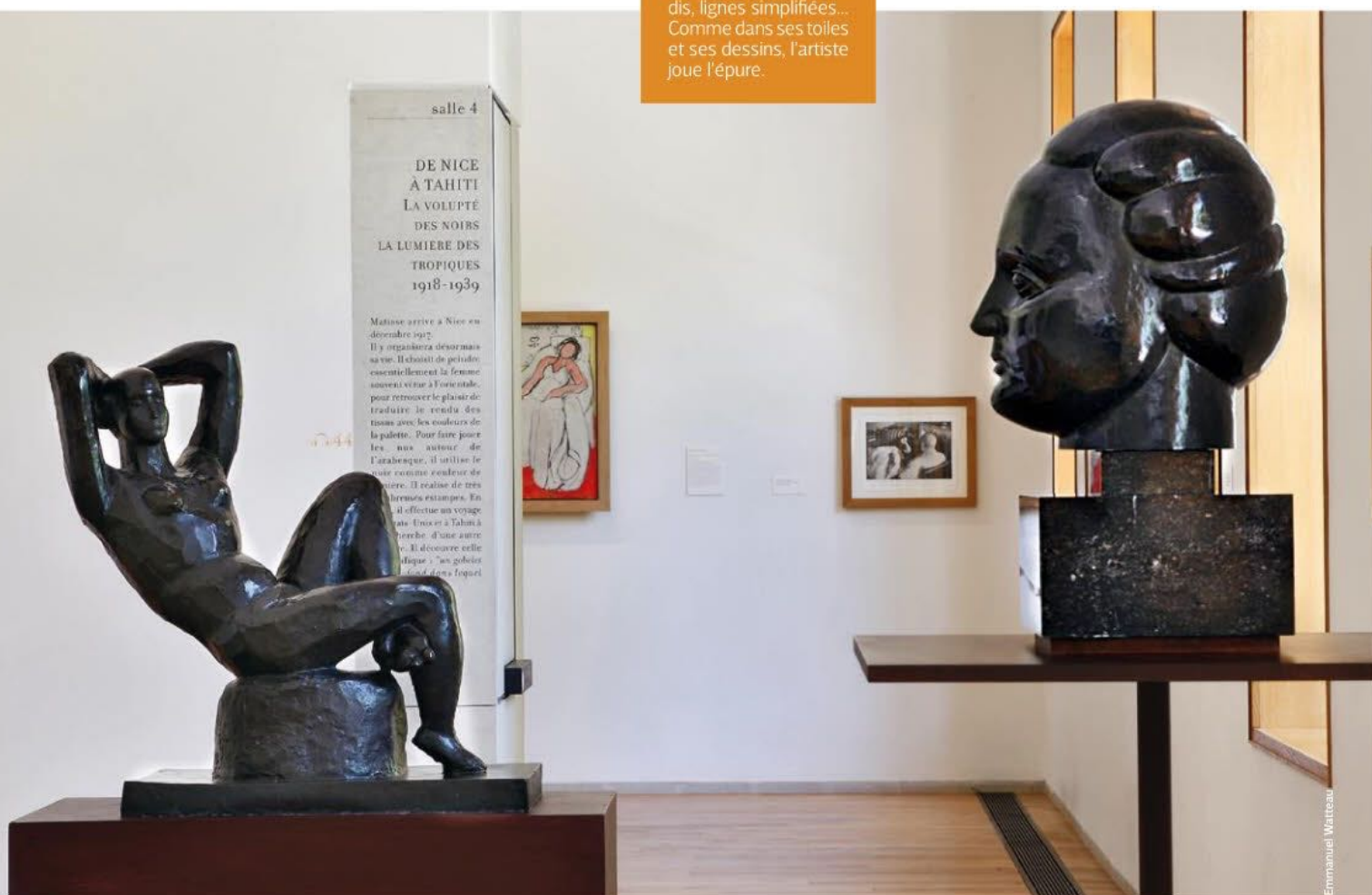
A force de sollicitations, il obtient une entrevue avec le maître. Le 28 août 1951, une petite délégation de Catésiens part pour la capitale. Dans ses carnets intimes, le pâtissier Guillot se souvient avec émotion de la rencontre dans un appartement parisien, au sixième étage du 132, boulevard Montparnasse. Le

commerçant a veillé à prendre quelques reproductions en couleur des toiles du peintre, espérant qu'il veuille bien les dédicacer... «Nous frappons, une infirmière ouvre, écrit-il. Nous nous présentons, et la dame nous mène dans le salon-bureau du maître, où nous attendons un quart d'heure. Je suis ému, le chevalet de Matisse est là, devant moi, des toiles aux murs, des toiles partout, des sculptures, un grand totem, des dessins de toutes les couleurs...» Enfin, monsieur Matisse les reçoit. Paralysé depuis plusieurs années suite à une opération aux intestins, allongé dans son lit, le vieil homme, pourtant, en impose. Il a des airs de professeur avec ses lunettes rondes et sa barbe blanche finement taillée. Le petit groupe s'attendait à une entrevue intimidante avec «un vrai fauve, inabordable, susceptible, pointilleux». Mais le débonnaire octogénaire les met à l'aise, ravi d'évoquer sa région d'enfance. Au terme d'un long entretien, Matisse promet à ses «sympathisants» de réfléchir à une donation. Le pâtissier est aux anges. Dès son retour dans sa petite ville, il fait envoyer au peintre une grosse boîte de «pavés du Cateau», de savoureux caramels. Matisse le remercie en retour,

Le musée, largement ouvert aux écoles de la ville, s'est nourri de donations, dont celle d'Alice Tériade en 2007, qui a offert cette sculpture de Miró représentant Ubu, le personnage d'Alfred Jarry.



Des salles permettent de découvrir un aspect moins connu du travail de Matisse : ses sculptures. Volumes arrondis, lignes simplifiées... Comme dans ses toiles et ses dessins, l'artiste joue l'épure.



et écrit : «Je vois assez rapidement la réalisation du musée qui va me faire renaître au Cateau.» L'artiste est sincèrement touché par la démarche. D'autant que, s'il est bien représenté à l'étranger, il est quasiment absent des établissements français. Il a bien offert plusieurs tableaux à la ville de Nice, mais ceux-ci dormiront dans des coffres jusqu'en 1963, date de la création du musée niçois. C'est ainsi que Matisse va donner plus de 80 œuvres à son village natal.

Matisse lui-même organise la scénographie du lieu à distance

Les amateurs d'art du Nord vont immédiatement offrir à l'artiste ce qu'ils ont de plus beau : le grand salon situé au premier étage de l'hôtel de ville Renaissance du Cateau, la pièce même où les parents de Matisse se sont mariés en

1869. La salle est grande et lumineuse. Au-dessus d'une cheminée trônent deux drapeaux tricolores et un buste du maréchal Mortier, un héros de la ville qui s'illustra lors des guerres napoléoniennes. À l'aide de photos, le «patron» – comme les amateurs d'art du Cateau surnomment Matisse – va lui-même organiser à distance, minutieusement, la scénographie du lieu. Éclairage, chauffage, murs repeints en blanc (ce qui n'est pas encore courant), vitrines pour exposer des livres d'art... Le grand salon est métamorphosé. Et prêt pour accueillir une fabuleuse donation : pas moins de 38 dessins, 5 sculptures, 2 peintures, 27 gravures, mais aussi des tentures, une tapisserie, des livres et des photos... Ce formidable cadeau est estimé à 1 593 000 francs (soit un peu plus de 34 millions d'euros actuels).

Le 8 octobre 1952, les Catésiens découvrent leur musée. Le parcours, défini par Matisse, présente soixante ans de travail, mélangeant les périodes et les styles. Une «Fenêtre à Tahiti», gouache multicolore et monumentale, est accrochée près de sobres dessins au fusain. On trouve même une étude de jeunesse, un nu académique sur lequel le génie consacré a malicieusement annoté : «Ce dessin fut l'objet d'un refus à l'entrée à l'Ecole des beaux-arts.» Le peintre, retiré à Nice, n'assiste malheureusement pas au «triomphe» de l'ouverture (il ne pourra d'ailleurs jamais visiter son musée). La presse est dithyrambique, les commerçants de la ville ont décoré leurs vitrines avec des reproductions d'œuvres de l'artiste. Maurice Guillot, le pâtissier, est propulsé conservateur. Chaque dimanche, pendant deux heures, et ●●●



Perdu dans la campagne, l'établissement du Cateau est un musée d'excellence né en zone rurale. Carrie Pilto, qui en a pris les commandes, veut en faire le centre de référence des œuvres de Matisse.

La nouvelle directrice a quitté San Francisco pour ce village ch'ti

●●● durant près de trente ans, il se met à disposition pour présenter la collection aux visiteurs, et raconter le miracle de la donation Matisse.

Mais la belle histoire aurait pu mal finir. Car, au fil des ans, les passionnés à l'origine du projet vieillissent, meurent, et les habitants dédaignent la visite. Il faut attendre la nomination, en 1980, d'une nouvelle conservatrice au caractère bien trempé, Dominique Szymusiak, pour que l'aventure reprenne. Cette tornade en talons est aujourd'hui à la retraite, mais elle vit toujours près du Cateau, et organise conférences et expositions autour du maître de la couleur. «Lorsque je me suis rendue pour la première fois dans la ville, j'ai trouvé un musée à l'abandon, se souvient-elle. Les dessins étaient tombés dans leur cadre, des insectes étaient emprisonnés sous le verre, des bouteilles vides traînaient, les bancs étaient poussés contre les murs si bien que l'on s'asseyait contre les peintures !» La jeune femme va rapidement prendre les choses en main, dresser l'inventaire des œuvres, entamer leur restauration. Une rencontre est aussi organisée avec les descendants de Matisse, en 1981. La conservatrice et le maire du

Cateau, Roland Grimaldi, se rendent à Paris, accueillis par Pierre Matisse et Marguerite Duthuit, les héritiers du peintre. L'ambiance est à l'orage. «Ils nous ont d'abord dit que laisser les œuvres de leur père dans cet état était inadmissible, sourit Dominique Szymusiak. Mais quand ils ont compris notre projet, ils ont décidé de nous faire de nouveaux dons... De quoi doubler nos collections !»

Le village obtient l'arrêt du TGV au Cateau le week-end

Car le projet en question est tout simplement de transférer le musée de l'hôtel de ville au palais Fénélon, à quelques centaines de mètres. Ce bâtiment cossu du XVIII^e siècle, avec sa porte monumentale à colonnes qui s'ouvre sur une large cour, a longtemps appartenu aux archevêques de Cambrai. Vendu, il sert de caserne, d'école, puis de club pour le troisième âge, avant que Matisse y trouve enfin sa place. Mais le déménagement est précipité. «Six mois avant l'ouverture, j'ai dû organiser une pré-inauguration pour Jack Lang, alors ministre de la Culture, et Pierre Mauroy, Premier ministre, raconte Dominique Szymusiak. Evidemment, rien n'était prêt. Je me suis

débrouillée pour trouver une moquette provisoire, j'ai dû accrocher moi-même les œuvres, avec l'aide d'un menuisier de la commune, ce qui serait impensable aujourd'hui.» Pour couronner le tout, les habitants manifestent devant l'établissement. Leurs pancartes réclament «du boulot, pas de musée !» Heureusement, tout s'arrange pour l'inauguration officielle, le 24 octobre 1982. Fanfare municipale, lâcher de pigeons, les Catésiens et les héritiers du peintre redécouvrent leurs tableaux dans une ambiance de fête. Entre-temps, les peintures de Matisse ont été rejointes par celles de deux artistes abstraits : Auguste Herbin et son élève, Geneviève Claisse. Le musée commence à s'étoffer, ce qui condamne son énergique conservatrice à accueillir les expositions temporaires dans le grenier aménagé. Le système D règne alors en maître. Ainsi, lorsque Claude Duthuit, petite-fille de Matisse, offre au musée, en 1982, une belle tête sculptée, Dominique Szymusiak n'a aucun moyen d'aller chercher l'œuvre à Paris. Elle appelle le directeur des Musées de France et se montre suffisamment persuasive pour que le monsieur fasse le voyage avec le chef-d'œuvre dans le coffre de sa voiture...

La départementalisation de l'établissement, en 1992, vient mettre un terme aux années de débrouille. «C'était Noël tous les jours : nous avions une photocopieuse, des ordinateurs, du personnel... La décision était enfin prise de faire un



musée à la hauteur de ses collections», s'enthousiasme l'ancienne conservatrice. Mais la passionaria ne s'arrête pas en si bon chemin. Elle réussit à obtenir de la SNCF que le TGV s'arrête en gare du Cateau, le week-end (ce qui est toujours le cas). Elle convainc le président du Conseil général d'acheter de nouvelles œuvres. Surtout, elle a le don de susciter les donations. Presque tous les descendants du peintre ont aidé le musée. Au total, une trentaine d'œuvres ont rejoint la collection, parmi lesquelles de superbes bas-reliefs : les plâtres originaux montrant quatre états successifs de l'une des plus importantes sculptures du maître, intitulée «Dos». Une autre œuvre est à découvrir allongé sur un fauteuil incliné : le plafond de la chambre de l'artiste, où, alité, il dessina le visage de ses petits-enfants en utilisant du fusain accroché au bout d'une canne à pêche. En 1995, après une exposition consacrée à

ses portraits du peintre, Henri Cartier-Bresson donne à son tour trente photos. Mieux, il vient au vernissage en compagnie d'Alice Tériade, veuve d'un éditeur de livres d'artistes qui travailla avec les plus grands dont Matisse – avec lequel il réalisa le célèbre «Jazz» –, mais aussi Picasso, Chagall, Léger ou Miró. Le courant passe immédiatement avec la directrice. A l'occasion de la rénovation et de l'agrandissement du musée, en 2002, la veuve offre à l'établissement 27 livres de peintres et sa salle à manger décorée par les géants de l'art moderne. La pièce a été reconstruite à l'identique au Cateau : on y découvre un vitrail multicolore, «Les Poissons chinois», et une fresque signés par Matisse, un lustre et des coupes créés par Giacometti et, sur un meuble, le plâtre de la «Petite sirène ailée» du sculpteur cubiste Henri Laurens.

Le joyau de l'art moderne attire 65 000 visiteurs par an

Le 1^{er} décembre 2012, suite au départ à la retraite de Dominique Szymusiak, la direction du musée change de visage. Pour ce lieu hors-norme, il fallait une recrue au profil atypique. Ce sera Carrie Pilto, une Franco-Américaine qui a grandi dans les espaces sans fin de l'Alaska. D'abord analyste financière, la jeune femme se prend brutalement de passion pour l'art contemporain. Elle part à Paris où elle étudie l'histoire de l'art, travaille en tant qu'assistante pour le musée d'Art moderne, dirige un projet d'édition d'une revue artistique pour Agnès B... Mais c'est au musée d'Art moderne de San Francisco que ses recherches l'amènent à enquêter sur Matisse. Suite à plusieurs entretiens menés sur Skype, la Californienne est choisie par le département du Nord, bien décidé à donner une aura internationale à l'établissement du Cateau.

«J'ai hérité d'un musée magnifique, mais beaucoup de choses restent à construire, estime Carrie Pilto. Pour les étrangers, le musée Matisse se trouve à Nice.» Afin d'insuffler une nouvelle vie à l'institution, elle sait qu'elle peut s'adosser à la puissante Association des amis du musée, qui regroupe près de 700 amoureux du peintre. Mais elle compte aussi sur les artistes contemporains, quitte à bousculer un peu les visiteurs. «Matisse était porteur d'un message radical. Pourquoi ne pas, à notre tour, questionner, provoquer le public ?» Les chantiers sont nombreux : créer un centre de documentation et de recherche, numériser les archives, mettre en ligne les collections. Mais aussi créer des événements pour faire participer des commerçants à la vie du musée... D'ici quelques mois, en collaboration avec la brasserie historique du Cateau, une bière d'été du musée devrait ainsi être créée qui utiliserait comme ingrédient les feuilles des tilleuls présents dans le parc...

Carrie Pilto mise aussi sur l'extension de son établissement dans l'ancien marché couvert de la ville, qui jouxte le palais Fénélon. Cela lui permettra d'étendre ses espaces d'exposition sur 350 m² supplémentaires «d'ici quatre ou cinq ans». Avec cette extension, le musée, mais aussi l'ensemble du territoire qui souffre de la crise (le taux de chômage du Cateau-Cambrésis avoisine les 27 %) doit rester attractif. D'ores et déjà, ce joyau de l'art moderne isolé dans les champs emploie quarante salariés plus une dizaine de vacataires et attire quelque 65000 visiteurs chaque année. Au milieu de nulle part, le souhait de Matisse est exaucé : «Révéler un peu de la fraîche beauté du monde.» ■

LÉO PAJON

Pour préparer sa visite du musée : museematisse.lenord.fr
Voir aussi nos informations sur la région dans le guide pratique.

LES MOUSQUETAIRES D'UN RÊVE EXAUCÉ

Deux générations ont bataillé pour que le musée devienne réalité. En noir et blanc, trois des habitants ayant démarché Matisse : Ernest Gaillard (2^e à gauche), François Faugeron (au centre) et Maurice Guillot (à l'extrême droite). En couleur (de gauche à droite), ceux qui ont fait l'établissement d'aujourd'hui : la directrice Carrie Pilto, Dominique Szymusiak, l'ancienne conservatrice, et Jean-Marie Faugeron, président de l'Association des amis du musée.



Hélène Adant / Musée départemental Matisse / Le Cateau-Cambrésis

UNE NEF À LA GLOIRE

Réaménagé et réouvert au printemps 2012, le Palais de Tokyo, à Paris, est

A midi, le Palais de Tokyo ouvre ses portes pour douze heures non-stop, comme tous les jours, sauf le mardi. Il est le seul musée en France à proposer ces horaires, midi-minuit. Une aubaine pour le public. Depuis un an et sa réouverture après agrandissement, le lieu ne désemplit pas. 700 000 visiteurs l'ont arpenté en 2013, soit 200 000 de plus qu'espéré. Preuve que l'art contemporain attire plus qu'on ne l'imagine. Dans un Paris qui regorge de musées, et derrière les lignes sobres d'un immense bâtiment arrimé à la Seine, il s'est taillé une identité forte. C'est, selon Catherine Millet, fondatrice de la revue spécialisée dans l'art contemporain «Art Press», «l'un des pôles de la vie artistique française par la programmation et l'originalité du lieu».

Le pari était pourtant loin d'être gagné. Des années durant, le Palais a subi les indécisions politiques et les errances artistiques. Le bâtiment, qui campe à proximité de l'esplanade du Trocadéro, avec vue sur la Tour Eiffel, fut bâti pour l'Exposition universelle de 1937. Deux ailes symétriques reliées entre elles par un grand péristyle pour abriter l'une, le musée d'Art moderne de la ville, l'autre, le premier Musée national d'art moderne. En 1977, ce dernier devint galerie d'art et d'essai où furent présentées les œuvres d'autres musées. En 1986, Jack Lang souhaita en faire «le plus vaste édifice du monde consacré à la culture de l'image». Il accueillit des salles de cinéma, les bureaux du Centre national de la Photographie, la Femis (l'école de cinéma), la Cinémathèque française, le Centre Simone de Beauvoir et la Mission du patrimoine photographique jusqu'en

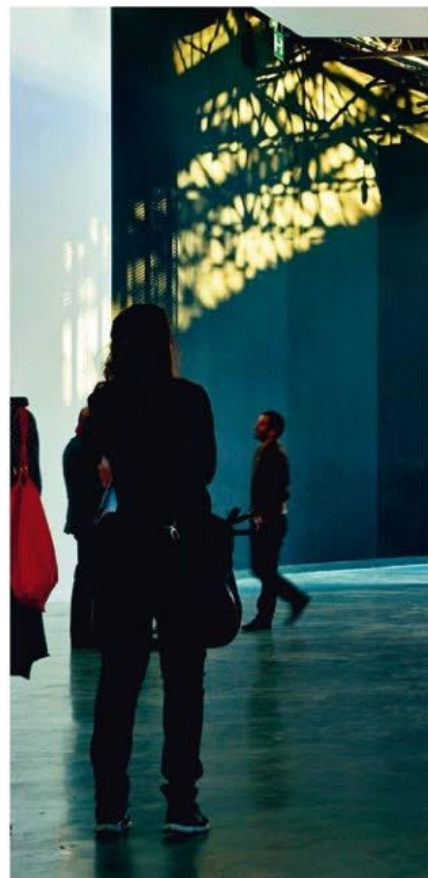
1995. L'année où, sans explication, l'idée du «Palais de l'image» fut abandonnée. Le bâtiment entièrement vidé, il ne resta plus que la carcasse. L'intérieur de l'édifice menaçait de s'écrouler. En 1999, un autre ministre de la Culture, Catherine Trautmann, décida la réouverture du site et sa reconversion, cette fois, en lieu destiné à la diffusion de l'art contemporain français et à la «création émergente», qui manquait cruellement à Paris. En 2002, Nicolas Bourriaud et Jérôme Sans furent nommés directeurs du «Palais de Tokyo / site de création contemporaine». Puis, en 2010, les architectes Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal dégagèrent l'espace nécessaire où loger les grandes installations propres à l'art contemporain. Le chantier dura dix mois et coûta 20 millions d'euros.

Un labyrinthe clair où se croisent les générations

Au printemps 2012, le public découvre un paquebot de 22 000 mètres carrés, immense nef de béton sur trois étages, avec ses piliers bruts, ses murs en briques à la façon new-yorkaise et ses passerelles métalliques. Un labyrinthe clair où les salles intimes frôlent de grands halls aux perspectives dégagées qui accueillent les successives expositions temporaires.

En ce début d'année 2014, à l'occasion de celle du plasticien français Philippe Parreno, les murs gris souris sont revêtus de néons éblouissants. Même la billetterie est parée d'une lumière blanche criarde. Les agents d'accueil ne sont plus que des ombres chinoises projetées sur le panneau informatif devenu incandescent. Le nom de l'exposition reprend le titre d'un texte de Baudelaire, inspiré d'une formule du poète Thomas Hood : «Anywhere,

anywhere, out of the world» (N'importe où, pourvu que ce soit hors du monde). Les installations visuelles, sonores et lumineuses habillent le terrain vague. Des images de Zidane ou de Marilyn Monroe tournent en boucle sur des écrans, des pianos mécaniques jouent «Petrouchka» de Stravinsky, 56 tubes lumineux dispersés sur les murs clignotent selon un tempo précis. On erre dans ce dédale, on passe de l'ombre à la lumière, on s'égare, isolé du monde. Nicolas, un graphiste trentenaire qui a l'habitude de venir au Palais, aime s'y perdre : «Ça me rappelle les squats berlinois. Je ne viens pas seulement pour l'exposition mais pour prendre le temps, déambuler, me poser dans un canapé»,



DES ARTISTES DE DEMAIN

devenu le plus grand centre d'art contemporain en Europe et séduit le public.

dit-il. Le Palais est aussi un immense lieu de vie où se croisent les générations, loin du cube blanc traditionnel qui fait l'ordinaire des musées.

A la barre du navire, Jean de Loisy a été nommé pour cinq ans. Lorsqu'il était commissaire indépendant, il a séduit le milieu de l'art avec des expositions marquantes telles que «La Beauté», en 2000, à Avignon, «Les Traces du sacré» au Centre Pompidou, en 2008, ou encore «Monumenta», d'Anish Kapoor, au Grand Palais, en 2011 : «Il sait voir venir les grandes tendances», vante Catherine Millet. A 57 ans, cet homme souriant et énergique gère une équipe permanente de 72 personnes. Un effectif modeste en comparaison du Centre Georges-

Pompidou qui compte plus de mille employés. A ses côtés, sept jeunes commissaires explorent la création contemporaine. Lorsqu'ils ne sont pas sur le montage d'une exposition ou derrière leur écran, ils sillonnent le monde en quête de nouveaux talents. Musées, galeries, ateliers, foires et biennales, ils fonctionnent au coup de cœur, défendent des créateurs qu'ils suivent depuis longtemps ou qu'ils ont repérés au cours de leurs pérégrinations. Parmi ces têtes chercheuses, Daria de Beauvais, 36 ans, de grands yeux bleus pétillants, est responsable de l'équipe curatoriale : «Nous aimons les créateurs qui nous surprennent, nous questionnent, des artistes qui ont un langage et un univers qui n'appartiennent qu'à eux.» L'Anglais

Un lieu offert à la liberté de l'artiste

L'immensité des espaces permet des configurations inhabituelles, comme ci-dessous pour l'exposition consacrée à Philippe Parreno.

Oliver Beer est de ceux-là. A 29 ans, il a fait ses armes en 2011 au Pavillon, la résidence effectuée chaque année au Palais de Tokyo par une dizaine de jeunes créateurs boursiers sous la direction du plasticien Ange Leccia. Depuis, il se produit sur la scène internationale. «Le Palais est une carte de visite, un lieu radical par rapport à d'autres institutions plus académiques. Il a été un tremplin dans ma carrière», raconte l'artiste qui vient d'être exposé à la Biennale de Lyon.

Par sa taille et son éclectisme, il joue un rôle de défricheur

Jean de Loisy revendique une certaine prise de risque, inséparable du rôle de défricheur qu'entend jouer le musée : «Nous cherchons à faire apparaître des talents peu connus ou négligés, explique-t-il. Et si, au contraire, ils sont reconnus, nous proposons aux artistes des configurations inhabituelles qui leur permettent de révéler une partie insoupçonnée de leurs intérêts ou de leur savoir.» Par l'éclectisme de sa programmation, par sa superficie, le plus grand centre d'art contemporain d'Europe offre en effet une belle liberté. Deux saisons thématiques sont proposées chaque année, au sein desquelles s'insèrent une quinzaine d'expositions, échelonnées dans le temps. Ainsi, en février, a commencé «L'Etat du ciel», proposée autour de deux citations. L'une d'André Breton à propos de Giorgio de Chirico : «L'artiste, cette sentinelle sur la route à perte de vue des qui-vive.» L'autre de Victor Hugo : «L'état normal du ciel c'est la nuit.» Des thèmes autour desquels artistes, philosophes et poètes sont invités à insuffler leur vision du monde actuel. Daria de Beauvais a «commissionné» Angelika Markul, une vidéaste et plasticienne polonaise de 36 ans qui interroge les bouleversements engendrés par ●●●



Xavier Testelin / Divergence



Florent Michel / l'hd45

●●● L'homme à Tchernobyl et Fukushima. Julien Fronsacq, un autre des jeunes commissaires, soutient Thomas Hirschhorn, un sculpteur suisse d'une cinquantaine d'années vivant en France qui propose une gigantesque installation, «Flamme éternelle», consacrée aux relations entre art et philosophie : «Nous essayons d'inventer le musée imaginaire du XXII^e siècle en exposant les artistes qui resteront. Mais nous ne sommes jamais sûrs de rien», avance Julien Fronsacq.

Comme d'autres, le Palais part à la chasse aux bienfaiteurs

Cette année, le site du Palais de Tokyo élargit encore son territoire avec deux salles de cinéma, une galerie souterraine dédiée au Street Art, et une salle, le «Yoyo» qui accueillera concerts et soirées. «2014 va nous permettre de fonctionner pour la première fois à plein régime», promet Jean de Loisy. Car le Palais de Tokyo est aussi une entreprise qui doit innover, se démarquer, tant sur un plan artistique qu'économique. Surtout lorsque la baisse des subventions publiques exige la recherche de partenaires privés capables, selon les mots du directeur, «d'être en lien avec la création vivante, avec l'image bigarrée et non institutionnelle du Palais». Ce qui n'est pas toujours facile. Contrairement à de nombreuses institutions culturelles possédant le statut d'établissement public, le Palais de Tokyo

est régi par une «société par action simplifiée unipersonnelle» (SASU). Si l'Etat en demeure l'unique actionnaire, ce statut permet, entre autre, de louer des espaces et des concessions à des entreprises privées (deux restaurants, une cafétéria, une librairie, les cinémas, et le Yoyo). Ce modèle économique repose sur un financement mixte inégalé pour un centre d'art contemporain en France. Alors que Beaubourg est financé à hauteur de 75 % par le ministère de la Culture et de la Communication, le Palais de Tokyo ne reçoit de l'Etat que 46 % des 14 millions d'euros de son budget. Les 54 % qui restent proviennent de la billetterie, des privatisations, des redevances et du mécénat. Des financements cruciaux pour un lieu qui n'a pas de collection propre à promouvoir à l'extérieur.

Comme d'autres, le Palais de Tokyo part donc à la chasse aux «bienfaiteurs», comme le fait depuis longtemps n'importe quel responsable de musée aux Etats-Unis, où chaque institution affiche fièrement la liste des généreux philanthropes. Depuis la loi Aillagon de 2003 qui permet une réduction d'impôt correspondant à 60 % des dépenses de mécénat artistique, depuis celle sur la «modernisation de l'économie» du 4 août 2008, le dispositif fiscal français est particulièrement attractif pour les mécènes. Et le Palais en compte beaucoup : Swarovski, Orange, la fondation

Un navire arrimé au quai de la Seine

Construit en 1937 pour l'Exposition universelle, le Palais de Tokyo, tout près de l'esplanade du Trocadéro, a connu beaucoup de péripéties avant d'être dédié à l'art contemporain.

Roederer, la banque Neufilize OBC, la fondation Pierre Bergé-Yves Saint Laurent, qui prend en charge des expositions de jeunes créateurs résidant en France au sein du programme des Modules, intégré à la thématique de chaque saison. Jean de Loisy renouvelle sans cesse les propositions et les échanges avec ses partenaires.

Certes, ce compagnonnage, qui fait les yeux doux aux entreprises, est encore vivement critiqué en France. Mais Jean de Loisy assure savoir poser les règles du jeu et les limites : «La relation de compagnonnage que nous avons avec les entreprises protège notre indépendance», affirme-t-il. Alors que certains artistes pactisent avec des marques, comme le plasticien Takashi Murakami lorsqu'il dessina des sacs Vuitton exposés et vendus au musée d'Art contemporain de Los Angeles (MOCA) en 2007, le Palais de Tokyo s'engage à ne pas assujettir les créateurs : «Lorsque des sociétés exposent chez nous, nous demandons à ce qu'il n'y ait pas d'artiste car la tentation est trop grande de les transformer en faire-valoir, et nous interdisons tout placement de produit», assure Jean de Loisy. Un partenariat avec des noms de la mode a bien été mis en place, le «Fashion Program», pour lequel des commissaires extérieurs réalisent l'exposition avec un scénographe. Mais les manifestations ont lieu dans une galerie en marge des expositions d'art. La dernière en date, à l'automne dernier, était consacrée au styliste Roger Vivier. Le commissariat en avait été confié au musée de la Mode de la ville de Paris. Les chaussures, mises sous cloche dans des vitrines comme autant d'œuvres, étaient accompagnées de cartels qui racontaient l'histoire de chaque escarpin. Cette exposition remporta un franc succès, même auprès de la critique autorisée. Mais, après tout, depuis le temps que l'art contemporain brouille les frontières, il paraît presque banal qu'un musée s'ouvre aux émois esthétiques que provoquent quelques (belles) paires de chaussures. ■

ASTRID DESMOUSSEAUX

Pour préparer sa visite : www.palaisdetokyo.com

DES MUSÉES... ET DES PETITS PLAISIRS

Balades, hôtels de charme, restaurants... Nos reporters vous donnent leurs conseils et une sélection de bonnes adresses à découvrir après la visite des musées.



C'est à l'église Sainte-Foy, à Conques, que Soulages décida, à 14 ans, de devenir un artiste.

Nord-Pas-de-Calais : un héritage flamboyant	p. 104
Provence : chez César et Cézanne	p. 106
Lyon : culture et autres douceurs	p. 108
Aveyron : dans les pas de Pierre Soulages	p. 110
Enfants : dix musées à visiter en famille	p. 112

UN HÉRITAGE FLAMBOYANT

Art déco, baroque ou Renaissance : Lens et les cités voisines offrent un riche patrimoine légué par leur passé industriel.

Pourquoi se contenter d'un aller-retour en TGV pour visiter le Louvre de Lens ? La ville et ses consœurs de l'ancien pays minier recèlent des joyaux d'architecture. L'aire métropolitaine de Lille, dont Lens fait partie, compte aussi des musées parmi les plus riches de notre pays. Plus à l'est, le musée Matisse, à Cateau-Cambrésis, est l'occasion d'explorer la région de l'Avesnois, ses bocages et son parc naturel. Voici le choix de nos reporters.

NOS BONNS PLANS POUR SÉJOURNER À LENS

■ BALADE DANS LA VILLE ART DÉCO

Après la Grande Guerre, Lens fut en partie reconstruite dans le style Art déco. On atteste la gare, à la silhouette allongée évoquant un train, et sa mosaïque en hommage aux mineurs. Dans les rues alentour se dressent d'autres façades décorées de céramiques et de ferronneries, dont celle de l'ancien cinéma Apollo. Plus au nord, l'université Jean Perrin (ex-Grands Bureaux des Mines) affiche une variante régionaliste qui fait la part belle à la brique. L'office du tourisme (www.tourisme-lenslievin.fr) propose un circuit pédestre guidé sur ce thème, pour 6 € par personne.

► A télécharger, également sur le site de l'office du tourisme, des balades audioguidées sous la forme de podcasts gratuits présentant les monuments remarquables de l'agglomération.

■ TOUT LE CONFORT DE L'ÉLITE MINIÈRE

À Liévin, qui jouxte Lens, la maison d'hôte Les Cèdres Bleus a été aménagée dans une villa en briques de 1927, alors destinée aux ingénieurs des mines.

Clares et spacieuses, les deux chambres et la suite qui donnent sur le jardin conservent leurs planchers, leurs placards et leurs cheminées en marbre d'origine. «L'espace bien être», lui, comprend un jacuzzi, un sauna et un toit-terrasse fleuri, agrémenté d'une pelouse, d'une fontaine et de chaises longues.

► 9, rue Emile-Roux, Liévin.

Doubles à partir de 68 € avec petit déjeuner.

www.cedres-bleus-lievin.fr

■ SAVOURER LES SPÉCIALITÉS DU CRU

Niché à deux pas de la gare, le pittoresque bistrot Le Pain de la Bouche s'orne d'ustensiles de cuisine, de lampes de mineurs et de plaques publicitaires émaillées datant des années 1930. La cuisine fait honneur aux plats traditionnels régionaux : carbonade flamande, faluches (pains gratinés au fromage, à la viande ou au poisson), andouillette d'Arras et autres raviolis au maroilles...

► 41 bis, rue de la gare, Lens. Menu à 26 €.

lepaindelabouche.fr

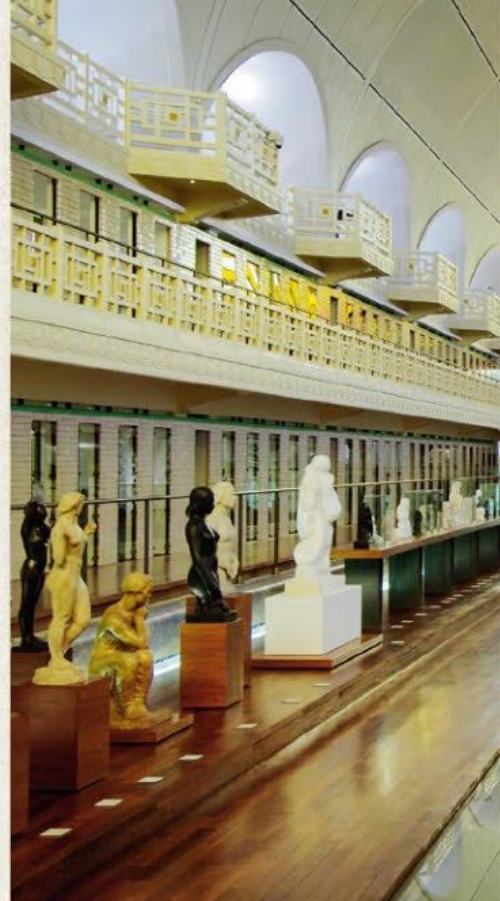
■ LES CHEFS-D'ŒUVRE GOURMANDS DU LOUVRE-LENS

Après avoir gagné ses deux étoiles avec ses établissements de Busnes et de Lille, Marc Meurin est revenu à Lens, sa ville natale, pour y ouvrir le restaurant du Louvre. Installé dans le parc du musée, son Atelier propose une cuisine inventive qui privilégie les mets à base de produits locaux. Telle cette anguille fumée en ballotine au raifort et sa betterave crapaudine.

► L'Atelier de Marc Meurin, 97, rue Paul-Bert. Menu à 30 € (38 € le week-end).

atelierdemarcmeurin.fr

► Pour découvrir le Louvre-Lens, ses œuvres phares et le restaurant de Marc Meurin, télécharger l'application gratuite pour iPhone ou Android sur www.louvre-lens.fr



Nymphes, danseuses, athlètes... Dans le musée La

À NE PAS MANQUER DANS LE RESTE DU PAYS MINIER

■ LES MAJESTUEUSES PLACES D'ARRAS

Située à 18 kilomètres au sud de Lens, la capitale de l'Artois offre un ensemble de style baroque unique en Europe : les façades de la place des Héros, celles de la Grand' Place, l'hôtel de ville et son beffroi (rebâti à l'identique après 1918). Ces monuments ainsi que la citadelle de Vauban, tous datés du XVII^e siècle, sont inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco. La cité s'enorgueillit aussi d'un musée des Beaux-Arts qui présente les peintres paysagistes de l'Ecole d'Arras (dont Camille Corot) et des expositions thématiques alimentées par les collections du château de Versailles, avec lequel la ville a signé une convention.

► arras.fr/culture/musee-des-beaux-arts.html

■ LA MÉMOIRE DES «GUEULES NOIRES»

Après sa fermeture en 1971, la fosse Delloye de Lewarde fut transformée en un Centre historique minier. Implanté près de Douai, à 35 kilomètres au sud-est de Lens, le site comprend le plus important musée de France dédié à ce thème. Un guide vous emmène d'abord dans la salle des Pendus (vestiaire et douches) où les vêtements des mineurs étaient



Alain Le Prince - La Piscine/Musée d'art et d'industrie André Diligent

Piscine, à Roubaix, l'ancien bassin s'entoure de sculptures ornementales du milieu du XXe siècle.

suspendus au plafond, puis dans la pièce où les femmes et les galibots (enfants) triaient le charbon. On descend ensuite dans le puits pour découvrir l'évolution des techniques et des conditions de travail depuis 1720. Des ambiances sonores et visuelles restituent la vie quotidienne du fond et les dangers encourus par les «gueules noires» : machines en fonctionnement, lampes alignées dans la lampisterie, hennissement des chevaux dans l'écurie. Le parcours s'achève par une exposition, en visite libre, qui présente le processus de formation du charbon et l'organisation des sociétés minières.

► www.chm-lewarde.com

LES TROIS PERLES DE LA MÉTROPOLÉ DU NORD

■ UN PALAIS DES ARTS À LILLE

La «capitale des Flandres» fait cohabiter des monuments de styles Renaissance (la Vieille Bourse), classique (le Théâtre du Nord), militaire (la citadelle de Vauban) et néo-classique (la gare de Lille-Flandres). Érigé en 1792, son Palais des Beaux-Arts conserve 60 000 œuvres, soit la plus importante collection de France après celle du Louvre. À voir, en priorité,

les salles consacrées aux peintres flamands (Rubens, Van Dyck, Brueghel le Jeune), italiens (Raphaël, Botticelli) et français (David, Boucher, Delacroix, Courbet, Delaunay, Léger...). Depuis qu'elle a été nommée capitale européenne de la culture en 2004, Lille accorde une place de choix à l'art contemporain, avec des lieux d'expositions temporaires tels que le Tri postal et l'ancienne gare Saint-Sauveur.

► *Palais des Beaux-Arts de Lille, www.pba-lille.fr*

■ UNE PISCINE-MUSÉE À ROUBAIX

Lors de son inauguration en 1932, c'était «la plus belle piscine de France», avec ses vitraux et ses balcons ouvragés typiques de l'Art déco. Depuis 2001, l'édifice, rénové, héberge le musée d'Art et d'industrie de Roubaix. Des statues jalonnent les bords du bassin olympique. Les anciens vestiaires abritent, eux, une collection de près de 30 000 pièces d'échantillons de tissus, des tableaux de style romantique et pompier, et des œuvres de grands maîtres du XXe siècle : Van Dongen, Dufy, Bonnard... La Piscine organise également des expositions temporaires, comme la rétrospective du peintre réaliste André Fougeron, visible jusqu'au 18 mai 2014.

► www.roubaix-lapiscine.com

■ LE MONDE ARABE À TOURCOING

La région Nord-Pas-de-Calais est depuis des décennies une terre d'immigration. Pas étonnant, donc, si l'Institut du monde arabe a choisi de fonder sa première annexe à Tourcoing. Installée depuis 2012 dans l'ancienne usine textile de la Tossee, l'institution propose des expositions initialement présentées à l'IMA de Paris. Jusqu'au 31 mars 2014, on pourra ainsi y découvrir l'«Allégorie» du plasticien Franck Loret, une installation en forme de voyage initiatique à travers le Maroc.

► www.imarabe.org/antenne-npdc

À VOIR ET À FAIRE AU CATEAU-CAMBRÉSIS

■ UN VIEUX BEFFROI TRÈS MUSICAL

Cateau-Cambrésis, la cité natale de Matisse, a bien d'autres choses à offrir que son impressionnant musée dédié à l'enfant du pays. À deux pas, l'hôtel de ville déploie sa façade du XVIe siècle. Érigé en 1705 dans le style de la Renaissance flamande, le beffroi qui le surmonte est devenu l'emblème de la commune. Le carillon de son campanile rythme en effet sa vie depuis trois siècles.

■ UN GRAND BRAVO POUR LA VIVAT

Au centre du Cateau-Cambrésis, l'ancienne brasserie-malterie Lefebvre-Scalabrino dresse depuis 1918 sa cheminée au-dessus d'un imposant bâtiment en briques rouges. Il s'agit du dernier établissement du genre encore en activité dans la région, qui en comptait plus de 200 au début du XXe siècle. L'usine fabrique la Vivat, une bière ambrée brassée selon la méthode traditionnelle. Bâtie sur l'emplacement d'une ancienne abbaye, elle est ouverte au public (5 € l'entrée pour le guide... et une dégustation). D'où son nouveau nom de Brasserie historique de l'abbaye.

■ À CHARGER SUR VOTRE SMARTPHONE

À partir de son site Internet, l'office du tourisme de la ville permet de télécharger gratuitement une application pour iPhone ou Android. Cet outil fort pratique dresse la liste de tous les restaurants et hôtels du Cambrésis, et permet de faire ses réservations. Il recense en outre les curiosités touristiques de la région, et fournit de précieuses informations sur les nombreuses randonnées et balades à faire dans les environs.

► www.tourisme-cambresis.fr

FRÉDÉRIC BRILLET ET CLÉMENT IMBERT

CHEZ CÉSAR ET CÉZANNE

A Marseille et Aix, où goûter les charmes de la Provence ? Voici le carnet d'adresses de deux journalistes connaisseurs.

En devenant la capitale européenne de la culture en 2013, Marseille a pu mettre en valeur un patrimoine souvent méconnu. Aix-en-Provence, sa voisine, n'en a nul besoin, avec ses fontaines et ses façades des XVII^e et XVIII^e siècles. Pourtant, la «belle endormie» réserve encore quelques surprises. En témoignent les coups de cœur de nos deux journalistes installées dans la région.

LA CITÉ PHOCÉENNE, À PIED ET AVEC UN SMARTPHONE

DORMIR PARMİ DES ŒUVRES D'ART

Tous les ans, Jessica Venediger, patronne du Vieux Panier, confie ses cinq chambres d'hôtes à des créateurs. Le résultat est à la fois éclectique et surprenant (ah, la chambre noire décorée à la craie par Julien Colombier !). Ce qui donne un charme fou à cette bâtisse du XVII^e siècle, dont la terrasse donne sur la cathédrale de la Major et la mer. Profitez-en pour explorer le quartier populaire du Panier et ses ruelles qui convergent vers les murs imposants de la Vieille Charité.

» Au Vieux Panier, 13, rue du Panier, 2^e arrondissement. Chambres doubles à partir de 105 €. www.auxvieuxpanier.com

UN BIJOU DU XVII^e SIÈCLE

Trois ailes percées d'arcades et une chapelle baroque : l'ancien hospice de la Vieille Charité forme un ensemble architectural exceptionnel. Il héberge le musée d'Arts africains, océaniques et amérindiens, et celui d'Archéologie méditerranéenne. Jusqu'au 22 juin s'y tient l'exposition temporaire «Visages» qui réunit 90 géants de l'art moderne et contemporain : Picasso, Warhol, Miró...

» Entrée 3 €. www.vieille-charite-marseille.org

UNE BOUILLABAISSE, UNE VRAIE !

Fuyez les racoleurs du Vieux-Port qui assaillent les chalands sur le pas des restaurants ! Pour savourer une authentique bouillabaisse, il faut pousser plus à l'ouest, jusqu'au quartier des Catalans, juché sur une colline qui domine la mer. Chez Michel, les poissons (galinettes, grondins, saint-pierre...), tout droit sortis des filets, vous sont présentés crus avant d'être cuits. Puis des serveurs en veste à galons les dressent à côté de votre table, avec la soupe de poissons. Ajoutez à celle-ci quelques croûtons tartinés de sauce rouille... Le bonheur est dans votre assiette ! Le prix (65 €) est à sa hauteur.

» 6, rue des Catalans, 7^e arrondissement. www.restaurant-michel-13.fr

» Pour sélectionner vos bonnes tables, téléchargez l'application gratuite «MyProvence, Tables 2013» sur www.visitprovence.com

LA PLUS VIEILLE RUE DE FRANCE

L'application mobile du musée d'Histoire de Marseille offre un voyage dans le temps le long de l'ancienne voie qui reliait l'actuel fort Saint-Jean au port antique, dont les vestiges se trouvent dans le jardin du musée. Au gré de ses onze étapes, ce parcours en «réalité augmentée» permet de traverser les siècles grâce à des reconstitutions en 3D, agrémentées d'images d'archives et de commentaires de spécialistes. Si le design est spartiate, on s'amuse des télescopes entre présent et passé, en parcourant «la plus vieille rue de France» qui bordait le La-cydon, une calanque où les Grecs s'établirent, il y a 2 600 ans.

» http://orbes.mobi/grpmt-innovation_extnum-mhm_plateforme-hm/

BALADE DANS «LA PORTE DU SUD»

«Marseille, terre d'accueil ?» est une escapade sonore le long du port autonome, à

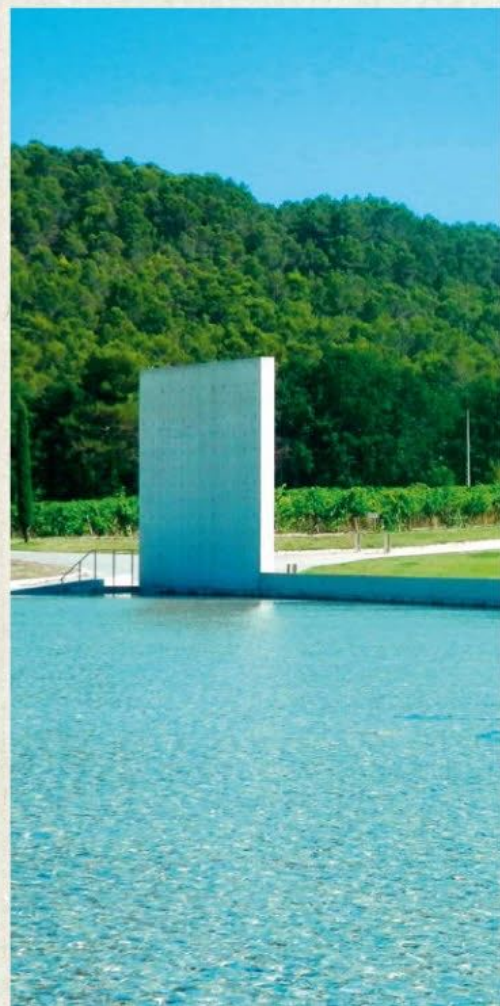
télécharger sur son smartphone. De la tour de la compagnie maritime CMA-CGM à l'esplanade de la Tourette, on suit en une heure les quais où débarquaient les marchandises et les immigrés. Le «bruitage» mêle sirènes de cargo et chants du pourtour méditerranéen. Les voix, elles, racontent l'histoire migratoire de Marseille : celles de Mohamed, passé par l'ancien centre de rétention d'Arenç, de Christine Breton, conservatrice du patrimoine, ou encore de Samia Chabani, sociologue et auteur de la promenade...

» www.promenades-sonores.com

DÉCOUVRIR D'AUTRES CALANQUES

Tout le monde connaît celles qui se succèdent entre Cassis et la cité phocéenne. Mais il en existe des plus secrètes sur la Côte bleue, à l'ouest de la baie de Marseille. Là, un ancien sentier des douaniers serpente entre les calanques de Niolon et de Méjean en ménageant de splendides vues sur la ville et sa rade. Le chemin joue

Au nord d'Aix-en-Provence, le vignoble de Château



à cache-cache avec les pins et les viaducs de la voie ferrée qui s'accroche aux collines escarpées. Une friture du jour, croquée à Méjean sur la terrasse du «Mange-Tout», achèvera en beauté cette randonnée familiale de deux heures.

► Pour d'autres randonnées, télécharger l'application gratuite «MyProvence Balade» sur www.visitprovence.com

DE LA SAINTE-VICTOIRE AUX CÔTEAUX D'AIX

■ CÉZANNE EN SON FIEF

Ce portrait de Zola par le jeune Cézanne a beau être modeste, il est l'un des fleurons du musée Granet. C'est le seul tableau du père du cubisme que l'institution aixoise possède en bien propre. Les neufs autres, dont les lumineuses «Grandes Baigneuses», sont des prêts du musée d'Orsay, à Paris. Après avoir été la risée de sa ville natale, le peintre est

devenu sa poule aux œufs d'or. Si bien que le respectable musée Granet, récemment agrandi et rénové, s'est enrichi d'une remarquable collection d'œuvres du XX^e siècle. Notre préférée ? Une «Durance» évanescence de l'Aixoïse d'adoption, le Breton Pierre Tal Coat.

► www.museegranet-aixenprovence.fr

■ UN SANCTUAIRE DE LA PEINTURE

En 2010, le musée Granet recevait en dotation le fonds du collectionneur suisse Jean Planque : 300 œuvres de haut vol, auxquelles l'annexe de cet établissement, la chapelle des Pénitents blancs, offre un bel écran du XVII^e siècle. Dès les premiers pas, l'effet est étourdissant : des Van Gogh et des Monet succèdent à une série de Picasso exposés dans l'ancienne sacristie. Au premier étage, l'œil se repose enfin sur les paisibles «Sainte-Victoire», peintes par Jean Planque en hommage à Cézanne, son inspirateur de toujours.

► www.museegranet-aixenprovence.fr

■ TOUTES LES SAVEURS DU MIDI

On dit qu'il est le plus cher et le plus chic de la région. Qu'importe, puisque c'est aussi le plus beau. Chaque jour depuis six siècles, le marché des petits producteurs d'Aix-en-Provence se déploie dans l'ocre lumineux de la place Richelme. Ici, les brins de thym de Renée côtoient les confitures de figues des Petites Sœurs de Jésus et les figatelli du charcutier corse. Les mardis, jeudis et samedis matin, tout le centre-ville devient terre d'abondance. Une débauche d'anchoïades, d'olives et de filets de morue déferle jusqu'au pied du palais de justice, sous les platanes de la place des Prêcheurs, où l'on ne prêche plus guère que l'art de confectionner l'aïoli.

■ AUX MILLES, UN MÉMORIAL MÉCONNU

Aux portes d'Aix-en-Provence, le hameau des Milles abrite une immense tuilerie du XIX^e siècle. Pendant la dernière guerre, Max Ernst y crayonnait des silhouettes en forme de limes, Hans Bellmer modelait des portraits dans la brique, et Karl Bodek donnait des cours de dessin. Mais ces artistes étaient en fait des détenus. De 1939 à 1942, plus de 10 000 prisonniers et déportés ont séjourné ici, dont ces réfugiés allemands opposés au nazisme. Depuis 2012, le Site-mémorial du camp des Milles est un lieu de mémoire et d'exposition, dédié à la lutte contre l'antisémitisme, le racisme et la xénophobie. La visite, poignante, inclue le réfectoire des gardiens, orné de fresques murales peintes par les internés.

► www.campdesmilles.org

■ UN MUSÉE DE GRAND CRU

Le vignoble des Côteaux d'Aix ondule autour du Puy-Sainte-Réparate, en bordure des collines bleutées du Luberon. Là, dans son domaine fort réputé du Château La Coste, le «tycoon» irlandais Patrick McKillen a créé une époustouflante galerie à ciel ouvert. Jean Nouvel, Frank O. Gehry, Hiroshi Sugimoto, Louise Bourgeois... Cinq lauréats du prix Pritzker (l'équivalent du Nobel en architecture) et une vingtaine de plasticiens de renom y ont essaimé des œuvres monumentales qui s'intègrent parfaitement à ce paysage immémorial de chênes, de vignes et d'oliviers. Après trois heures de balade sur des sentiers ensoleillés, on rejoint le Café de l'Art Center conçu par le Japonais Tadao Ando pour se régaler de produits frais du marché, arrosés d'un vin du cru, rouge, blanc ou rosé.

► www.chateau-la-coste.com

ORALIE BONNEFOY ET CHRISTÈLE DEDEBANT

Lacoste est jalonné d'œuvres monumentales, telle cette araignée géante de Louise Bourgeois.



Jean-Yves Durand

CULTURE ET AUTRES DOUCEURS

Musées, galeries, restaurants... l'occasion de découvrir la richesse artistique, les beautés et les plaisirs d'une ville depuis longtemps sortie de son cocon.

A la fin de l'année, le musée des Confluences sera (peut-être) la vitrine de l'agglomération. Mais il ne doit pas faire oublier la richesse muséale d'une cité classée première au palmarès des «grandes villes d'art» établi par le «Journal des Arts» en novembre dernier. De l'un à l'autre de ses musées, c'est l'occasion de découvrir une cité qui n'a cessé d'embellir durant ces trente dernières années et s'est ouverte à bien d'autres plaisirs que celui de sa célèbre gastronomie.

DES LIEUX PLEINS D'ESPRIT ET DE MÉMOIRE

DES BEAUTÉS ÉTERNELLES

Le plaisir commence dans le jardin, à deux pas de la place des Terreaux mais à l'abri des bruits du centre. Les vieilles dames du quartier y méditent sur un banc sous le regard de la petite statue d'Apollon, les gamins courent à l'ombre des tilleuls ou sous les arcades de pierre ornées de sculptures. L'ancien cloître de l'abbaye, que la Révolution eut la bonne idée de confisquer au clergé, offre sa paix aux riverains. Et, depuis 1801, le **musée des Beaux-Arts** est l'un des tout premiers en France. Sur 7 000 mètres carrés (et dans 70 salles), c'est une profusion d'antiquités égyptiennes et orientales, de sculptures et de peintures avec l'une des plus riches collections d'artistes du XIX^e siècle, dont ceux de l'Ecole lyonnaise, et d'impressionnistes (grâce au legs de Jacqueline Delubac, l'épouse de Sacha Guitry). Le musée continue à enrichir ses collections (Poussin, Ingres, Fragonard, mais aussi Soulages) grâce au

mécénat. La très grande qualité des expositions temporaires (la dernière en date était consacrée au surréaliste américain Joseph Cornell) lui valent une réputation internationale.

► www.mba-lyon.fr

LE GOÛT DE L'INATTENDU

C'est notre préféré à Lyon. Une visite au **musée d'Art contemporain**, niché dans la Cité internationale, bel ensemble de brique et de verre que Renzo Piano a tracé entre le Rhône et le parc de la Tête d'or, a toujours quelque chose de ludique. Un peu à l'image des 3 000 mètres carrés entièrement modulables selon les choix de l'artiste exposé ou du conservateur. Que ce soit pour des hommages rendus aux enfants du pays (l'architecte et plasticien Georges Adilon, le formidable peintre Marc Desgrandchamps), des artistes «hype» (une rétrospective de Keith Haring en 2008, une prochaine sur Yoko Ono), des musiciens (John Cage et Satie), de jeunes plasticiens indiens ou brésiliens, des redécouvertes éclatantes (Robert Combas qui y avait installé son studio en 2012) ou les créateurs accueillis lors de la biennale d'art contemporain qu'a créée son directeur Thierry Raspail, ce musée est la preuve que l'art contemporain peut parler tout à la fois à la tête, au cœur et aux tripes du «grand public». L'actuelle exposition, «Motopoétique» (jusqu'au 20 avril), ne devrait pas déroger à la règle.

► www.mac-lyon.com

UNE PLONGÉE DANS L'ANTIQUITÉ

C'est un peu l'antimusee des Confluences. Autant celui-là sera exubérant, autant le **Musée gallo-romain** est discret, planqué dans la colline de Fourvière,



Du Mac, près du parc de la Tête d'or, au futur musée

derrière le beau théâtre romain dont les gradins dominent la ville. Le long serpent de béton brut, conçu par l'architecte Bernard Zehrufuss autour de la collection, glisse sous terre. Au fil de la spirale, se succèdent des mosaïques magnifiques, des objets du quotidien, des monnaies, un calendrier gaulois unique, des épigraphies... dont la «table claudienne», discours gravé dans le bronze de l'empereur Claude (né ici) demandant l'égalité des droits pour les Gaulois. Elle est éclairée par un dispositif multimedia évoquant d'autres propos humanistes de Voltaire, Zola ou Martin Luther King. Un voyage dans le quotidien de Lugdunum, qui fut la plus grande cité de la Gaule romaine.

► www.musees-gallo-romains.com

PARCOURIR D'AUTRES HISTOIRES

Bien d'autres musées permettent d'arpenter Lyon et son passé. Parmi eux, dans le quartier médiéval de Saint-Jean, à l'intérieur d'un somptueux édifice Renaissance avec sa ruelle intérieure, ses escaliers à vis et ses jardins suspendus, le **musée Gadagne** est celui de l'histoire riche et mouvementée de la seconde agglomération de France.

► www.gadagne.musees-lyon.fr



Bertrand Rieger / Hemis.fr

des Confluences, on peut traverser la ville en se promenant le long des berges du Rhône.

Dans le quartier de Monplaisir, rue du Premier-Film, le «château» des frères Lumière abrite le musée qui rend hommage aux inventeurs du cinéma. On peut y voir leurs films, dont le tout premier, tourné ici en 1895, à la sortie de l'usine Lumière, ou les autochromes, procédé qu'ils inventèrent pour des photos couleur belles comme des tableaux impressionnistes. **L'Institut Lumière** est aussi l'une des meilleures cinémathèques du pays qui sait faire de la cinéphilie un plaisir partagé par tous.

» www.institut-lumiere.org

Avenue Berthelot, l'ancienne Ecole de santé militaire, qui abrita le siège de la Gestapo en 1943-1944 (Jean Moulin y fut torturé), héberge le **Centre d'histoire de la résistance et de la déportation**. Les six ans de guerre, plus particulièrement à Lyon, «capitale de la résistance», y sont racontés à travers des images, des documents, des témoignages.

» www.chrd.lyon.fr

■ LA PRESQU'ÎLE AU FIL DES GALERIES

Des pentes de la Croix-Rousse au confluent du Rhône et de la Saône où s'élève le tout nouveau musée, la Presqu'île abrite de nombreuses galeries

d'art. Sur les pentes, **Le Réverbère** ou **Le Bleu du ciel**, reconnues pour leurs expositions photographiques, côtoient d'autres enseignes de l'art contemporain comme **BF15** ou **La Salle de bains**. La **rue Auguste-Comte**, tout près de la place Bellecour et de la Fondation Bullukian (très active dans le soutien aux jeunes artistes), est celle des antiquaires mais aussi de nombreuses galeries (estampes, peintures de l'Ecole lyonnaise et autres) dont celle d'**Olivier Houg**, figure de l'art contemporain. Il vient de s'installer ici après une tentative infructueuse dans le tout nouveau quartier de Confluence, où l'on peut aussi visiter celle de **Georges Verney-Carron** ou **La Sucrière**, ancien entrepôt devenu lieu d'exposition majeur, notamment lors de la biennale d'art contemporain.

COUPS DE CŒUR, DE BOUCHE À OREILLE

Lyon regorge de restaurants où l'on mange bien pour un prix raisonnable. Les trois coups de cœur qui suivent sont donc subjectifs. Et pour les noctambules, un nouveau club illustre la passion lyonnaise pour les musiques électroniques.

■ DES SAVEURS ABORDABLES

L'Ourson qui boit. C'est notre préféré. Dans son minuscule établissement de la rue Royale, Akira Nishigaki, venu il y a longtemps de Kyoto, déroule une délicieuse fusion franco-nippone où le terroir épouse les nuances du miso, du gingembre ou du thé vert. Joli, subtil, délicatement surprenant. A 28 € le menu du soir (18 € à midi), c'est le meilleur rapport qualité-prix. Il est indispensable de réserver longtemps à l'avance.

» 23, rue Royale, 1^{er} arr. Tél. : 04 78 27 23 37.

La Tête de lard. Dans le cortège des «bou-chons» lyonnais, celui-là n'est pas le plus ancien ni le plus typique. Mais on y trouvera ce qu'il faut de nappes à carreaux et de «bonne franquette». Yoann Blanc, le jeune chef, y travaille les spécialités lyonnaises (salade de lentilles, quenelle sauce Nantua, langue de veau, andouillette, gratin dauphinois...) avec talent, loin de la cuisine trop lourde qui vous leste pour l'après-midi ou la nuit. A 25 € le menu du soir, la tradition a du bon.

» 3, rue Désirée, 1^{er} arr. Tél. : 04 78 27 96 80.

M restaurant. Après Mathieu Viannay, parti mettre ses étoiles au service de la Mère Brazier, c'est Julien Gautier qui a repris les rênes. Avec efficacité et justesse, il y réveille les produits locaux (et de saison) d'une touche créative qui préfère les saveurs au tape-à-l'œil. Le menu à 35 € est délicieux et, pour être «moderne», n'en oublie pas d'être copieux.

» 47, avenue Maréchal-Foch, 6^e arr. Tél. : 04 78 89 55 19

■ ATTENDRE LE JOUR EN MUSIQUE

Le Sucre est l'endroit que mérite Lyon, haut lieu de la musique électronique depuis qu'existent les Nuits sonores (2002), plus important festival du genre en France. Ouvert en juin dernier sous la houlette de Arty Farty (qui organise les Nuits) et des DJ Laurent Garnier et Agoria, le grand cube posé sur le toit de La Sucrière est un plaisir de club. Les DJ ne sont pas planqués dans un coin mais font face à la salle, le son y est époustoufflant de qualité, la programmation souvent excellente. Le Sucre est aussi ouvert au graphisme, à la création visuelle, aux cultures numériques, aux brunchs, aux apéros... La terrasse et ses 400 mètres carrés de plancher qui dominent le Rhône et la Saône est un bel endroit pour attendre le jour en rêvant de larguer les amarres.

» www.le-sucre.eu

PIERRE SORGUE

DANS LES PAS DE PIERRE SOULAGES

De l'abbaye de Conques au causse du Larzac, un pèlerinage sur les traces du peintre, agrémenté de balades et d'une escale gastronomique.

L'ouverture, en mai 2014, du musée Soulages à Rodez, est l'occasion de découvrir la ville et sa région en parcourant les lieux favoris de l'artiste. L'enfant du pays a puisé une grande partie de son inspiration dans les paysages, l'architecture et les traditions du Rouergue et de l'Aveyron.

POUR EXPLORER RODEZ ET LE ROUERQUE

■ LES STATUES-MENHIRS EN MAJESTÉ
Enfant, Soulages a participé à des fouilles dans le Rouergue, région riche en vestiges préhistoriques. Cet art des origines a eu, de son propre aveu, un fort impact sur son

œuvre. Le musée Fenaille de Rodez offre un aperçu complet des richesses archéologiques de l'Aveyron, notamment avec sa collection de 110 statues-menhirs, la plus importante de France. Ces stèles gravées, datant du III^e millénaire avant J.-C., sont les premières représentations de l'homme grandeur nature. A noter que le musée présente, jusqu'au 18 mai 2014, une expo sur la rue Combavel, où est né Soulages.

» musee-fenaille.grand-rodez.com

■ DES VITRAUX BLANCS CONÇUS PAR LE MAÎTRE DU NOIR

A 40 kilomètres au nord de Rodez, la cité médiévale de Conques fut une étape majeure sur la route de Compostelle. Son église, l'abbatiale Sainte-Foye, est un joyau de l'art roman. C'est en la visitant à l'âge de 14 ans que Soulages eut la révélation de son destin d'artiste. En retour, il réalisa, en 1994, les nouveaux vitraux de l'édifice dans un verre opaque et incolore, qui diffuse les variations de la lumière. Pour fêter les 20 ans de leur pose, des visites permettront, à partir d'avril, de s'approcher des verrières en montant dans les tribunes.

» www.tourisme-conques.fr

■ TOUT L'AUBRAC DANS L'ASSIETTE

Laguiole, à 54 kilomètres au nord-est de Rodez, n'est pas seulement réputé pour sa coutellerie. C'est ici que Michel et Sébastien Bras tiennent leur restaurant éponyme, seul trois étoiles de la région Midi-Pyrénées. Le père et le fils réinventent la cuisine de l'Aubrac avec des plats tels que le gargouillou, mélange subtil de légumes, d'herbes et de feuilles du pays. Ce relais-château dispose aussi d'une dizaine de chambres de luxe. Le lien avec Soulages ? Les deux chefs dirigeront la brasserie gastronomique du futur musée.

» Menus de 132 € à 209 €, chambres à partir de 290 € (www.bras.fr).

■ UNE HALTE AU DÉCOR VÉNITIEN

L'hôtel Mercure de Rodez se trouve en face de la cathédrale et près du musée Soulages. Installé dans un immeuble Art déco, ce quatre étoiles s'orne de fresques

véniennes réalisées en 1930 par un autre peintre célèbre natif de la cité : Maurice Bompard. L'hôtel dispose de 34 chambres confortables et modernes.

» A partir de 87 € la chambre double.
www.mercure.com

» Pour réserver hôtels et restaurants de la région, découvrir son patrimoine, télécharger «Rodez mobile Tour», l'application gratuite de l'office du tourisme (tourisme.grand-rodez.com).

TROIS RANDONNÉES, DE GORGES EN PLATEAUX

■ DEPUIS LE NID D'AIGLE DE NAJAC

A 75 kilomètres de Rodez, ce village médiéval se dresse sur un promontoire dominant les gorges de l'Aveyron. Le circuit de 11 kilomètres (3 heures de marche) débute sur la place du Faubourg. De là, un sentier balisé descend vers la rivière, qu'il suit sur 5 kilomètres. La remontée vers le château s'effectue en pente raide, parmi les veilles demeures en pierre.

» www.regionsdefrance.com/najac

■ SUR LES SENTIERS DES BERGERS

Formant une boucle sur le plateau de l'Aubrac, cet itinéraire de 20 kilomètres (5 heures) ménage des panoramas sur les hautes terres érodées par d'anciens glaciers. Depuis Saint-Chély-d'Aubrac, suivre le GR65, entre éperons basaltiques, ruines de fermes et chemins de transhumance. Au village d'Aubrac, bifurquer à droite sur le GR6 pour rejoindre Saint-Chély.

» www.stchelydaubrac.co

■ À L'OMBRE DU VIADUC DE MILLAU

Cette randonnée de 10,5 kilomètres (3 heures) emprunte les corniches toisant la vallée du Tarn avec, en toile de fond, le viaduc le plus haut du monde (270 mètres). Au départ de Brunas, un chemin traverse l'austère plateau du Larzac jusqu'aux pieds du colosse en béton. On rejoint ensuite le G71D, qui surplombe les falaises du cirque du Boundoulaou.

» www.aveyron.com

CLÉMENT IMBERT

En 1994, Soulages a signé les nouveaux vitraux de l'abbatiale de Conques.



Maurice Subervie/Only France



L'église de Saint-Pierre-aux-Liens dresse son clocher médiéval au-dessus de Labeaume.

AU ROYAUME DE LA PIERRE

Gorges, villages perchés, cavernes... Le Bas-Vivarais se prête aux découvertes insolites, même sous terre. En attendant l'ouverture de la copie de la grotte Chauvet.

Le Bas-Vivarais correspond à la moitié sud du département de l'Ardèche. La rivière éponyme a creusé dans son plateau des gorges spectaculaires, dont Vallon-Pont-d'Arc est la porte d'entrée. Le village n'offre que peu d'intérêt, mais la plupart des excursions dans ce canyon sauvage partent d'ici. On y trouve aussi toutes les structures d'hébergement imaginables : hôtels de charme, chambres d'hôtes et une kyrielle de campings...

LES ENVIRONS DE VALLON-PONT-D'ARC

■ UN LIT DANS UNE CAVE VOÛTÉE

Envie de calme loin du flot de touristes ? Rendez-vous à La Flor Azul, sur la commune de Grospièrres, à 10 kilomètres à l'ouest de Vallon-Pont-d'Arc. Cette ferme du XVIII^e siècle dispose de cinq chambres, dont quatre aménagées dans de belles caves voûtées en pierre, et une suite à l'étage. Toutes donnent sur une vaste cour

ombragée d'acacias, de figuiers et de noyers, avec une vue dégagée sur les Cévennes. Diny, la maîtresse des lieux, réserve un accueil chaleureux, et concocte des plats du terroir, dont une savoureuse tarte aux figues et à la lavande...

► Chambre double à 70 €, suite à 100 €. Table d'hôte à 25 €, vin compris. www.laflorazul.com

■ EXPLORER LES GORGES DE L'ARDÈCHE

Ce canyon, dont les parois calcaires atteignent 300 mètres de haut, s'étend sur 32 kilomètres, de Vallon-Pont-d'Arc à Saint-Martin d'Ardèche. En contrebas de Vallon, l'arche rocheuse du pont d'Arc marque le début du défilé. Trois options s'offrent à vous pour le découvrir : en suivant la route panoramique D290, jalonnée de belvédères et surplombant les gorges jusqu'à Saint-Just ; en kayak ou en canoë (parcours d'une journée, sans difficulté majeure) ; enfin, en empruntant les sentiers de randonnée à travers la garrigue, à partir de Vallon-Pont-d'Arc.

► Pour connaître les détails sur tous ces itinéraires, voir le site www.vallon-pont-darc.com

MAISONS EN GALETS ET BEAUTÉS SOUTERRAINES

■ POUR LES SPÉLÉOLOGUES EN HERBE

La grotte de Saint-Marcel, située à Bidon, à l'entrée des gorges de l'Ardèche, est l'une des plus belles d'Europe. Agrémentée d'un spectacle de son et lumière, la visite révèle des « boyaux » qui s'ouvrent sur des salles immenses ornées de concrétions aux allures d'orgues, et une féérique cascade de bassins de calcite.

► www.grotte-ardeche.com

L'aven d'Orgnac, au sud du département, s'enfonce à 121 mètres sous terre. Ses vastes salles alternent des stalagmites en forme de pommes de pin empilées, d'énormes colonnes de stalactites et des draperies aux couleurs variées.

► www.orgnac.com

La grotte de la Cocalière, à cheval entre Gard et Ardèche, est un autre joyau. « La grotte aux diamants » dévoile de splendides concrétions de calcite : stalactites, stalagmites, perles, fines draperies, bassins de cristal où évoluent des niphargus (crevettes aveugles). Le trajet de retour s'effectue à bord d'un petit train.

► www.grotte-cocaliere.com

■ DES « VILLAGES DE CARACTÈRE »

Vingt localités de l'Ardèche ont reçu ce label pour la richesse de leur patrimoine historique ou naturel. Nous avons choisi trois d'entre elles, dans le Bas-Vivarais, accessibles à partir de la D 579.

Labeaume, à 15 kilomètres au nord de Vallon, est la première étape. Perché sur des falaises calcaires que garde un château, le village étage ses maisons en galets et ses anciens jardins en terrasses. Le site domine les gorges de la Beaume, repaire de loutres et de castors.

Balazuc, plus au nord, s'élève aussi sur des falaises. Ses passages voûtés et ses ruelles pavées débouchent sur des placettes plantées de figuiers. Son château féodal a été réhabilité en maison d'hôtes.

Vogüé, à 10 kilomètres au sud d'Aubenas, dispose en amphithéâtre ses maisons médiévales au bord de la rivière. Ponctué d'arcades, la rue des Puces, « la plus étroite de France », conduit au château, imposante bastide flanquée de quatre tours.

► Pour découvrir les villages de caractère ardéchois, télécharger l'audioguide mobile, une appli développée par GEO et zévisit, sur www.zévisit.com/tourisme/ardeche-villages-de-caractere

CLÉMENT IMBERT

DIX MUSÉES À VISITER EN FAMILLE

Marionnettes, automobiles, avions ou dinosaures : les espaces conçus pour éveiller l'intérêt des enfants ne manquent pas. Voici la sélection de notre journaliste.

Au-delà des incontournables Cité des sciences et muséums d'histoire naturelle, de nombreux établissements publics multiplient les ateliers et les animations dédiés aux enfants. Une façon ludique de les inciter, plus tard, à découvrir leurs expositions. D'autres musées, tel celui des Arts forains de Paris, les attirent par la nature même de leurs collections. Certains, enfin, ont recours aux nouvelles technologies pour séduire les plus grands.

AVEC LES PLUS PETITS (3 À 6 ANS)

■ VIREVOLTER SUR DES MANÈGES

Une nouvelle ivresse règne dans les anciennes halles au vin du quartier de Bercy, à **Paris**. C'est là que Jean-Paul Favand, fana de fête foraine et de cabaret, a installé son musée des Arts forains, riche des pièces qu'il a amassées depuis trente ans. Antiques manèges de bois, spectacles d'automates, jeux, sons et lumières : dans une ambiance années 1900, reconstituées avec minutie, toutes ces attractions historiques se pratiquent en famille. Attention : le lieu n'est libre d'accès que durant les vacances de Noël. Le reste de l'année, seules les visites guidées sont possibles, mais il suffit de contacter le musée pour réserver sa place au sein d'un groupe déjà constitué.

► www.arts-forains.com

■ JOUER À ASTÉRIX CONTRE CÉSAR

Le fracas du glaive sur le bouclier de bois, la progression «en tortue» des légionnaires... Au MuséoParc d'Alésia (voir p. 44), près d'**Alise-Sainte-Reine** (Côte-

d'Or), une troupe de figurants rejoue tous les jours l'affrontement entre Gaulois et Romains. Mais sur le site de la fameuse défaite de Vercingétorix, on ne se contente pas d'initier les enfants à ces sujets martiaux. Comment nos ancêtres s'éclairaient-ils et s'habillaient-ils ? Que mangeaient-ils ? Les réponses sont données au cours d'ateliers réservés aux petits (4-6 ans) ou aux plus grands (7-12 ans). Initiative rare dans les musées, les bambins peuvent aussi être pris en charge par une équipe d'animateurs à la ludothèque, pendant que les adultes visitent le centre d'interprétation et l'ancien champ de bataille.

► www.alesia.com

■ REDONNER VIE À GUIGNOL

Le musée Gadagne, c'est d'abord le plus vaste ensemble de style Renaissance de **Lyon**. Un monument qui abrite un autre pan de l'histoire de la cité natale de Guignol et Gnafron : le musée des Marionnettes du monde. Ici, l'exposition de 2 000 de ces figurines manipulables est agrémentée de petits films les mettant en scène. Des visites contées (à partir de 3 ans), basées sur les traditions orales d'Afrique, d'Inde ou de Tchéquie, permettent de voyager en imagination dans cette collection unique en son genre.

► www.gadagne.musees.lyon.fr

■ PISTER LES FANTÔMES DU CHÂTEAU

Réouvert en février 2007 après quinze ans de travaux, le colossal château des Ducs de Bretagne, édifié entre les XV^e et XVIII^e siècles en plein centre de **Nantes**, est redevenu l'un des lieux les plus courus de la ville. La maquette du port en 1900, celles des bateaux qui y ont accosté au fil des siècles, ou encore l'his-

Construit dans les années 1900, ce carrousel est l'une des attractions du musée des Arts forains à Paris. Son décor s'inspire des luxueuses boiseries sculptées qui ornaient les châteaux du XIX^e siècle.



toire mouvementée de la cité mise en vidéo par l'artiste contemporain Pierrick Sorin, font partie des «musts» de toute sortie en famille. Mais le musée organise également une série de visites en forme de jeu de pistes pour les petits : traquer les fantômes, aider Anne de Bretagne à remettre la main sur un cadeau de son père, partir à la recherche des gargouilles, griffons et autres animaux fantastiques qui ornent les murs de l'édifice nantais...

► www.chateau-nantes.fr

À L'ÂGE DES PREMIÈRES DÉCOUVERTES (6-12 ANS)

■ VOLER À TIRE-D'AILE

Expliquer, c'est bien. Mettre la main à la pâte, ou plutôt au manche, c'est mieux. C'est ce que propose «Planète Pilote», la nouvelle exposition permanente que le musée de l'Air et de l'Espace du **Bourget** a ouvert en 2010. Entrer dans le cockpit d'un Airbus, charger les bagages dans la soute ou faire le plein, veiller à la tour de



Pavillons de Bercy - Musée des Arts forains

contrôle, puis se mettre dans la peau d'un astronaute dans sa station orbitale... Sur 1 000 m², cette antichambre de «L'Etoffe des héros» propose une quarantaine d'activités adaptées aux 6-12 ans qui rêvent de quitter le plancher des vaches.

► www.museeairespace.fr

■ CONSTRUIRE EN S'AMUSANT

A base de Lego ou d'empilements de cubes, les premiers jouets d'un enfant sont souvent des jeux de construction. Logique, donc, que la Maison de l'architecture et de la ville, à **Lille**, propose une foule d'activités dédiées aux apprentis bâtisseurs. Des stages classiques pour apprendre à regarder un bâtiment et comprendre sa structure, à l'édification de cabanes, les marmots sont particulièrement gâtés. Surtout ceux qui viennent fêter leur «archiversaire» (à partir de 6 ans) : les veinards reçoivent en cadeaux des maquettes en bonbons ou des édifices de biscuits qu'on dirait inspirés par Le Corbusier. Alléchant...

► www.mav-npdc.com

■ METTRE LES MAINS DANS LE CAMBOUIS

Avec 437 voitures (des antiques Panhard de la fin du XIX^e siècle aux bêtes de course signés Bugatti ou Ferrari, en passant par la DS), la Cité de l'automobile de **Mulhouse** est une sorte de «Louvre des quatre-roues». Dès l'entrée, une vingtaine de bolidés surgissant de la façade donne le ton d'une scénographie à grand spectacle. Un esprit ludique, qu'on retrouve dans les animations prévues pour un public familial : démarrer une Renault à la manivelle, participer à un atelier de réparation ou faire du kart... Pour petits et grands amateurs de vitesse.

► www.citedelautomobile.com

■ BIENVENUE À JURASSIC PARK !

Arrivé de Londres sur les rives de la Garonne, à **Bordeaux**, il sera la star de la nouvelle exposition de Cap Sciences jusqu'au 4 janvier 2015 : un Tyrannosaurus Rex, à taille réelle, et qui bouge ! Autant dire que pas un jeune Bordelais ne va vouloir manquer cette réplique du plus terrifiant des dinosaures, qui pouvait mesurer jusqu'à

14 mètres de long... Mais au-delà de l'événement, ce musée à vocation scientifique ne ménage pas sa peine pour séduire les petits curieux : espace d'expérimentation dédié aux 3-6 ans, cours de cuisine moléculaire (à partir de 8 ans) et même stages d'archéologie (entre 7 et 12 ans). Avec, peut-être au bout, la découverte d'un squelette de Tricératops ?

► www.cap-sciences.net

EN COMPAGNIE DES ADOLESCENTS

■ S'EN METTRE PLEIN LES OREILLES

C'est un musée des instruments de musique, mais pas seulement. Certes, vieilles, cornemuses et guitares électriques abondent au MuPop, le musée des Musiques populaires, ouvert à **Montluçon** depuis l'été 2013. Et pour cause : il abrite la plus grande collection de ce genre en France. Mais la scénographie fait aussi la part belle aux affiches, aux pochettes de disques et aux documents sonores que les visiteurs peuvent écouter à leur rythme sur leur audioguide. De la reconstitution d'un local de répétition punk, au mur de 119 pochettes de 33-tours résumant l'histoire de la pop, un endroit idéal pour démontrer à vos ados qu'un musée peut être bien autre chose qu'un lieu tourné vers un passé lointain...

► www.mupop.fr

POUR LES JEUNES DE 7 À 77 ANS

■ ENTRER DANS LE MONDE D'UN GÉNIAL ILLUSTRATEUR

Pour les gamins, Tomi Ungerer est l'auteur des «Trois Brigands», de «Jean de La Lune», du «Géant de Zéralda», autant de monuments de la littérature enfantine. Pour les adultes, il reste le créateur d'affiches pacifistes ou anti-ségrégationnistes marquantes, voire d'images franchement érotiques, réalisées par exemple dans les quartiers chauds de Hambourg... Les 11 000 dessins dont cet enfant du pays a fait don à **Strasbourg** démontrent quel illustrateur génial et grinçant il demeure. Installée depuis 2007 dans la villa Greiner, une maison bourgeoise du XIX^e siècle, le musée Tomi Ungerer conserve aussi dans ses réserves 6 500 jouets et jeux issus de la collection personnelle de l'artiste.

► www.musees.strasbourg.eu

ADRIEN GUILLEMINOT

POUR RÉFLÉCHIR ET AGIR AVEC UN TEMPS D'AVANCE

Découvrez enfin en français la revue
de référence des cadres et dirigeants



Disponible chez votre marchand de journaux
dès le 22 janvier et sur www.prismashop.hbr.fr



Disponible sur tablettes et mobiles

116

Lors de la fête des
Caporales, à Salasaca,
des petits garçons
se déguisent en Doña
(Madame).

Karla Gachelet Ivan Kashinsky/Panos/REA

CAHIER DE VOYAGES

ÉQUATEUR La folle cérémonie des Indiens de Salasaca p. 116 /
POLARS Le Midi sombre d'Antoine Chainas p. 132 /
DVD Un chef-d'œuvre de William Faulkner adapté à l'écran p. 135

LA FÊTE SAUVAGE

Chaque année, durant trois jours, Salasaca, village des Andes équatoriales, rejoue la conquête espagnole. Une fête violente et hallucinée que racontent nos reporters.



A la fin du premier jour de la célébration des Caporales, en janvier, les hommes de Salasaca, enivrés, dansent devant l'église. Ils se sont grîmés et vêtus de blanc, couleur de la liberté.

PAR KARLA GACHET ET IVAN KASHINSKY (TEXTE ET PHOTOS)







LE NOIR SYMBOLISE
LES PASSIONS
QUI SE DÉCHAÎNENT

COMME DES FAUVES. Au deuxième jour de la fête, les hommes se maquillent et s'habillent de noir. Devenus Negros, ils incarnent alors la brutalité des conquistadors, brandissant leurs épées ou de la chair animale, effrayant les jeunes femmes. La folle procession s'arrête à différents endroits sacrés.

C'était au début de 2005. Quand nous arrivâmes à Salasaca, une petite ville des Andes, au centre de l'Équateur, les habitants sortaient précipitamment de leur maison d'adobe, habillés de noir et casqués, visages peints, épées en main pour se ruer dans les champs de maïs. Mama Tungurahua, ainsi qu'ils appellent le volcan, était assise tranquillement au fond du décor en attendant que la bataille commence. Ivan et moi photographions depuis quelque temps les cérémonies indigènes en Équateur et dans les Andes et nous pensions que cette fête des Caporales, que célèbrent les Indiens salasacas, constituerait facilement un trophée de plus... Erreur.

«Ce n'est pas un jour pour une jeune femme», prévint une vieille indienne pendant que nous courrions tous vers le cimetière. Ivan était parti de son côté et je me retrouvai seule, encombrée par trop de matériel alors que j'essayais de coller à la foule. Soudain, je sentis que quelqu'un me tirait brutalement par le bras pendant qu'un baiser violent était plaqué sur ma joue. Mon visage fut maculé de graisse noire. Celui qui m'avait embrassée et ses amis se retournèrent dans un grand rire qui fendait leur maquillage et s'enfuirent en hurlant. J'essayai en vain d'enlever la graisse, mais, après tout, ce n'était pas bien grave, je pouvais supporter des baisers gluants.

Mais ce n'était que le début de la folie. Quand nous arrivâmes à Cruz Pamba, une aire sacrée traditionnelle sur laquelle les conquérants espagnols avaient planté une croix, la lumière du jour tournait à l'or. Tous les visages noirs brillaient de reflets de miel, les vêtements des villageois, saturés de couleur, éclataient derrière les nuages de poussière. Les Indiens tournaient frénétiquement autour de la croix, brandissaient les épées vers le ciel comme pour livrer un combat de l'apocalypse. Je commençais à prendre des images, retenant mon souffle par crainte de voir la magie s'évanouir. Alors vint le bref moment pendant lequel je sentis un regard transpercer mon objectif. Et ce n'était pas un regard amical.

J'écartai l'appareil au moment où un groupe de visages noirs fendait la foule pour s'approcher de moi. Ils m'encerclèrent, il n'y avait pas d'échappa-

toire. «Qui t'as dit que tu pouvais nous prendre en photo ? Donne nous ton appareil !» J'expliquai que j'étais journaliste, que c'était mon métier et qu'ils étaient dans un lieu public. Mais des mains agrippèrent mes vêtements, je reçus des coups de coude pendant que le cercle se refermait sur moi. Il était clair que ce n'était plus une question de photos, mais une danse de machos et que j'étais leur proie. Leur souffle alcoolisé intoxiquait mon cerveau, tout se mit à tourner autour de moi. C'était comme si la foule me regardait en péril sans intervenir. Tout le monde était prêt au spectacle. Soudain, je lançai un coup de pied, frappant l'un des hommes à l'endroit où cela lui ferait le plus mal. Pendant qu'il se recroquevillait et que les autres se penchaient sur lui, je m'enfuis aussi vite que je pus. Je ne m'arrêtai qu'une fois dans les bois, la sueur dégoulinant sur mon visage noirci. Je jurai de ne jamais revenir.

Ivan est retourné à Salasaca quelques années après pour photographier les Caporales, cette fête rappelant les luttes contre l'oppression espagnole. Je refusai de le suivre. L'expérience avait été traumatisante et il me semblait impossible de prendre en photo un acte de violence. Mais ce n'était pas la seule célébration des Salasacas. Je revins pour un mariage et trouvai alors la plus exquise des communautés. Tout le monde était timide et poli, les jeunes gens étaient si délicats dans leur manière que j'en étais confuse. Où étaient passés les sauvages soldats ? Ivan s'était fait des amis et ils nous accueillèrent avec chaleur. J'ai donc fini par oser aller retrouver les Caporales.

Personne ne connaît exactement l'origine du peuple indien salasaca

En 2013, les choses semblaient avoir changé. Il y avait plus de maisons, plus de voitures dans les ruelles, dont certaines étaient asphaltées. Les habitants conduisaient des pick-up Toyota rutilants, ils étaient équipés de caméras numériques. Pourtant, ils demeuraient accrochés à leurs traditions comme s'ils espéraient que jamais elles ne disparaissent.

Les Indiens salasacas ont vécu relativement isolés jusque dans les années 1990, lorsque beaucoup ont émigré vers New York, Madrid ou les Galapagos dans l'espoir d'une vie meilleure. Un groupe d'environ 12 000 personnes demeure dans les Andes équatoriales. Personne ne connaît exactement l'origine de ce peuple. La légende veut que les Salasacas aient été des «mitimae», du nom des familles que l'Empire inca dispersait pour contrôler les terres nouvellement conquises. Nombreux sont ceux qui disent venir de Bolivie. Mais aucune preuve n'existe, et si l'on en croit l'anthropologue Rachel Corr, qui a passé dix-huit ans sur le terrain à étudier les populations indiennes, les Salasacas ne figurent pas dans les registres coloniaux qui recensent les noms des groupes équatoriens déplacés par les Incas.

Le plus étonnant chez les Salasacas est le nombre de cérémonies qu'ils célèbrent avec autant d'engagement que d'intensité. Ils organisent seize fêtes ●●●

«C'ÉTAIT UNE DANSE
DE MACHOS, ET
J'ÉTAIS LEUR PROIE»



UN CAPORAL PROTECTEUR. Au début de la fête, un homme (ici Andres Masaquiza) est vêtu des habits du Caporal, qui représente le libérateur du joug espagnol. Il est habillé par ceux qui ont tenu le rôle les années précédentes et connaissent la tradition.

DES ENFANTS DÉGUISÉS. Dans sa maison, un garçon est habillé en Doña (Madame), dans la tenue traditionnelle des femmes indiennes. Il sera «l'épouse», partenaire symbolique d'un Negro, et tous deux courront dans le cortège qui suit le Caporal.





LES CAVALIERS ENVAHISSEURS.

Montés sur des chevaux ou des mules, ces hommes viennent des villages voisins et représentent les armées de la conquête espagnole. Leurs parures évoquent l'or volé aux indigènes.

L'«ARMÉE» SE RASSEMBLE.

Dans la maison du Caporal, des jeunes hommes déguisés en Blancos attendent le repas qui marque le début des festivités. Maïs, viande grillée, alcool... Le Caporal nourrit et abreuve l'armée qui se déchaînera à ses côtés.



LA CHASSE AUX TROPHÉES. La tradition veut que les «soldats» du Caporal encerclent des jeunes femmes et essaient de leur arracher leur culotte. En agissant de cette manière, dit-on, ils rejouent la violence des conquistadors qui abusaient des Indiennes.



LES SALASACAS RAVIVENT
LE SOUVENIR D'UNE
HISTOIRE PLEINE DE FUREUR

●●● par an. Comme chez beaucoup d'autres peuples indigènes des Andes, elles sont très complexes, mêlent catholicisme et rites précolombiens, évoquent le passé horrible que connurent leurs ancêtres volés, violés et assassinés par les conquérants espagnols. Mais c'est durant celle des Caporales, dans la première semaine de février, que la bourgade endormie de Salasaca devient un spectacle halluciné de couleurs, de danses et de libations.

La fête des Caporales, disent les ethnologues Maria Chango et Augustin Jerez, est liée au Sicha Pacha, la saison des fleurs, mais coïncide également avec la célébration des Rois mages. Elle est liée aux cultures, et si la récolte n'est pas suffisante durant l'année, il peut ne pas y avoir de fête. Si, au contraire, elle est abondante, plusieurs personnes peuvent décider de prendre en charge la cérémonie. Il leur en coûtera beaucoup d'argent et d'énergie, mais leur statut grandira au sein de la communauté, et elles pourront espérer laver leurs péchés pour atteindre le paradis à l'heure de leur mort.

Un bébé confectionné avec du pain représente l'enfant Jésus à qui la fête est dédiée

Cette fois, nous avons suivi les familles des hôtes de la célébration. Le Caporal est le symbole du travailleur indigène mais aussi un symbole de liberté. C'est ce que raconte Alonso Pilla alors que nous sommes assis dans sa petite maison de ciment, à l'écart de la route qui traverse le village. Alonso est un maître tisserand et un expert de la culture des Salasacas : «Ma grand-mère m'a toujours dit que le Caporal nous protège et nous libère de la conquête espagnole», dit-il en caressant le chat lové au creux de son poncho noir. «Le Caporal doit être un homme dur au labeur, responsable, qui connaît la coutume et peut diriger la communauté.» Durant les jours de fête, il porte une houe et est enveloppé dans les couleurs qui représentent les différents aspects de Pacha Mama, la Terre-Mère. Il choisit un groupe d'hommes qui seront ses Negros (les fameux hommes peints et habillés de noir qui m'avaient assailli la première fois) et un groupe de jeunes garçons habillés dans les vêtements traditionnels des femmes qui incarneront les Doñas (Madames) et joueront à être les épouses des Negros, sous la conduite de la Nuñu, un travesti qui danse avec le Caporal. La Nuñu porte un bébé fait de pain sur son dos pour symboliser l'enfant Jésus à qui la fête est dédiée. Le dernier groupe est composé de douzaines de cavaliers venus des communautés voisines pour évoquer les Espagnols. Leurs montures, souvent des mules, portent des caisses représentant l'or et l'argent volés par les conquérants.

La fête des Caporales dure trois jours. Certains choisissent de rentrer chez eux le soir, pendant que d'autres se rassemblent pour boire jusqu'au matin. Au cours de ces journées, les personnages répètent souvent les mêmes rituels. Avant de commencer, ils se rassemblent pour un repas autour d'une table couverte de maïs, de bouteilles d'eau-de-vie et d'al-

ILS FRAPPENT LE SOL POUR EFFRAIER LES MAUVAIS ESPRITS

cool de canne. La nourriture et les boissons sont une offrande à la terre mais elles leur donneront aussi l'énergie de courir tout le jour. Les anciens bénissent le repas, en espagnol ou en quichua, les femmes touillent d'immenses marmites de maïs fumantes, elles cuisent la vache abattue la nuit précédente ou écrasent les crânes d'une centaine de petits cochons d'Inde rôtis pour nourrir l'«armée» qui s'est rassemblée dans la maison du Caporal.

Les sons des flûtes et d'un gros tambour résonnent à travers la foule à mesure que la tension augmente jusqu'à ne plus pouvoir être contenue. Nos hôtes, d'ordinaires si mesurés, se transforment en même temps qu'ils s'habillent. Nous les voyons se changer en Negros et devenir une force obscure. Après avoir bu beaucoup d'alcool fort et englouti beaucoup de nourriture, ils ont la vitalité d'un taureau prêt au combat. La foule des Negros, Doñas, cavaliers et musiciens, conduits par le Caporal et sa Nuñu se met à danser puis commence à rôder autour de la maison, frappant le sol dans des nuages de poussière afin d'effrayer les mauvais esprits. Durant les heures qui suivent, ils chargent comme des furies à travers les chemins de Salasaca mais s'arrêtent aux carrefours et aux endroits sacrés afin de rendre hommage à la Terre-Mère. Le Caporal est pieds nus et, dit Rachel Corr, cette connexion à la terre est extrêmement importante. Pendant qu'ils dansent, boivent et errent à travers les champs, ils demandent à la fois aux dieux de la nature et à celui de l'Eglise catholique de donner une bonne récolte dans les mois qui viennent.

Les Negros sont une bande sauvage et, si vous êtes une femme, mieux vaut garder vos distances. Au premier jour de la fête, ils peignent leur visage en blanc et portent des vêtements de la même couleur. Alonso dit qu'ils sont alors un symbole de liberté. Mais le lendemain, ils grattent les marmites noircies et badigeonnent leur visage. En tant que Negros, ils ne montrent aucune pitié et courent comme des fauves à travers la fête. Casqués, brandissant leurs épées, langue pendante, ils traquent les jeunes femmes isolées. Lorsqu'ils trouvent une victime, ils l'entourent et tentent de lui arracher sa culotte en guise de trophée. On dit qu'en agissant ainsi, ils rejouent la violence des conquistadores qui violaient les femmes indigènes. Cette nuit-là et celles d'après, les sous-vêtements sont mis à tremper dans l'alcool de maïs traditionnel. Puis le breuvage est passé de main en



LA COURSE AUTOUR DU WAKA.

Les femmes, les enfants et les cavaliers tournent autour de ce lieu de pouvoir magique sur lequel les Espagnols avaient érigé une croix. C'est ici, dit la tradition, où vont les âmes mauvaises.

main entre les invités du Caporal qui sont supposés ignorer la farce. «Quand j'étais petit, explique Alonso, personne n'utilisait les sous-vêtements, et les Negros arrachaient carrément les poils pubiens qu'ils reniflaient pour se donner force et vigueur.»

Pour les prêtres catholiques, l'aire magique du «waka» était la porte de l'enfer

La fête culmine autour de la Cruz Pamba (la croix) qui est un «waka», un lieu de pouvoir sacré, entre le cimetière et un endroit d'où la vue est spectaculaire sur Tungurahua, le volcan fumant. Quand une femme apprend à tisser, elle vient enfouir une mèche de cheveux tressés au waka. Si un homme apprend à jouer d'un instrument, il l'apporte au waka et joue toute la nuit pour bénéficier des pouvoirs du lieu. Ces croyances magiques existaient bien avant que les Espagnols ne posent le pied au Nouveau Monde. La grande croix en ciment a été cassée par des gens qui l'ont escaladée et ont dansé sur les débris : «Les prêtres catholiques nous ont fait croire que cet endroit était la porte de l'enfer», assure Manuel Grande, un habitant de Salasaca qui marche avec des béquilles parce qu'il a eu une jambe emportée par l'explosion de feux d'artifice au cours d'une fête. Manuel, comme Alonso, décrit un grand chaudron où vont les âmes

mauvaises. C'est pour cela que la foule devient folle, que des centaines de personnes et des cavaliers poussent des cris assourdissants pendant qu'ils courent autour du waka. Ils tournent deux fois dans chaque direction. Alonso insiste sur le fait que la foule ne doit cesser d'avancer : «Ainsi, quand les gens mourront, ils ne resteront pas coincés dans le chaudron...»

Autour du waka, de nouveau, j'ai eu peur. Tout me revenait en mémoire. Je me suis prudemment écartée du chemin, je me suis faite la plus discrète possible. Ce soir-là, nous avons galopé dans les champs, du bas en haut de la montagne. Nous étions essoufflés et fatigués, et pourtant les Negros battaient le sol de leurs pieds, ils dansaient en cercle, comme dans une transe. Je sentais les vibrations du sol et de l'air, tout autour de moi. La terre semblait à l'écoute de nos mouvements. La lune apparut, pleine et ronde, et j'étais émue par la beauté du moment. Je me sentais vivante. Peu à peu, j'étais moins spectatrice que membre de cette communauté. Plus personne ne prêtait attention à moi, nous étions tous réunis ici. J'ai compris que la magie du moment était plus importante que mes peurs, plus importante que moi. Et j'ai ressenti le privilège d'y appartenir. ■

KARLA GACHET ET IVAN KASHINSKY
(traduit de l'anglais par Pierre Sorgue)

GEO

ÉDITIONS

DÉCOUVREZ **NOTRE** **Tarifs privilégiés**



Prix spécial

21€*

au lieu de

22€⁵⁰

GEOBOOK

5 000 IDÉES DE SÉJOURS EN FRANCE

Où aller ? Quand partir ? Que voir ? Que faire ?

Mer ou montagne, lac ou rivière, nature ou culture, châteaux ou festivals... Notre beau pays recèle des trésors touristiques qui sont autant de raisons de choisir ses vacances à la carte.

Cet ouvrage fait le tour des 100 départements français et vous propose des lieux tantôt incontournables, tantôt insolites, à expérimenter le temps d'un weekend ou d'un séjour prolongé !

- Un guide utile et illustré de très belles photos
- Des tableaux pratiques pour choisir votre séjour en fonction de la saison, de l'ensoleillement, de la distance...

Editions GEO • Livre broché • Format : 18 x 24 cm • 400 pages • Réf. : 12740

LA FRANCE FORTIFIÉE VUE PAR GEO

Des ruines de Château-Gaillard à celles des châteaux cathares, des remparts de Carcassonne aux orgueilleuses tours du château d'Angers en passant par tous les bastions qui défendaient nos frontières...

Si la guerre pouvait se réclamer d'une vertu, ce serait d'avoir doté la France d'un patrimoine riche et varié.

Auteur Catherine Guigon • Editions Solar • Format : 26 x 30 cm • 144 pages

• Réf. : 10206

STOCK LIMITÉ



Prix spécial

20€

au lieu de

25€

STOCK LIMITÉ



Prix spécial

22€

au lieu de

27€

LA FRANCE, TERRE INSOLITE A LA RENCONTRE DES CURIOSITÉS DE NOS RÉGIONS

GEO vous invite à découvrir dans ce beau livre aux photographies étonnantes, une France inconnue aux paysages étranges, aux châteaux irréels et aux monuments inattendus... A-t-on déjà vu un immeuble de six étages sans escaliers comme à Saint-Etienne ? Et ce monastère tibétain en Bourgogne ?

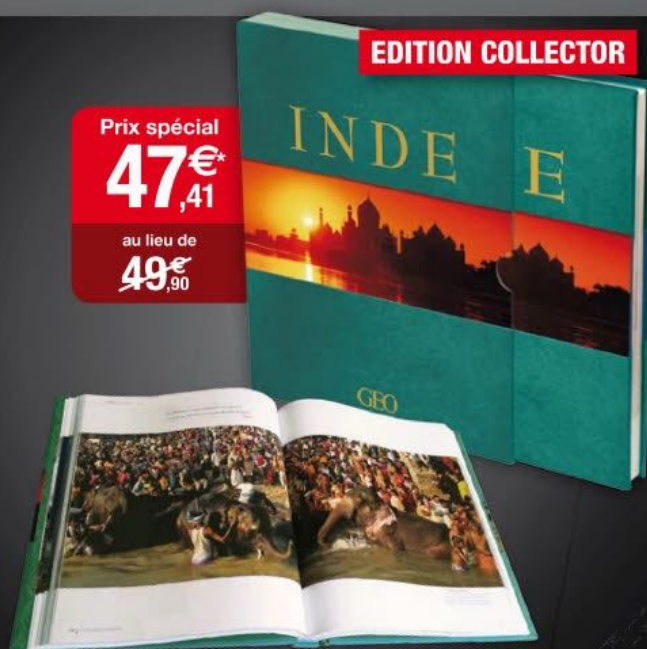
Six photographes du magazine GEO ont sillonné cette France pour vous faire partager les curiosités de ses régions qui fascinent !

Auteur Frédéric Zégierman • Editions Solar • Format : 26 x 30 cm • 224 pages

• Réf. : 9178

SÉLECTION DU MOIS !

pour nos abonnés !



Prix spécial

47€_{,41}

au lieu de

49€_{,90}

EDITION COLLECTOR

INDE

UN MILLIARD D'HABITANTS, UN MILLION DE TRÉSORS, MILLE FACETTES...

Des sommets de l'Himalaya aux côtes tropicales, des vallées fertiles du Gange aux déserts de l'Ouest, l'Inde s'étire sur plus de 3 millions de kilomètres carrés. Au deuxième rang de la population mondiale, l'Inde, mosaïque d'ethnies, de religions et de castes, offre une large diversité sociale. **Un panorama à découvrir dans ce très bel ouvrage à travers les habitants, les paysages, et l'histoire, entre tradition et modernité.**

Editions GEO • Couverture cartonnée avec jaquette • Format : 25,2 x 30,1 cm
• 370 pages • Réf. : 11467

GRANDS PEINTRES

LES PLUS GRANDS CHEFS-D'ŒUVRE

Plongez au cœur des œuvres de **Monet, Rubens, Velasquez** et **Van Gogh**. Sur chaque double-page, admirez les tableaux majeurs de chaque peintre, expliqués ou resitués dans leur époque.

- Des reproductions exceptionnelles
- Des textes clairs et agréables à lire

Edition luxe • Grand format : 27,7 x 33,5 cm • 128 pages



LE PACK 4 LIVRES

Prix spécial

29€_{,90}

au lieu de

35€_{,96}

COMMANDEZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ Monsieur ☐ Madame ☐ Mademoiselle

HGE0214V

Nom _____

Prénom _____

N° et rue _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail _____ @ _____

Je fais un cadeau à : ☐ Monsieur ☐ Madame ☐ Mademoiselle

Nom _____

Prénom _____

N° et rue _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail _____ @ _____

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/04/2014, dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délai de livraison sous 10 jours, au maximum 6 semaines. Si, par extraordinaire, votre produit vous arrivait endommagé ou ne vous apportait pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 15 jours à compter de la réception de votre commande afin de nous retourner le produit qui ne vous conviendrait pas, dans son emballage d'origine. Selon votre souhait, il vous sera remplacé ou remboursé sans discussion. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. À défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre commande. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ☐ Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire	Total en €
Inde - Edition Collector	11467	_____	47,41 €	_____
GEOBOOK séjours en France	12740	_____	21,40 €	_____
La France fortifiée vue par GEO	10206	_____	20 €	_____
La France, Terre Insolite	9178	_____	22 €	_____
Le Pack de 4 livres GRANDS PEINTRES	11816	_____	29,90 €	_____
	11916			
	12350			
	12352			

Participation aux frais d'envoi**

+ 5,95 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, nous consulter au 0 811 23 22 21 (prix d'un appel local) afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total en € : _____

☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

☐ Je règle par carte bancaire ☐ Visa ☐ Mastercard

_____ Date de validité _____

Code de sécurité _____

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Signature : _____

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits

La vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher
Comment nos sens façonnent notre monde



GEO, UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE CONNAÎTRE LE MONDE

DERRIÈRE LA CARTE POSTALE

Quand les musées exposent l'horreur

Les lieux qui témoignent des violences du siècle passé se sont multipliés, étapes obligées du «tourisme culturel». Mais l'équilibre est difficile entre devoir de mémoire et voyeurisme.

D'un génocide et d'une guerre à l'autre, les musées rendant hommage aux victimes des violences extrêmes prolifèrent depuis la Seconde Guerre mondiale. Hier focalisés sur la Shoah, ils évoquent aujourd'hui tant les victimes des régimes communistes en Europe de l'Est, du génocide au Rwanda ou des Khmers rouges au Cambodge que les exactions commises au Vietnam par les armées américaines ou en Corée du Sud par les Japonais. Reste à savoir ce qu'il faut montrer, à trouver l'équilibre entre devoir mémoriel et tourisme voyeur. Et c'est là que les difficultés commencent : «La mémoire des drames de l'histoire est hantée par le double risque de l'oubli et de la banalisation de la violence par la représentation», résume Octave Debary, codirecteur d'un ouvrage sur ce sujet («Montrer les violences extrêmes», Créaphis Editions, 2012).

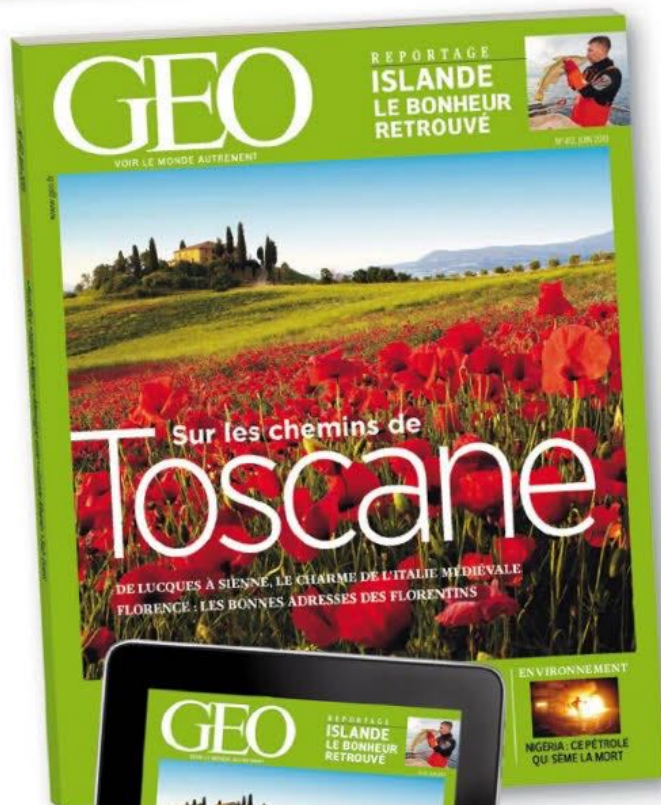
Comment évoquer des massacres de masse, combats, bombardements, voire la torture, sans banaliser les atrocités ou succomber à un sensationnalisme sordide ? Certains musées versent dans la surenchère émotionnelle supposée susciter l'empathie avec les victimes et l'indignation contre les bourreaux, quand d'autres privilégient une approche plus didactique mais plus froide. «Qu'il y ait kitsch ou non, la question se pose à chaque fois du réglage et de la bonne distance du dispositif», souligne le philosophe Jackie Assayag, dans un dossier que la revue anthropologique «Gradhiva» consacra, en 2007 déjà, à la «Sismographie des terreurs». Tout est affaire de culture nationale et de perception de ces événements.

L'émotion passe par l'exposition d'une relique, simple chaussure ou jouet d'enfant retrouvée sur le lieu d'un massacre ou dans un camp de détention, afin d'évoquer la tragédie sans la montrer explicitement. Dans



un registre proche, le Musée juif de Berlin a opté pour l'ellipse architecturale : la visite s'achève dans la Tour de l'Holocauste, un espace vide doté d'une petite ouverture vers le ciel qui rappelle l'éradication de la communauté juive sous le régime nazi. En revanche, le musée des Vestiges de la guerre de Hô Chi Minh-Ville (ex-Saigon) dénonce de manière plus crue les exactions américaines au Vietnam. On y découvre un ●●●

Abonnez-vous en ligne sur
www.prismashop.geo.fr



NOUVEAU

Disponible en version numérique !



Abonnez-vous
sur votre smartphone !

- 1 Téléchargez votre application de lecture Flashcode
- 2 Scannez le code ci-contre
- 3 Choisissez votre offre et validez votre abonnement !



●●● fœtus difforme dans un bocal, supposée victime de l'agent Orange, ou des photos comme celle d'un soldat américain hilare à côté de la tête décapitée d'un combattant vietnamien. Il faut croire que le spectaculaire attire : l'établissement dit recevoir quelque 500 000 visiteurs par an, dont deux tiers d'étrangers.

Soucieuse de transmettre l'émotion auprès des jeunes générations accros aux jeux vidéo, la muséographie peut aller plus loin encore en privilégiant l'expérience sensorielle. Ainsi, pour évoquer les crimes de la colonisation japonaise, des musées sud-coréens recourent au dernier cri de la technologie 3D. Dans l'ancienne prison de Sodaemun, raconte l'historien Jean-Louis Margolin, on va jusqu'à placer le visiteur dans la peau d'un résistant coréen que des gardiens japonais vociférants s'apprêtent à torturer ou à pendre, un nœud coulant descendant devant le visage du visiteur. A l'Imperial War Museum de Londres, le visiteur passe dans une tranchée parsemée de bombes qui explosent et de corps pourrissants. Autant d'animations diffici-

lement concevables en France où «ces modalités muséographiques sont souvent vécues [...] comme des attractions de fête foraine», observe l'historienne Sophie Wahnich dans la revue «Gradhiva».

Les partisans de la retenue la justifient par le fait que le trop-plein de pathos peut nuire à la connaissance. Les 255 000 visiteurs de la Maison de la Terreur, à Budapest, qui hébergeait les services de sécurité nazis puis communistes, découvrent tout des tortures infligées aux opposants par ces régimes. «Mais la responsabilité individuelle et collective d'avoir organisé ou accepté cette répression nazie, puis communiste est évacuée», regrette Sophie Wahnich. Car la fascination du public pour l'horreur est souvent favorable au «business». Même à Verdun, qui attire plus de 250 000 visiteurs par an, on reconnaît sans ambages vouloir, en cette année du centenaire de la Grande Guerre, «transformer une tragédie historique en une chance économique»...

FRÉDÉRIC BRILLET

ÉTRANGES ÉTRANGERS

Les Allemands aiment le nudisme décomplexé

Dans les bains publics ou sur les plages, les femmes et les hommes exposent leur corps sans tabou.

A Berlin, l'hiver est froid, sombre et interminable. Quand les citadins déprimés ont besoin de faire une pause, ils se rendent dans l'un des vingt saunas municipaux de la capitale. Ils étendent leur serviette sur les bancs de bois, s'assoient dans la vapeur sèche et discutent avec les voisins et voisines, tous entièrement nus. Car ces établissements publics sont, sans exception, naturistes et mixtes.

Les Allemands ont un rapport à la nudité déroutant vu de France : dans les douches des piscines publiques, dans les saunas donc, sur les rives des lacs ou sur les côtes de la mer

Baltique, être nu n'est ni une séduction, ni une transgression. Sur les plages germaniques, on trouve systématiquement des zones nudistes et des zones «textiles». Et la pratique plonge ses racines dans l'histoire du pays.

C'est au moment de l'industrialisation à marche forcée de l'Allemagne prussienne à l'aube du XX^e siècle, qu'est né le mouvement naturiste moderne. Il prit le nom de FKK (Freikörperkultur – ou «culture du corps libre») et fut d'abord revendiqué par des progressistes, à la recherche de modes de vie alternatifs. L'idée de se réconcilier avec la nature, dans un retour fantasmé

aux origines, répondait aux carnages de la Grande Guerre. De cette époque, datent les photos de Hermann Hesse, l'auteur du mythique «Siddharta», escaladant joyeusement les Alpes, nu comme un ver avec ses amis.

Mais vint la période nazie, avec son culte du corps, athlétique et antique, stylisé dans «Les Dieux du stade», le film de Leni Riefenstahl consacré aux Jeux olympiques de 1936. A ses débuts, le régime hitlérien avait pourtant interdit les associations naturistes, «décadentes», avant de les récupérer politiquement.

Mais c'est surtout dans l'ancienne Allemagne de

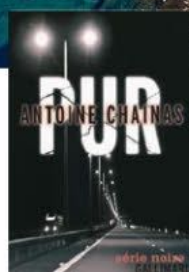
l'Est que le FKK a prospéré pendant des décennies. La pratique s'accordait bien avec la fin de la lutte des classes proclamée : tous à poil, il n'y avait plus de différences entre les ouvriers et les apparatchiks, les intellectuels et les paysans... D'ailleurs, la presse allemande a récemment publié des photos d'époque en noir et blanc, montrant trois amies au bord d'un lac, en tenue d'Eve : l'une des jeunes femmes ressemble fortement à la chancelière allemande, Angela Merkel, qui a grandi en RDA. Elle n'a pas confirmé l'authenticité du cliché, mais ne l'a pas non plus démenti... ■

SARA ROUMETTE (à Berlin)



Les lotissements sécurisés du sud de la France symbolisent les peurs et la fracture sociale dans le dernier roman d'Antoine Chainas.

Matthieu Colin



LE MONDE EN POLARS

DOUCE FRANCE ?

Antoine Chainas imagine le futur proche d'un (sombre) Midi étouffé par la marchandisation, la peur et la violence. On peut toujours se dire qu'il exagère...

Son avant-dernier roman vient d'être réédité en format de poche, mais ce sera surtout ici l'occasion de vanter le suivant. Car si «Une histoire d'amour radioactive», réédité dans la collection Folio Policier, est d'une noirceur impressionnante, «Pur», sorti en septembre dernier dans le grand format de la Série Noire, est plus glaçant encore. Et, puisque Antoine Chainas publie à peu près chaque année depuis 2007, il est plaisant de voir comment une écriture peut évoluer vers toujours plus de maîtrise, d'épure et de tension. Avec «Aime-moi Casanova» (2007), la critique découvrait un «espoir du polar français». «Versus» (2008) lui valut quelques comparaisons flatteuses avec les Anglo-Saxons David Peace ou Chuck Palahniuk. Le suivant, «Anaïsthésia», fut primé en 2010 au festival Quai du polar à Lyon... A 42 ans, Antoine Chainas s'est taillé une solide réputation dans le milieu du noir. Une couleur plus que jamais justifiée.

Car pour vivre – discrètement – avec femme et enfant dans l'arrière-pays

niçois, l'univers qu'il explore n'est pas vraiment celui de la garrigue ensoleillée, des cigales ou des corps bronzés et pleins de santé. On est très loin également des romans policiers «humanistes» que trousseait Jean-Claude Izzo sur sa ville de Marseille, à la fin du siècle dernier. De roman en roman, à travers une ville du Sud jamais nommée et ses environs, dans un temps qui paraît à peine futuriste, Chainas met en scène un pays et une société malades. Racisme, populisme, violence sous toutes ses formes, pédophilie, pornographie (pas seulement celle du sexe, mais celle, aussi, de la marchandisation généralisée), idéologie sécuritaire et technologie moins libératrice qu'asservissante, il brasse tout ce qui fait l'ordinaire des chaînes d'information en continu. Et au «trash» qui constitue le fonds de commerce de la télé-réalité, répond celui, plus radical, de l'auteur lorsqu'il brosse une so-

ciété pathogène qui marque les corps et les têtes. Aux addictions, mutilations, contaminations des premiers répondent les frustrations, pulsions et obsessions des secondes. Même les flics, théoriquement garants de l'ordre républicain, sont prisonniers de leurs souffrances. L'un (dans «Versus») est dévoré par la haine du monde entier, l'autre (dans «Anaïsthésia») a été défiguré et rendu insensible à la douleur, un troisième (dans «Une histoire d'amour radioactive») est un homo clandestin, le dernier (dans «Pur») se suicide lentement avec la boulimie. Aucune échappatoire non plus pour les autres personnages : ils sont enfermés dans leur folie lorsqu'ils se détruisent en souhaitant se venger, ils le sont dans leur soumission au groupe, à l'entreprise ou à la classe.

Tout cela, bien sûr, fait un univers passablement oppressant. Et, parfois, Antoine Chainas a semblé se laisser lui-même em-



porter par ce magma glauque, par sa volonté de trouver une écriture «radicale» : foison de marques ou de précisions techniques sur les objets pour dire la déshumanisation du monde, cascade d'anaphores pour traduire la montée de la confusion, description plus que crue des atteintes physiques ont souvent contribué à une impression d'étouffement. Mais, avec «Une histoire radioactive», et plus encore avec «Pur», le style semble plus retenu, la narration moins «baroque». Peut-être parce qu'Antoine Chainas quitte les marges pour évoquer un monde plus terriblement «normal», à peine anticipé. Dans «Pur», c'est celui des lotissements fermés que les Américains appellent «gated communities», ceux des barrières de sécurité, des caméras de surveillance, de l'entre-soi frileux. Les prétendants à la «résidence des Hauts Lacs» y sont sélectionnés par un questionnaire, mais toujours éjectables parce que locataires et soumis à la vigilance des voisins. Lorsque Patrick Martin, qui gagne très bien sa vie en triant les candidats au «paradis», perd sa femme dans un accident de voiture suspect, au moment où un sniper fait des cartons sur les Arabes, ce petit monde – blanc et riche – vacille. Autour, la France appauvrie est celle des cités où la tolérance n'est qu'une «technique de survie», celle des ligues d'extrême droite qui jouent la provocation, des promoteurs qui manipulent les politiciens corrompus. Jusqu'à l'embrassement. Antoine Chainas évite la caricature par une narration chorale qui s'attache à chacun des personnages et à toutes les «bonnes» raisons qu'ils avancent pour être ce qu'ils sont. Peur de l'autre, peur d'être «déclassé» ou différent, rêves de pureté ethnique ou morale nourrissent un conformisme qui peut devenir criminel. Antoine Chainas tient son intrigue, privilégie une action très cinématographique, et son polar, loin du pensum, est d'autant plus efficace. Dans la douce France, les lendemains ne chanteront pas pour tout le monde. ■

PIERRE SORGUE

«Pur», Gallimard, Série Noire (18,90 €), «Une histoire d'amour radioactive» (7,90 €) et «Anaesthesia» (7,40 €), Gallimard Folio Policier, d'Antoine Chainas.

BEAU LIVRE

LE POUVOIR DES MYTHES

A partir de textes et d'illustrations célèbres, Umberto Eco se penche sur l'irrésistible attrait des «lieux de légende».

L'Atlantide, l'Eldorado, le royaume du prêtre Jean, Thulé... Ces noms ont fait rêver des générations à travers les siècles. Les écrivains y ont trouvé matière à des pages intenses, tel Chrétien de Troyes évoquant la cache du Graal dans «Perceval». Quant aux artistes qui les ont représentés, ils ont toujours choisi le registre du merveilleux : Pieter Brueghel l'Ancien peint des hommes assoupis au milieu des délices du «Pays de cocagne», tandis que Hugo Pratt croque Corto Maltese en quête de «Mû, la cité perdue» sous les flots.

A partir d'extraits de ces textes et de cette iconographie, l'écrivain Umberto Eco relate, avec érudition et clarté, une captivante «Histoire des lieux de légende». Ces sites extraordinaires, qui n'existent pas, les hommes y ont cru, certains sont même partis pour les explorer. Et, pour le sémiologue italien, Christophe Colomb n'est pas «le premier protagoniste de la modernité» parce qu'il découvrit l'Amérique, mais «l'un des derniers personnages du Moyen Âge» puisqu'il espérait atteindre

le paradis terrestre en voguant vers l'Extrême-Orient. Certaines affabulations ont la peau si dure qu'elles n'ont été contredites que récemment : en 2012, des chercheurs de Sydney ont confirmé que Sandy Island était une île fantôme, même si elle fut signalée sur les cartes depuis le XIX^e siècle, entre l'Australie et la Nouvelle-Calédonie. Certains lecteurs ne peuvent se retenir d'aller jeter un œil aux décors de leurs romans préférés, tout en étant conscients qu'il s'agit de pures fictions. Ainsi, les fans de Sherlock Holmes ont fini par susciter la création du musée londonien de Baker Street en 1990, à force d'y chercher l'appartement du fameux détec-

tive. Umberto Eco analyse avec maestria ce pouvoir des mythes, parfois si fort qu'il en devient réalité. ■

FAUSTINE PRÉVOT.

«Histoire des lieux de légende», d'Umberto Eco, éd. Flammarion, 35 €.



Le musée de Sherlock Holmes, à Londres, n'existe que pour satisfaire les fans de la fiction imaginée par Conan Doyle.



«Les Tulipes de Shangri-La», de Yayoi Kusama, font partie des œuvres exposées dans les rues de Lille.

Richard Baron - «Les Tulipes de Shangri-La» (2004), de Yayoi Kusama

INTERVIEW

LILLE, UN MUSÉE À CIEL OUVERT

Depuis plusieurs mois, la capitale du Nord-Pas-de-Calais a décidé de sortir l'art contemporain des musées et des galeries pour l'exposer dans les rues.

Avec le programme «Lille, ville d'art et d'artistes», la municipalité orne ses places d'œuvres permanentes, et ouvre des ateliers. Catherine Cullen, adjointe au maire chargée de la culture, explique les principes et les objectifs de cette politique.

Comment avez-vous choisi ces œuvres et les quartiers d'implantation, et quel impact espérez-vous pour la ville à travers cette action ?

Catherine Cullen : Ce sont des œuvres réalisées par des artistes reconnus sur le plan international, telles «Les Tulipes de Shangri-La» imaginées par la Japonaise Yayoi Kusama. Les zones inscrites en «politique de la ville» en bénéficient en priorité. Sur les dix quartiers de Lille, six sont concernés, soit 100 000 habitants. Ce sont des quartiers populaires, souvent périphériques, où le besoin de réhabilitation immobilière et le taux de chômage sont importants. Nous n'avons pas la prétention de penser qu'une œuvre d'art à elle seule peut transformer tout un secteur, mais associée à la construction de nouveaux immeubles et à l'installation de commerces, elle peut devenir un symbole de vitalité. Par exemple, «Les Tulipes de Shangri-La» de Kusama, plantées sur l'esplanade d'Euralille fin 2003, ont vite gagné le

statut d'emblème de Lille, devant lequel les touristes se prennent en photo.

Avez-vous rencontré des résistances sur l'utilité, les coûts ou le bien-fondé de ce projet ?

Nous n'avons pas connu de grandes polémiques – comme il y en eut avec la Pyramide du Louvre par exemple – liées à la peur qu'elles ne s'intègrent pas à l'environnement plus classique. Car nous avons mené un gros travail de sensibilisation auprès des riverains : réunions publiques, ateliers destinés aux enfants... Le sculpteur écossais Kenny Hunter, qui a conçu «La Demoiselle de Fives» pour le quartier du même nom, a même organisé des rencontres dans les bistrots pour expliquer sa démarche. En revanche, il a fallu faire face aux critiques sur l'utilité et le coût de notre projet. Notamment, lorsque le plasticien camerounais Pascale Martine Tayou a investi toute la place du Carnaval à Moulins avec dix pièces. Nous avons apporté deux réponses : la nécessité d'avoir du beau autour de soi et le financement pris en charge pour moitié par des investisseurs privés, les promoteurs qui rénovent ces quartiers. Inaugurée en 2012, «IntraMoulins» n'a subi aucune dégradation et fait désormais partie du paysage.

Le programme offre aussi des résidences ou des ateliers à des artistes. Qui, au final, en bénéficie ?

Cette fois, nous visons plutôt des créateurs originaires de la région ou, du moins, qui viennent y habiter. Le but est de donner les moyens à la jeune scène de se développer, et qu'elle soit aussi partie prenante de la métamorphose de certains quartiers, en particulier Lille-Sud. La plupart du temps, elle occupe des immeubles neufs, parfois, elle redonne vie à des friches industrielles. Ainsi, à la Filature de Moulins réhabilitée il y a une trentaine d'années, des ateliers avaient été aménagés mais accueillaient de moins en moins les artistes : ils vont leur être rendus.

En matière de culture, quelle est votre stratégie ?

Sortir l'art du musée, le mettre dans la rue. Une politique enclenchée il y dix ans avec «Lille, capitale européenne de la culture». Dans la foulée, nous avons lancé Lille 3000 : la mise en place, tous les trois ans, d'œuvres éphémères au cœur de la métropole. La rue Faidherbe, artère très passante qui part de la gare, a ainsi été colonisée par des artistes indiens en 2006 pour «Bombayer de Lille», puis par des Russes en 2009 pour «Europe XXL». Cette présence a laissé des traces. Des festivités de 2004, nous avons, par exemple, conservé les fameuses Maisons folies, lieux de créations pluridisciplinaires. Cette immersion répétée amène le public aux grandes expositions, comme l'ont montré les foules attirées au Tripostal pour la collection Pinault en 2007, puis celles de la Saatchi Gallery en 2010 et de la galerie Perrotin, l'année dernière. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR FAUSTINE PRÉVOT

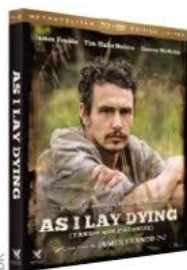
DVD

ODYSSÉE FUNESTE

James Franco porte à l'écran «Tandis que j'agonise», le roman de William Faulkner réputé... inadapté.

Pour exaucer la dernière volonté de sa femme Addie, Anse décide de l'enterrer à Jefferson, à 65 kilomètres de leur ferme. Le chef de famille part en charrette sur les routes caillouteuses du Mississippi, accompagné de ses aînés Cash, Darl et Jewel, de la jeune Dewey Dell et du petit Vardaman.

A 35 ans, l'Américain James Franco est le premier à porter à l'écran «Tandis que j'agonise», le roman de son compatriote William Faulkner («As I Lay Dying», 1934). L'œuvre emprunte son titre à un vers de «L'Odyssée» d'Homère, où le défunt Agamemnon raconte à Ulysse son assassinat. L'acteur-réalisateur rend toute l'âpreté de ce voyage funeste à travers un Sud «dur pour les hommes» : caméra submergée lors de la traversée de la rivière, contreplongée sur les charognards qui planent au-dessus du convoi, travelling sur les citadins au nez pincé lors du passage du convoi mortuaire...



Pour transposer le style de l'écrivain, fondé sur la multiplication des points de vue, le jeune cinéaste utilise le «split screen» (écran divisé) qui nous permet de voir à travers les yeux des différents personnages alors que la voix off fait entendre leurs déchirements intérieurs. A mesure que le cortège progresse, chaque protagoniste doit faire face à un autre deuil, personnel cette fois : celui d'une jambe pour Cash ou de sa liberté pour Darl. L'épopée vire alors à la tragédie antique. Les enfants d'Addie, maudite comme l'était Agamemnon et sa lignée des Atrides, ne peuvent qu'accepter la condamnation du destin qu'évoquait leur mère, dans son monologue placé au cœur du livre et au début du film : «Mon père disait que le but de la vie, c'est de se préparer à rester mort très longtemps.»

■ F.P.

«Tandis que j'agonise», de James Franco, Metropolitan Filmexport (2013), 25 €.

Jim Parrack et James Franco incarnent deux frères pour un voyage funèbre dans le sud des Etats-Unis.



Commandez vos coffrets-reliures

POUR CONSERVER INTACTS VOS MAGAZINES !



15,90 €
seulement

Chaque numéro de GEO est un passionnant rendez-vous avec le voyage et la découverte du monde. C'est pourquoi vous conservez vos GEO et prenez plaisir à les lire et les relire au fil des années.

Pour les garder intacts et protéger leur couverture et leurs superbes photos, nous avons créé les coffrets GEO.

- ✓ Lot de 2 coffrets permettant le classement total de 12 magazines GEO.
- ✓ Résistants, sobres et élégants.
- ✓ Signés GEO en lettres dorées sur matière toilée.
- ✓ Livrés avec des millésimes autocollants 2012, 2013 et 2014 et Voyage pour vos exemplaires de GEO Voyage

Commandez également sur :

www.prismashop.geo.fr

Bon de commande

À retourner sous enveloppe non affranchie à :
Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras Cedex 09

☒ **OUI**, je commande le lot de 2 coffrets reliures GEO (réf. 1001) :

HGE00214R

Prix spécial	Quantité	TOTAL en €
15,90 €		
Participation aux frais de port* : +3,50 €		
TOTAL		€

*Au-delà de 5 lots, livraison spéciale facturée, nous consulter au 0 811 23 22 21 (appel local)

Mes coordonnées ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom

Prénom

Adresse

Code postal Ville @

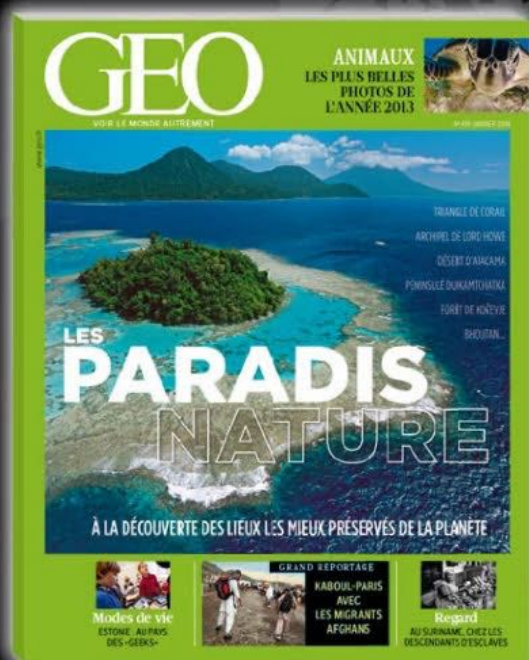
E-mail :

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

Tarifs étrangers : nous consulter au 0 811 23 22 21 (appel local). Bon de commande valable jusqu'au 30/12/2014. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accession, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA. Si, par inadvertance, votre produit vous arrive endommagé ou ne vous apparaît pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 15 jours à compter de la réception de votre commande afin de nous retourner le produit qui ne vous conviendrait pas, dans son emballage d'origine. Selon votre souhait, il vous sera remplacé ou remboursé sans discussion.

1, 2 ou 3 ABONNEMENTS ! CUMULEZ

UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE
CONNAÎTRE LE MONDE



1 an / 12 n°

La curiosité du monde, l'appétit de connaissance, la soif de découverte n'ont jamais été aussi vivaces. Rêves d'évasion, projets de voyage, enjeux géopolitiques, nouveaux modes de vie, conséquences du changement climatique...

LES RUBRIQUES PHARES

- Géopolitique
- Modes de vie
- Évasion
- Grand reporter
- Environnement

TOUS LES 2 MOIS
PARTEZ À LA DÉCOUVERTE
D'UNE DESTINATION



1 an / 6 n°

Une vision à 360° d'une destination de rêve. Quels sont les endroits à ne pas manquer ? Que s'y passe-t-il de nouveau ? Quels musées visiter ? Quels itinéraires choisir ? Culture, société, traditions vivantes...

LES RUBRIQUES PHARES

- Guide
- Les grands paysages du monde
- Peuple

Vos réductions :

1 abonnement = **30%**
de réduction

2 abonnements = **40%**
de réduction

3 abonnements = **45%**
de réduction

LES

AVANTAGES !

TOUS LES 2 MOIS
VIVEZ LES GRANDS
ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE



1 an / 6 n°

Parler de l'Histoire, avec l'excellence journalistique de GEO. Voilà le principe qui nous a guidé dans la réalisation de ce nouveau magazine. GEO HISTOIRE propose une fresque complète d'un grand moment de notre histoire.

LES RUBRIQUES PHARES

- Cartes et graphiques
- Récit
- Documents d'archives

Profitez-en vite!

Bon d'Abonnement

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :

GEO - Libre réponse 10005

Service Abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

Je choisis ma formule d'abonnement :

☐ **1 abonnement, 30%** de réduction :

GEO (1an/12n°) pour 45€

☐ **2 abonnements, 40%** de réduction :

☐ GEO + GEO HISTOIRE (1an/18n°) pour 66€

☐ GEO + GEO HORS-SÉRIE (1an/18n°) pour 66€

☐ **3 abonnements, 45%** de réduction :

GEO + GEO HISTOIRE + GEO HORS-SÉRIE (1an/24n°) pour 81€

OFFREZ-VOUS

1 Mes coordonnées :

(obligatoire) ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail : _____@_____

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media et de celles de ses partenaires.

OFFREZ

Les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

e-mail : _____@_____

2 Je règle mon abonnement par :

☐ Chèque bancaire à l'ordre de GEO

☐ Carte bancaire ☐ Visa ☐ Mastercard

N° : _____

Indiquez les 3 derniers chiffres du numéro
qui figure au verso de votre carte bancaire :

Sa date d'expiration : _____ Signature : _____

HGE0214D

L'abonnement, c'est aussi sur :

www.prismashop.geo.fr

ou au **0 826 963 964** (0,15€/min)

*par rapport au prix de vente en kiosque. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine, valable 2 mois dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délais de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre abonnement. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ☐. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

BEAU LIVRE

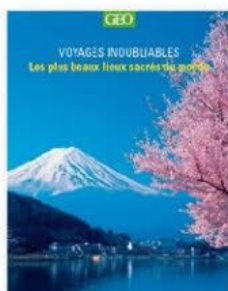
TOUTE LA MAGIE DE 50 LIEUX SACRÉS DANS LE MONDE

Au cœur du Périgord noir, une porte percée à flanc de colline et verrouillée dissimule l'un des trésors artistiques les plus précieux au monde : la grotte de Lascaux. Ses parois et ses plafonds sont ornés de peintures et de gravures réalisées il y a environ 17 000 ans. Peu après la découverte du site, en 1940, par quatre jeunes garçons, la grotte fut élevée au rang de «chapelle Sixtine de l'art pariétal» par les préhistoriens. Abrisait-elle des cérémonies chamaniques destinées à assurer le succès des chasses d'une tribu semi-nomade ? Les spécialistes s'interrogent encore.

Au total, cinquante lieux sacrés sont ainsi passés en revue : le site mégalithique de Stonehenge, en Angleterre, vieux de plus de 3 000 ans, les chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, le dôme du Rocher à

Jérusalem ou le mont Fuji au Japon, un des plus importants lieux de pèlerinage des adeptes du shintoïsme.

Ce livre offre au lecteur une multitude d'informations culturelles et historiques et des photos dignes des plus grands reportages GEO. On trouve aussi pour chaque destination des informations pratiques. GEO vous indique la période idéale pour visiter l'endroit choisi, les promenades et les lieux incontournables, des anecdotes de voyage, des conseils pour adopter la bonne attitude envers les habitants en fonction des usages locaux, ainsi qu'un aide-mémoire



des affaires indispensables à emporter dans sa valise. Un beau livre pour s'évader et mieux comprendre les croyances d'hier et d'aujourd'hui !

«Voyages inoubliables, les plus beaux lieux sacrés du monde», éd. Prisma/GEO, 192 pages, 19,95 €. Disponible en librairie et en grande surface.

BEAU LIVRE

L'âge d'or de l'Italie

Après les épidémies ravageuses, les famines et la guerre de Cent Ans, s'ouvre en Italie, aux XV^e et XVI^e siècles, une nouvelle ère nourrie par la redécouverte de la civilisation gréco-romaine : la Renaissance. L'homme et son destin sont remis au centre du monde, un vent de liberté et de volupté souffle sur l'art. Botticelli, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange et bien d'autres artistes de génie redéfinissent les canons de la beauté. Cet ouvrage richement illustré revient en détail sur leur façon de travailler, leurs grands principes esthétiques, tout en mettant en lumière le contexte historique de ce bouillonnement créatif.

«La Renaissance italienne», éd. GEO Art/Prisma, 192 pages, 19,95 €. Disponible en librairie et en grande surface.

GUIDE

La France à la carte

Où aller, quand partir, que voir ou que faire pour les vacances ? Ce «GEOBook» sur la France offre, grâce à de nombreuses photos, descriptions, informations pratiques et bonnes adresses, une palette de possibilités. Tourisme fluvial, châteaux, sites préhistoriques, festivals ou escapades culturelles : cet ouvrage fait le tour de l'Hexagone, sans omettre les lieux insolites. Un précieux compagnon de voyage pour découvrir ou redécouvrir notre pays.

«GEOBook Séjours en France», éd. GEO/Prisma, 400 pages, 22,50 €. Disponible en librairie et en grande surface.



GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement GEO (12 n° mensuels) pour 1 an : 49,90 €. **Abonnement GEO (12 n° mensuels) + GEO Voyage (6 n°) pour 1 an :** 69,90 €.

Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Canada : Express Magazine, 8155, rue Larry, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expmag@expressmag.com

Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expmag@expressmag.com

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. : 00 49 40 37845 4048. E-mail : aboservice@guj.de

Espagne : Tél. : 00 34 91 436 98 98. E-mail : suscripciones@gvj.es

Russie : Tél. : 00 7 095 937 60 90. E-mail : gruner_jahr@co.ru

Les ouvrages et éditions GEO

GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.prismashop.fr

L'index de tous les articles parus dans GEO

Sur le site internet GEO : www.geo.fr

RÉDACTION DE GEO VOYAGE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 45 45. Fax : 01 47 92 66 75.

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Claire Brossillon (6076), Corinne Barougier (6061)

Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalen (6073)

Directeur artistique : Pascal Comte (6068)

Responsable éditorial : Jean-Marie Bretagne (6168)

Chefs de service : Jean-Yves Durand (6086), Pierre Sorgue (6076)

Premier secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162)

Chef de studio : Daniel Musch (6173)

Première rédactrice graphiste : Béatrice Gaulier (5943)

Service photo : Agnès Dessuau, chef de service (6021), Christine Lavolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :

Coralie Bonnefoy, Frédéric Billel, Catherine Coroller, Cyrus Cornut, Christèle Dodebant, Astrid Desmousseaux, Gilles Dusouchet, Emilie Formoso, Karla Gachet, Adrien Guillemot, Clément Imbert, Frédérique Josse, Ivan Kashinsky, Steve Luncker, Léo Pajon, Faustine Prévet, Sara Roumette, Volker Saux, Olivier Tournon. Secrétaire de rédaction : Bénédicte Nansot. Rédactrices graphistes : Claudie Devoucoux, Patricia Lavaquerie. Cartographes : Léonie Schlosser et Hugues Piolet.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340),

Jérôme Brotons (6282), Anne-Kathrin Fischer (6286)



Magazine édité par

GROUPE PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex. Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A.S., Gruner et Jahr Communication GmbH, France Constanze-Verlag GmbH & Co KG.

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Editeur : Martin Trautmann

Directrice marketing : Delphine Schapira

Chef de groupe : Virginie Baussan

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directeur exécutif de Prisma Pub : Philipp Schmidt (5188).

Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450).

Directrice commerciale (opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749).

Directeur de publicité : Arnaud Maillard.

Responsables de clientèle : Evelyne Allain Toly (6424),

Pauline Minghetti (4550).

Responsable luxe Pôle premium : Constance Dufour (64 23)

Responsable back office : Céline Baude (6467).

Responsable exécution : Sandra Ozenda (4639).

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (64 50).

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338).

Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Prey (5320).

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471).

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676), Secrétaire (5674).

Directrice marketing opérationnel et études diffusion :

Béatrice Vannière (5342).

Photogravure et impression : MOHN Media Mohndruck GmbH,

Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh.

© Prisma Média 2013. Dépôt légal : février 2014.

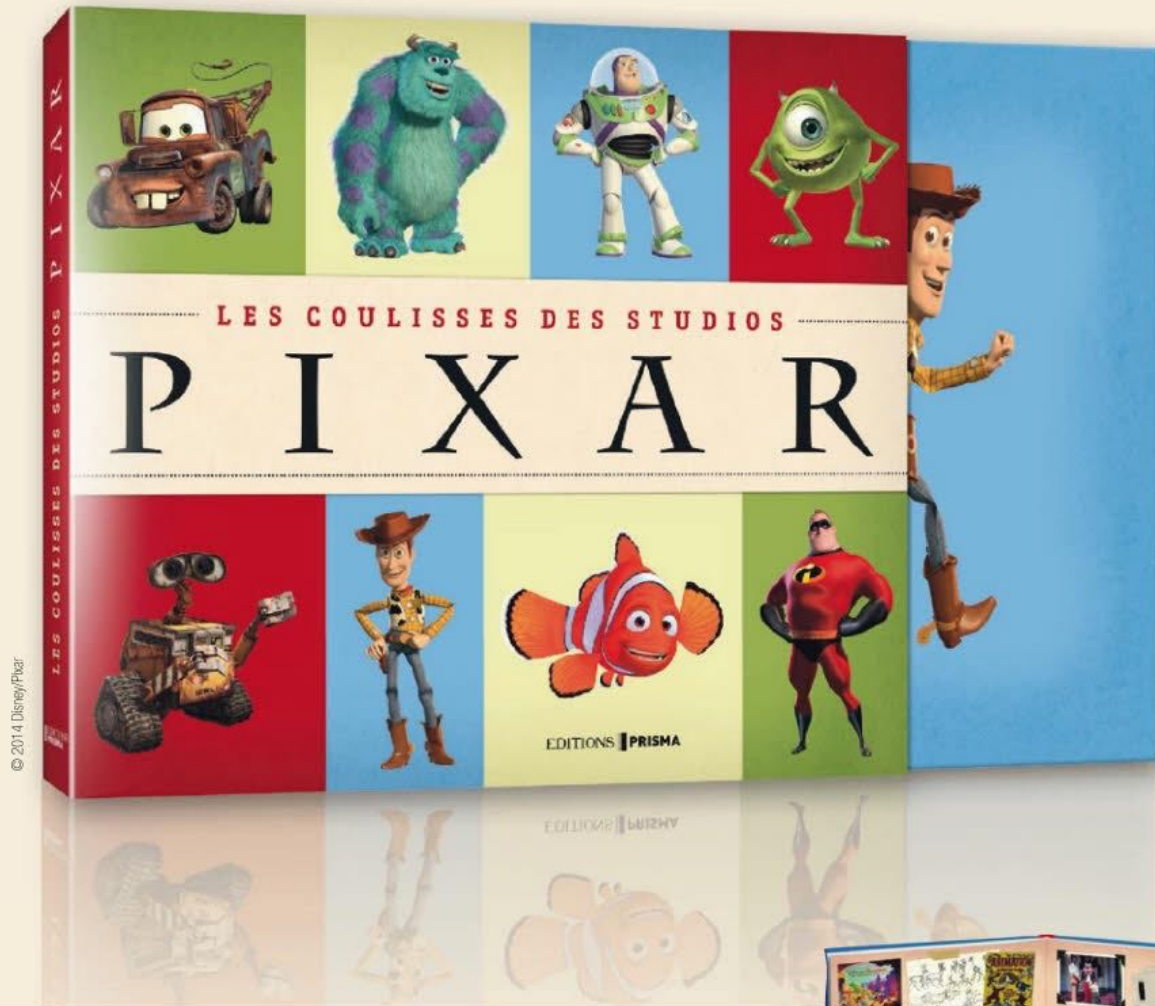
Diffusion Prestalis - ISSN : 2112-2342. Création : janvier 2012.

Numéro de Commission paritaire : 0316 K 90752.

PIXAR

LES COULISSES DES STUDIOS

Un livre coffret pour tous les **grands enfants passionnés** de films d'animation !



© 2014 Disney/Pixar

© conception graphique : COMPOS JULLIOT

Pour la première fois, découvrez les archives des studios Pixar.

Les **nombreuses reproductions** de croquis, documents, photographies et témoignages des fondateurs font revivre l'histoire de ces studios innovants, **qui font rire et rêver toutes les générations !**



Disponible en librairies et rayons livres – Coffret luxe incluant 1 livre de 64 pages + fac-similés – 35 €

EDITIONS || **PRISMA**

www.editions-prisma.com



VOUS NE RÊVEZ PAS, VOUS ÊTES AU CLUB MED



CLUB MED TERRAINES S.A. - au capital de 127486256 € - 572 885 884 RCS Paris - Licence IM075100307 - RCP n° AA 992 497 - GÉNÉRAL ASSURANCES IARD - Garantie Financière APS, 15 avenue Carnot - F-75017 Paris. Date d'édition : 2012/13.

Fermez les yeux. Vous êtes dans votre villa privée, à deux pas de l'une des dernières plages sauvages de l'île Maurice. Vous savourez en toute intimité des moments privilégiés avec vos proches, pendant qu'un majordome veille discrètement à votre confort. Au gré de vos envies, vous profitez des activités et de l'ambiance unique du Village attenant.

Ouvrez les yeux, vous ne rêvez pas, vous êtes au Club Med.

Club Med 

ET VOUS, LE BONHEUR, VOUS L'IMAGINEZ COMMENT ?